

UNION GÉNÉRALE D'ÉDITIONS
8, rue Garancière - PARIS

UN CHANGEMENT D'ESPÉRANCE

*A LA RENCONTRE
DU RÉARMEMENT
MORAL*

Des témoignages, des faits
réunis sous la direction
de

Gabriel MARCEL
de l'Institut

le monde en

10 18

COUVERTURE : Paysans boliviens de Tiahua-
naco à une représentation du *Tigre*.

Photo FLEMING.

© 1958, by LIBRAIRIE PLON

Droits de reproduction et de traduction ré-
servés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

Il ne se passe jamais rien de plus grand en histoire qu'un changement d'espérance.

Henri GOUHIER.

*LETTRE-TÉMOIGNAGE
A TROIS AMIS INQUIETS*

Mon cher Roger, mon cher Paul, mon cher Thierry,

Vous m'avez écrit tous les trois séparément pour me faire part de votre étonnement attristé à la nouvelle de l'adhésion que j'ai donnée au Réarmement moral après le séjour que j'ai fait à Caux en septembre dernier. Certes, vos points de vue diffèrent. Toi, Roger, tu es essentiellement un philosophe, tu répugnes à te dire croyant, quel que soit d'ailleurs le respect que tu as toujours professé pour la religion. Toi, Paul, tu es protestant barthien. Toi, mon cher Thierry, tu t'apprêtes à célébrer ta première messe dans l'église de campagne où tu fis naguère ta première communion. Mais même si vous n'avez pas prononcé ce mot par crainte de me peiner, je sens bien que vous êtes tous trois scandalisés et même un peu effarés. « Il vieillit, il baisse », telle est la pensée inexpri-mée que je devine derrière tout ce que vous dites. Je me sens donc tenu de vous répondre à tous trois à la fois.

Je voudrais d'abord faire l'historique de ma rencontre avec ce mouvement.

C'est en 1933, si je ne me trompe, que ma femme et moi nous prîmes contact pour la première fois, chez mon ami le peintre André Davids, avec ce qu'on appelait alors les Groupes d'Oxford. Il y avait là Robert et Diane de Watteville, le pasteur Grosjean, Lucie Desoille, qui

devait devenir la meilleure amie de ma femme. Elles succombèrent toutes deux après la guerre, à peu d'intervalle.

Vous vous doutez bien que ce n'est pas l'idéologie proclamée par les Groupes, c'est-à-dire la doctrine des quatre critères, qui, prise en elle-même, pouvait retenir mon attention : honnêteté absolue, pureté absolue, désintéressement absolu, amour absolu. Prise en elle-même cette doctrine ne pouvait m'apparaître qu'un peu simpliste.

En revanche, comment n'aurais-je pas été frappé par une coïncidence tout à fait singulière? J'avais écrit un an plus tôt l'essai intitulé *Position et Approches concrètes du Mystère Ontologique*, qui parut d'abord en annexe au *Monde Cassé*. Dans cet essai, que le R. P. de Lubac et Étienne Gilson considèrent avec raison comme un de mes écrits les plus significatifs, j'avais mis l'accent sur la valeur centrale du recueillement considéré comme un acte de ressaisissement intérieur. « C'est essentiellement, disais-je, l'acte par lequel je me ressaisis comme unité : le mot même l'indique, mais ce ressaisissement, cette reprise, affecte l'aspect d'une détente, d'un abandon. *Abandon à —, détente en présence de —*, sans qu'il me soit en aucune façon possible de faire suivre ces prépositions d'un substantif qu'elles commanderaient. Le chemin s'arrête au seuil...

« Au sein du recueillement, je prends position en face de ma vie. Je m'en retire en quelque manière,... *dans cette retraite j'emporte avec moi ce que je suis et ce que peut-être ma vie n'est pas...* Le recueillement est peut-être ce qu'il y a de moins spectaculaire dans l'âme ; il ne consiste pas à regarder quelque chose, il est une reprise, une réfection intérieure.

« Nous sommes ici en présence de ce paradoxe qui est le mystère même en vertu duquel le moi en lequel je rentre cesse pour autant d'être à lui-même. » (Ed. Nauwelaerts-Vrin. Pages 63-64)

Veillez excuser ces citations, mes chers amis. Elles mettent en lumière ce qui fut dès l'origine le point de rencontre entre les Groupes et moi. J'étais en effet tout

prêt à admettre ce qui pour eux est resté l'essentiel, c'est que dans le recueillement nous avons à écouter une voix qui n'est plus celle du moi.

Mais ce n'est pas tout : sur un autre point encore, je me trouvais en présence d'une expérience qui rejoignait ma recherche, ma conviction propre. Je veux parler de la rencontre, et très précisément de l'acte par lequel une conscience — le mot ne me satisfait guère — est capable de *s'ouvrir* en présence d'une autre conscience, et cela dans des conditions sur lesquelles les innombrables témoignages recueillis par mes amis dans cet ouvrage apportent les plus grandes clartés.

Mais vous qui êtes familiers avec mes écrits, vous ne pourrez manquer de reconnaître que cette ouverture à l'autre, c'est déjà cette intersubjectivité (je ne crois pas m'être encore servi à cette époque de ce terme) qui devait occuper une place centrale dans mes écrits ultérieurs.

Dans ces conditions, vous ne devrez pas juger surprenant que ma femme et moi ayons décidé de procéder, au cours de l'hiver 1933-1934, à de petites réunions des Groupes, dans l'appartement où nous venions de nous installer, rue de Tournon. Réunions de plus en plus nombreuses et qui me laissent, il faut bien le dire, un souvenir mitigé. D'abord, beaucoup trop de gens vinrent en curieux, ce qui ne pouvait que fausser le caractère des réunions. D'autre part, je m'accuse d'avoir souvent cherché artificiellement ce qui pourrait donner lieu à témoignage — seraient-ce même des occasions de m'incriminer. D'une façon générale, l'élément personnel joua dans ces rencontres un rôle beaucoup trop important. J'ajoute qu'on estimait alors, certainement à tort, que tout ce qui était dit devait avoir ce qu'on appelait un caractère positif, en sorte que la réflexion comme telle était jugée négative, donc suspecte.

Au cours de l'été qui suivit, certaines expériences sur lesquelles il me paraît tout à fait inutile d'insister nous amenèrent, ma femme et moi, à interrompre l'activité dont j'ai parlé et ce fut seulement d'une façon occasionnelle que nous restâmes informés de l'évolution des Grou-

pes d'Oxford et de la transformation qui aboutit à la création du Réarmement moral.

C'est ainsi que je pus être tenu au courant par la suite des développements à la fois si amples et si imprévus qui devaient modifier profondément le caractère du mouvement.

Au cours de ces dernières années, je reçus fréquemment la visite de telle personnalité directement engagée dans l'activité du Réarmement moral, qui venait m'informer de ce qui se passait dans les différents pays.

Mais je crois pouvoir dire que c'est la rencontre que je fis à Tokio, en novembre dernier, de personnalités américaines et japonaises appelées à jouer un rôle de premier plan dans les événements dont le récit figure à la troisième partie de ce volume, qui joua pour moi un rôle déterminant. Les récits qui me furent faits à Tokio m'apportèrent la preuve irréfutable d'un fait capital, c'est que le mouvement avait maintenant une incidence directe sur la vie politique d'un certain nombre de pays d'Extrême-Orient, des hommes d'État, tel que le président des Philippines, le premier ministre du Japon, etc... étant directement sous son influence.

A plusieurs reprises, j'avais été invité à Caux, mais toujours j'avais décliné la proposition qui m'était faite. Je craignais en effet, connaissant mes réactions, d'être agacé, irrité, peut-être exaspéré par certains aspects superficiels de la vie qui s'y déroule, et par là même de me trouver par la suite moins à l'aise, pour proclamer ma sympathie profonde pour l'action du Réarmement moral.

Mais je dois avouer que cette attitude avait quelque chose de malhonnête et d'injustifiable. Vous ne devez donc pas vous étonner qu'à Londres, en août dernier, ayant reçu une nouvelle invitation de mon ami Lawson Wood, je décidai qu'il me fallait en finir avec cette sorte d'équivoque et que mon devoir strict était d'accepter. Avec cette générosité qui est un des traits magnifiques de l'équipe de Caux, sachant la peine avec laquelle je me déplace, on m'offrait de venir me chercher en Corrèze. Et je n'évoquerai jamais sans émotion l'admirable voyage que nous fîmes pour nous rendre en un jour à travers

Si donc, mon cher Roger, tu viens me dire : « Il n'y a rien de neuf dans tout cela, rien dont la vie de la réflexion ne nous apporte d'innombrables exemples », je te demanderai de concentrer ton attention sur ma dernière remarque. Pour nous qui sommes des hommes de réflexion, bien des idées nous traversent l'esprit; il nous arrive certes fréquemment de nous voir, de nous juger en telle ou telle circonstance, mais le plus souvent sans que cette vue (*insight*) ou ce jugement tire à conséquence. Bien souvent ce jugement ne change rien à rien, mais surtout — et ceci est tout à fait essentiel — il ne *contribue nullement à rendre éclairant pour les autres*, je dirai plus volontiers radio-actif, celui qui se voit et se juge ainsi lui-même, simplement parce qu'il a l'habitude de réfléchir. Mais justement, ces hommes et ces femmes que j'ai rencontrés à Caux n'ont pas seulement été changés, un pouvoir mystérieux leur a été imparti, sans d'ailleurs que leur volonté y soit pour rien. J'use à regret du terme de pouvoir qui risque, comme presque toujours, de donner lieu à des méprises. Mieux vaudrait sûrement parler d'une présence active, et vous savez quelle place tient ce terme de présence dans mes écrits. Une présence qui est un don, une lumière, et qui s'exerce comme à l'insu de celui qui en a été doté.

Reste l'autre objection, la tienne, Paul. Les mots « homme nouveau » dont je me suis servi ne peuvent guère manquer de t'offusquer, en effet. Car l'homme nouveau, pour un croyant, n'est-il pas l'homme intérieurement renouvelé par la Grâce? L'objection la plus grave parmi celles que tu articules contre le Réarmement moral ne consiste-t-elle pas dans le reproche de naturalisme? Ne juges-tu pas que des créatures prétendent être ici investies d'une puissance qui n'appartient qu'à Dieu seul?

Il me semble que l'on devra te répondre ceci :

Tout d'abord, nous n'avons pas affaire ici à une théologie, même rudimentaire, moins encore à une philosophie, mais bien à une expérience; et il faut ajouter aussitôt que partout, et chez les musulmans aussi bien que chez les chrétiens, une humilité radicale est sauvegardée, ce qui

revient à dire que cette expérience est toujours référée à Dieu — et à Dieu seul. Sois bien sûr que si R. D. Mathur a constaté un jour qu'il était devenu éclairant, par exemple pour un membre de sa famille, il est tombé à genoux et a rendu grâce à Dieu de l'avoir choisi comme son instrument très indigne. Je puis même assurer que si une complaisance à soi-même, une vanité ou une présomption quelconque perce dans un témoignage, elle est immédiatement décelée et récusée par tous. Nous avons entendu un matin, un homme politique africain qui manifestement n'avait pas saisi et qui tentait d'utiliser le mouvement au profit de sa réélection future; tout le monde a compris immédiatement qu'il avait encore à apprendre l'A B C. J'ajoute que la joie extraordinaire qui rayonne en particulier de toute la jeunesse rassemblée à Caux s'explique à mon sens avant tout par le fait, je ne dirai pas qu'elle s'est renoncée elle-même — car le mot renoncement a d'autres harmoniques — mais qu'elle a procédé une fois pour toutes à une entière désappropriation de soi. Je ne connais pas d'endroit où on touche davantage du doigt la seule liberté qui vaille, celle des enfants de Dieu.

Mais sans doute est-ce toi, Thierry, qui, au point où nous sommes parvenus, prendras l'offensive. Dieu, mais quel Dieu? Ne s'agit-il pas là, demanderas-tu, d'une espèce de protestantisme assez avachi? Je répondrai en toute certitude, *sûrement non*. Un jeune Camerounais du Nord, dont le pur et beau visage m'a frappé, nous a dit un jour : « J'ai beaucoup hésité à me rendre à Caux. Je suis musulman et mes frères m'ont dit : « Prends bien « garde, là-bas on va chercher à te convertir au christia-
« nisme. » Je suis parti quand même et il m'a suffi de quelques heures à Caux pour comprendre que personne ne s'y livrait à un prosélytisme quelconque; je suis entièrement rassuré. »

Effectivement, toute volonté de conversion fait ici défaut, pour cette raison bien simple qu'il ne s'agit ni d'une religion ni d'une secte. Mais, objecterez-vous sans doute, il y a bien là cependant quelque chose qui dépasse le plan strictement moral, puisque tous dans le recueillement prétendent entendre, je n'ose dire la parole de Dieu, mais

l'Auvergne et le Velay, des abords du Quercy aux rives du Léman. Mais ceci est anecdotique et n'importe guère à notre propos.

*
* *

Il me faut à présent répondre à vos questions et surtout à l'objection centrale qui, sous des formes un peu différentes, figure dans vos trois lettres. Qu'ai-je bien pu aller chercher dans un mouvement semblable? Ou plus exactement comment ai-je pu, moi philosophe sérieux et difficile, passer aussi aisément par-dessus la puérilité dont tout cela serait empreint?

Je répondrai tout d'abord qu'il faut distinguer avec le plus grand soin, même si ce discernement est difficile à opérer, entre puérilité et simplicité. La simplicité est à mes yeux une valeur positive — une valeur à peu près universellement méconnue dans un monde tel que le nôtre qui tend à se perdre dans sa propre complication. En réalité, il y aurait à rechercher avec soin quels sont les domaines où la complication est inévitable, où elle est la rançon d'un progrès sérieux, et celui où elle est littéralement ruineuse, on pourrait même dire où elle se fait échec à elle-même. Là où la technique est souveraine — et je pense avant tout à celle qui tend à assurer l'action de l'homme sur la nature — on ne voit pas que la complication puisse être évitée, il semble bien qu'elle soit la condition d'une mise au point qui doit devenir de plus en plus précise. Cette complication-là porte à la fois sur des calculs et sur des appareillages dont ces calculs fondent la possibilité et l'efficacité. Mais ce qui est remarquable, et ce dont bien peu de gens s'avisent, c'est qu'à partir du moment où nous sommes en présence de l'humain, tout change; il est vrai que ce mot « l'humain » est dangereusement ambigu : si je considère un homme comme une machine ou comme un ensemble de mécanismes, je suis certes amené à reconnaître l'extrême complication de ses ressorts. Seulement, prenons bien garde que par là même je cesse de considérer l'homme en tant que tel. Je ne puis adopter cette façon de le considérer sans oublier justement

l'essentiel, c'est-à-dire qu'un être humain est capable de concevoir — je ne dis pas de créer — des valeurs et des fins, et d'agir, soit en conformité, soit en contradiction avec elles.

Mais dire cela, c'est justement cesser de penser l'homme comme une machine. Ceci vous apparaîtra de toute importance si vous songez que l'expérience fondamentale pour mes amis est celle du changement, non pas seulement intérieur, mais radical de la personne. Ici, je pourrais vous citer cent exemples, et vous n'aurez du reste qu'à vous référer aux témoignages qui constituent la première partie de ce volume. Prenons celui de R. D. Mathur, un jeune hindou qui avait consacré tous ses efforts à la cause de l'indépendance. Mais une fois son pays libéré, il devait, vous le verrez, constater d'une part que les libérateurs eux-mêmes en venaient à encourir les mêmes reproches qu'ils avaient adressés précédemment aux Anglais, c'est-à-dire qu'ils ne pratiquaient pas davantage l'honnêteté et la justice, au nom desquelles lui-même Mathur et ses amis les avaient combattus. Mais surtout il devait s'apercevoir que lui-même était devenu un simple ambitieux et qu'il en venait à poursuivre *pour son propre compte*, et non plus pour elles-mêmes ou pour le bien public, les fins qu'il avait posées comme étant les meilleures. A partir de ce moment, Mathur devenait réellement un homme nouveau.

Je prévois ici deux objections : l'une du philosophe, l'autre des croyants. Je les aborderai dans un instant. Mais auparavant, je vous demande de prendre garde aux conditions dans lesquelles cette découverte a eu lieu. Elle n'a pas été le fait d'un homme seul, réfléchissant comme nous pouvons le faire dans le silence de notre cabinet de travail. Elle s'est produite *en contact avec* d'autres hommes, et tout permet de croire que c'est en vertu de ce contact qu'elle n'a pas été seulement une pensée fugitive, mais au contraire qu'elle a marqué dans la vie de celui qui l'avait formée, qu'elle est devenue ce que j'appellerai volontiers un événement-principe, un événement-source, qui a été à l'origine de toute une suite d'actes impensables sans lui.

tout au moins une recommandation ou même une injonction d'essence divine.

Ici plusieurs remarques me paraissent nécessaires. Tout d'abord c'est un fait que presque tous ceux qui, après avoir rencontré Buchman ou un de ses adeptes, ont senti la nécessité de changer de plan, s'ils ont commencé par interpréter cette expérience en termes de conscience morale, ont été amenés à reconnaître par la suite qu'ils ne pouvaient pas s'en tenir là et qu'il leur fallait proclamer leur dépendance par rapport à une instance supérieure qu'ils ont nommée Dieu. Ceux qui dans leur enfance avaient reçu une éducation religieuse sont presque toujours revenus à leur église; les autres ont choisi, je suppose, celle dont l'esprit correspondait le plus directement à leur nouvelle orientation. Mais de toute manière cette affiliation religieuse leur est apparue comme la suite, ou peut-être faudrait-il dire : comme le couronnement de leur transformation intérieure. Il me paraît indispensable d'insister sur ce point pour faire justice une fois pour toutes de l'idée erronée d'après laquelle on serait ici en présence d'une nouvelle religion ou d'une secte.

Je vois bien le dilemme dans lequel Roger cherchera à m'emprisonner. « Ou bien, me dira-t-il, nous sommes vraiment en deçà d'une affirmation proprement religieuse, et alors il n'est pas permis de parler d'une direction émanant de Dieu; ou bien on s'obstine à prétendre que l'homme changé agit sous une motion supra-humaine, et alors nous sommes, quoique tu en dises, dans le domaine de la religion; mais de quelle religion? » Il me semble quant à moi que ce dilemme repose sur un postulat qui doit être récusé. Tout se passe comme si l'expérience dont il s'agit, et dont vous trouverez plus loin les très émouvants témoignages, ne nous devenait à vrai dire intelligible que sur la base d'une religion naturelle, pouvant servir de dénominateur commun à des chrétiens, à des musulmans, sans doute aussi à des bouddhistes, etc. — et je n'oublie pas non plus les shintoïstes japonais — mais qui se situe en deçà des religions, je ne dis pas seulement révélées, mais constituées. Si maintenant, vous me pressez de dire quelle est ma position personnelle sur

cette question si grave, je vous répondrai qu'il n'est pas selon moi — ceci n'engage que moi — absolument nécessaire de prendre à la lettre l'idée d'après laquelle c'est Dieu lui-même qui nous parle dans le recueillement. Je vous citerai ici le mot de l'un de mes personnages, un de ceux que je préfère, Arnaud, dans les *Cœurs Avides*. Il parle à Évelyne, la seconde femme de son père, de l'espèce de pacte qu'il a conclu avec un plus grand que lui et par lequel il s'est engagé à ne pas tenter de percer le mystère qui plane sur la mort de sa mère. « Avec qui ce pacte? demande Évelyne. — Je n'éprouve pas, répondit-il, le besoin de donner un nom à mon partenaire. Je sais seulement que c'est une présence — pas une présence humaine — quelqu'un dont je ne peux pas parler, mais pour qui je suis toi. Il est là. Il veille » (p. 149). Je pense personnellement que cette retenue, que cette *docta ignorantia* s'impose ici. Lorsque dans mon recueillement, il m'a été signifié, peut-être de la façon la plus discrète, que je devrais agir de telle façon et non de telle autre, c'est bien *un plus grand que moi* qui m'a éclairé. Mais la question : qui est-ce? offre-t-elle ici un sens quelconque? En ce qui me concerne, je dirai que le mot Dieu présente ici avant tout cette valeur négative insigne de constituer au fond un refus de poser cette question. Ou plutôt ce refus lui-même n'est que la face d'ombre, je dirai de *nescience*, d'une affirmation qui ne peut sans doute pas devenir explicite sans se dénaturer. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire appel à l'idée jaspersienne des chiffres pour comprendre que ce qui est évoqué ici se situe par-delà les catégories du discours ou encore du monde des qui, du monde du tel ou tel; et si le mot transcendance, dont on a depuis un certain nombre d'années si déplorablement abusé, est ici à sa place, c'est que justement il désigne ce dépassement.

Il est d'ailleurs de la plus élémentaire honnêteté d'ajouter que très vraisemblablement ni Frank Buchman ni ses adeptes ne prendraient à leur compte les réserves que je viens de formuler. Si j'ai cru devoir les exprimer, c'était pour bien marquer ma position personnelle; mais je ne pense pas qu'il faille exagérer l'importance d'une diver-

gence de vues qui s'explique par le fait que je suis philosophe et que le souci de rigueur intellectuelle qui est le mien n'a pas en principe à jouer, me semble-t-il, pour les témoins même les plus authentiques, auxquels je ne cesse de me référer dans ces pages.

Ne manquez pas d'observer d'autre part que le caractère absolu des quatre critères est précisément fonction de la valeur de dépassement ou de transcendance qui est ici essentielle, et veuillez considérer aussi que nous retrouvons après tout, sous une autre forme, cette simplicité dont je parlais en commençant : sans doute n'est-elle accessible qu'à ceux qui ont retrouvé cet esprit d'enfance, dont de nos jours un Péguy, par exemple, aura si merveilleusement dégagé l'essence.

N'êtes-vous pas frappés au surplus de voir qu'au moment précis de l'histoire auquel nous sommes parvenus, les problèmes mondiaux, si sous un certain rapport ils se compliquent presque à l'infini, en un autre sens beaucoup plus profond, se simplifient à l'extrême. De plus en plus, manifestement, nous sommes placés en face d'une option radicale, non pour l'individu mais pour l'humanité tout entière : vivre ou mourir. Car pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, le suicide à l'échelle planétaire est devenu possible. Mais refuser ce suicide, c'est *ipso facto* s'engager à respecter un pacte fondamental dont les conditions s'enracinent dans la structure même de l'homme ; or cette structure — prenons-y bien garde — ne se découvre qu'aux moralistes et non plus du tout aux savants quels qu'ils soient. Mais le progrès des techniques déshumanisantes, qui sont à l'œuvre dans le monde actuel, ne peut que nous rendre aveugles à cette structure même. Le très grand mérite de Frank Buchman aura été au contraire de tout faire pour la rendre manifeste. Vous me demandez ce que je pense de lui. Je ne l'ai rencontré que deux ou trois fois et n'ai jamais eu de conversations suivies avec lui. Mais tout ce que j'ai pu apprendre sur son compte, tout ce que j'ai constaté chez ceux — ils sont sans nombre — qui ont été marqués par lui plus ou moins directement, m'a donné le plus grand respect pour sa personne. L'action à la fois discrète et ineffaçable qu'il

aura exercée sur d'innombrables destinées est le signe même de sa vocation. Il aura été avant tout, et au plus grand sens, un homme de bonne volonté et un chef de file pour tous ceux qui ont compris et médité son exemple.

Je vous demande encore de bien réfléchir à ceci. C'est à la faveur du climat de simplicité retrouvée, qui aura été ici instauré, que nous voyons clairement se reconstituer pour un certain nombre de chefs des nouveaux États d'Asie et d'Afrique une unité du moral et du politique, qui, dans notre monde vieilli et en voie de sclérose, apparaît le plus souvent comme une chimère, à moins qu'elle ne reparaisse, mais dénaturée par une idéologie marxiste ou national-socialiste selon laquelle la fin justifie et transfigure les moyens.

Bien entendu, il nous est loisible de prétendre que ces hommes d'État des pays neufs deviendront bien vite des politiciens. Certes, cela est possible et même sans doute vraisemblable. Mais j'affirme, quant à moi, que nous avons d'abord à *saluer* ce moment si beau, ce moment unique, où la simplicité n'a pas encore été flétrie par les calculs, les déceptions ou les rancœurs. Ici, plus que jamais, s'impose à nous ce devoir de non-anticipation sur lequel j'ai souvent mis l'accent, beaucoup plus dans mes pièces que dans mes écrits philosophiques, et peut-être parce que moi-même j'ai toujours senti en moi comme un acide la propension à prévoir, à anticiper, le pire. Au surplus, l'ambition d'un livre comme celui-ci n'est-elle pas de prévenir si peu que ce soit une détérioration que nous n'avons pas le droit de juger fatale.

Si vous lisez la troisième partie de cet ouvrage, vous ne pourrez pas manquer d'être frappés de voir combien de chefs de gouvernement, à commencer par le chancelier Adenauer, sont aujourd'hui portés à prendre à leur compte les affirmations centrales de Buchman et de ses adeptes.

Mais il est encore d'autres questions que deux au moins d'entre vous soulèvent dans leurs lettres et auxquelles je voudrais tenter de répondre. Paul et Thierry s'élèvent tous les deux contre ce qu'ils appellent un « climat de palace ». Mais, je leur demande de comprendre que ce très grand

hôtel de Caux, construit à une des plus mauvaises époques de l'architecture, ne correspond aucunement au goût et à l'esprit de ceux dont nous parlons. Il a été jugé avantageux de l'acquérir à un moment où, ne faisant plus ses frais, il allait être démoli. On a pensé, sans doute avec raison, que ce qui importait avant tout c'était la situation, qui est en effet magnifique, et la proximité de grands centres internationaux; c'était aussi les vastes dimensions des locaux et le nombre des chambres. Mais, d'après ce que j'ai pu savoir, le bâtiment beaucoup plus simple, qui a été édifié pour le Réarmement moral dans une île du Michigan, à Mackinac, correspond bien davantage à son esprit.

La pire erreur — et je le dis d'autant plus fortement que j'ai été sur le point de la commettre — consisterait à juger ce mouvement financièrement tributaire d'une poignée de milliardaires résidant aux États-Unis, en Scandinavie ou ailleurs. Il semble bien que les sommes, à coup sûr très considérables qui sont nécessaires à la vie du Réarmement moral proviennent presque entièrement de gens modestes qui, lorsqu'ils l'ont rencontré, ont éprouvé le besoin de donner non seulement leur superflu, mais souvent leur nécessaire. Ceci revient à dire que nous sommes ici (exactement comme à Turin où l'on sait que de grandes institutions charitables vivent dans les mêmes conditions) en présence d'un organisme dont l'existence repose entièrement sur la Foi. Mes amis m'ont assuré qu'il leur arrive certains jours de ne pas savoir comment ils mangeront le lendemain, et ils avouent connaître l'angoisse liée à cette incertitude : mais soudain arrive le don qui les libère de l'anxiété.

Ici, encore, je prévois vos objections. Toi, Roger, tu me diras que tout ceci n'est pas sérieux et défie les règles élémentaires qui doivent présider à une entreprise quelconque; tu ajouteras même sans doute qu'il te paraît profondément choquant qu'un groupe humain comme celui-ci ait à dépendre au jour le jour, pour sa subsistance même, de libéralités somme toute imprévisibles.

Arrêtons-nous ici un instant, si tu le veux bien : cette question de la dépendance et de la non-dépendance me paraît fondamentale. Certes, moi qui ai toujours éprouvé

autant et plus que quiconque le besoin de sécurité, je réagis spontanément comme toi, et je suis attaché moi aussi par nature à l'idée que chacun doit autant que possible se suffire et se procurer par son travail tout ce dont il a besoin pour vivre. Mais ne faut-il pas reconnaître pourtant que cette idée de suffisance à soi-même est bourgeoise au sens le plus étroit du mot? Tu sursoutes : tu me rappelles que même dans une éthique communiste, chacun est rétribué d'une façon équitable pour les services qu'il rend à la société. Mais il me faut répondre que dans une société capitaliste comme dans une société communiste, nous avons à faire à un monde sans Dieu, la religion se présentant vraiment comme surajoutée, comme superstructure, et donnant lieu par là même aux soupçons et aux accusations articulées par les marxistes. Pour nos amis, il en va tout autrement. Au principe de leur action, nous trouvons l'affirmation ou l'exigence radicale : Dieu premier servi. Dans une telle perspective, l'idée d'une autonomie de l'individu ou surtout d'une suffisance à soi-même perd beaucoup de sa signification, elle est même mise en question. Mes amis sont convaincus que pour chacun de nous, Dieu a un plan qu'il nous appartient de discerner dans le recueillement. A partir du moment où nous avons compris, nous n'avons qu'à nous mettre en route, certains que les moyens ne nous seront pas marchandés, ce qui serait contradictoire. Ce qui se substitue ici à la notion laïque d'autonomie, c'est celle évangélique de la liberté des enfants de Dieu. Comment ne pas voir d'ailleurs qu'on rejoint ici d'autres expériences, comme par exemple celles des Petits Frères et des Petites Sœurs du Père de Foucauld. Ici aussi, sous une motion providentielle, chacun a à discerner sa voie, c'est-à-dire sa vocation, mais ce mot retrouve ici son sens étymologique le plus fort.

Ta réaction, Thierry, est, je le sens, bien différente de celle de Roger. Tu feras observer, non sans âpreté, qu'avec l'idée d'une vie communautaire axée sur la Foi comme peut l'être par exemple celle des Ordres mendiants, toutes les équivoques reparaissent : encore un coup, de quelle foi s'agit-il? demanderas-tu. Il faudra répondre, je pense, que les hommes et les femmes du Réarmement moral,

pour autant qu'ils font abstraction de la religion confessionnelle à laquelle ils adhèrent d'autre part, ne se jugeront sans doute pas tenus de répondre à cette question, car ils se voient engagés dans une expérience toute neuve, dans une aventure qui n'éprouve nullement le besoin de se doctrinaliser. J'ajouterai d'ailleurs, quant à moi, que cette expérience s'inscrit dans la ligne d'un œcuménisme vécu, et que cela est suffisant pour que nous devions la saluer avec gratitude. Je repense à mon jeune Camerounais musulman : il lui aura été donné pendant les quelques jours qu'il a passés à Caux, de *fraterniser* avec des chrétiens. J'insiste sur ce mot *fraterniser*, qui, comme tant d'autres, s'est décoloré par l'usage et a perdu sa valeur originelle. Il s'agit de la participation authentique à l'expérience d'une fraternité vécue. Nous sommes ici infiniment au-delà de ce qu'on nomme habituellement la tolérance. J'ai d'ailleurs eu naguère l'occasion de montrer tout ce que ce mot comporte d'équivoque et même de suspect. Il s'agit d'amour. Mon jeune musulman ne s'est pas senti seulement « toléré », mais *reconnu* dans sa qualité même de croyant.

J'oserai en outre faire la remarque que voici : l'humanité passe actuellement par la crise la plus tragique qu'elle ait traversée au cours de l'histoire telle que nous la connaissons. Les experts les plus qualifiés se révèlent absolument incapables, non seulement de résoudre le problème fondamental, c'est-à-dire de rétablir une paix digne de ce nom, mais même peut-être de mesurer l'inimaginable gravité de la situation. Un diplomate anglais, venu à Caux de Genève, me disait que la conférence sur les applications pacifiques de l'énergie nucléaire était comme empoisonnée par les arrière-pensées bellicistes. Mais de même que là où la science médicale est en défaut on a parfaitement le droit et peut-être même le devoir de faire appel aux guérisseurs, j'estime que nous sommes ici en présence de ce que j'appellerai assez volontiers un secours d'urgence dont il ne me paraît absolument pas permis de sous-estimer la valeur. De même que les guérisseurs les plus estimables déclarent tous que les pouvoirs dont ils sont mystérieusement dotés leur ont été dispensés par une

puissance supérieure, nos amis témoignent tous sans exception d'une humilité dont un univers en voie de technocratisation a perdu le secret. Mais sachons bien comprendre que ceci n'est pas un hasard. Dans un monde livré aux techniques, aux savoir-faire, le mot même d'humilité perd toute signification. Certes, il existe sûrement par exemple des chirurgiens qui, avant de procéder à une opération particulièrement délicate et dangereuse, se mettent en prière. Mais pour autant, ils cessent de se comporter en simples techniciens; ils proclament au contraire l'insuffisance de la technique réduite à elle-même.

Mais, me direz-vous, le Réarmement moral lui-même n'a-t-il pas recours à des techniques? Ces films, ces pièces, par exemple, qu'il promène de continent en continent, sont-elles autre chose que des techniques, et pour nous Français d'une efficacité bien douteuse?

C'est là encore un point sur lequel je voudrais tenter de m'expliquer. J'ai vu quatre de ces pièces pendant mon séjour à Caux. Elles m'ont paru de valeur inégale, aucune ne m'a pleinement satisfait. Mais ce qui importe, ce n'est aucunement le jugement que moi, ou un autre critique dramatique spécialisé, nous pouvons porter sur ces ouvrages. Ceux-ci doivent être appréciés selon une tout autre perspective. Je pense que Buchman et ses disciples ont fait une véritable découverte lorsqu'ils ont compris que dans le monde actuel une action représentée pouvait avoir dans les consciences un retentissement qu'on ne peut plus guère attendre d'une prédication. L'événement leur a apporté la confirmation la plus ample qui soit : qu'on songe par exemple à la pièce japonaise représentée aux Philippines devant des milliers de spectateurs qui avaient les plus tragiques raisons de haïr leurs puissants voisins pour les cruautés dont ils s'étaient rendus coupables envers leurs enfants pendant la guerre. C'est un fait qui n'est, je crois, contesté par personne, que les représentations de ces pièces ont contribué à faire fondre ce ressentiment trop justifié et à frayer la voie à une réconciliation. Bien d'autres exemples pourraient être cités de cette extraordinaire efficacité morale des pièces et du film *Liberté*. Si maintenant, nous Français,

venons dire que tout cela nous paraît absurde et que ce n'est pas nous qui aurions été convertis de quelque façon que ce soit par de tels enfantillages, il n'est pas sûr que nous ne portions pas sur nous-mêmes *ipso facto* une véritable condamnation. Car ce qui joue ici dans notre cas, c'est en réalité un respect humain qui, nous ne le savons que trop, contribue à inhiber bien des élans. J'ajouterai personnellement ceci : la plupart des pièces que j'ai vues s'adressent effectivement à une mentalité qui n'est pas la nôtre. Ceci ne veut nullement dire qu'on ne puisse pas concevoir des pièces écrites par des Français, des Italiens, peut-être des Portugais, qui nous paraîtraient moins simplistes, moins didactiques, mais qui seraient susceptibles d'éveiller des latins à une vie supérieure de conscience. Car, on ne saurait trop le répéter, c'est cette vie supérieure de conscience qui importe. Bien des épisodes, qui m'ont été racontés et dont les protagonistes ont tous été à l'origine transformés par leur rencontre avec le mouvement, pourraient donner lieu, s'ils étaient traités par un homme de talent, à des œuvres d'une haute qualité dramatique. Mais le malheur veut que chez nous les mieux doués parmi les dramaturges — et je pense aussi bien à Anouilh qu'au Sartre des premières pièces, des meilleures — se soient mis d'une manière ou de l'autre au service des puissances qui tendent vers la désintégration de l'homme. Le cas de Montherlant est différent ; mais l'esprit d'enfance l'a depuis trop longtemps déserté pour qu'on puisse l'imaginer écrivant une œuvre de foi. Ce qu'il faudrait ici, ce serait un auteur dramatique *jeune* qui alliât à la pureté de regard de Péguy l'universalisme de Claudel. C'est, hélas, une conjonction hautement improbable.

Pour conclure, je dirai, comme je l'ai d'ailleurs déclaré publiquement à Caux, que ce qui me frappe avant tout c'est qu'on y trouve réalisée *une surprenante conjonction du mondial et de l'intime*. En principe, l'adjectif mondial est toujours suspect, par exemple quand on parle de l'opinion mondiale, ou d'un succès mondial. C'est là une épithète qui semble destinée à figurer dans des manchettes de journaux à gros tirage. On a toujours un peu

l'impression qu'elle est là pour « l'épate ». Mais ici, il en va tout autrement, et une circonstance qui m'a paru singulière, mais, paraît-il, était bien loin d'être exceptionnelle, est venue illustrer pour moi de façon saisissante ce qui m'était déjà apparu les jours précédents comme la marque même de Caux. Dans la grande salle de réunion, un mariage devait être célébré : les deux futurs époux, un Norvégien et une Américaine, s'étaient connus en faisant campagne côte à côte au cours d'une immense randonnée à travers l'Asie. La jeune femme, douée, paraît-il, d'une voix merveilleuse, l'avait mise au service, je ne dirai pas de l'équipe ou du mouvement, mais des populations misérables en Inde, au Cachemire, en Birmanie, auxquelles il s'agissait d'apporter un espoir, une lumière. Je ne décrirai pas en détail ce que fut ce mariage, et surtout la fête qui suivit. Il nous fut donné de voir des gens venus de partout, des gens de toutes races et de toutes couleurs, apporter par leurs chants et leurs danses l'hommage de leur gratitude à ce couple prédestiné. Et certes, tout ceci aurait pu risquer de paraître susceptible de fournir une matière à *Match* ou à *Jours de France*, mais en réalité c'était une fête intime, éclairée du dedans par la ferveur des jeunes époux, qu'on sentait comme intimidés par l'excès même de l'affection qui de toutes parts leur était témoignée. Je puis attester que nous eûmes tous conscience d'accéder à une dimension supérieure, qui était celle du cœur, ou plus exactement celle où le cœur et l'esprit se rencontrent : *sous nos yeux, le monde, le vaste monde, devenait une famille.*

C'est sur cette image que je veux clore cette trop longue lettre. Je n'espère pas vous avoir convaincus, mais je voudrais en avoir dit assez pour obtenir que vous lisiez à tout le moins attentivement les témoignages qui suivent. Ce sera beaucoup si le dédain à peine dissimulé que j'ai décelé dans vos lettres se nuance à présent de quelque incertitude, si vous consentez à reconnaître que tout cela est étrange et mérite à tout le moins qu'on y regarde de plus près.

GABRIEL MARCEL,
de l'Institut.

Indépendamment même de ceux dont les témoignages suivent, de nombreuses personnes engagées dans l'action du Réarmement moral ont établi le texte du présent volume. On ne peut ici songer à les nommer toutes. Elles appartiennent à des pays très divers : France, Suisse, Inde, Allemagne, Angleterre, Canada, États-Unis. Mais le livre n'en forme pas moins un tout qui atteste la cohésion spirituelle de l'équipe.

G. M.

PREMIÈRE PARTIE

RENCONTRES DÉCISIVES

A l'arc-en-ciel des idées politiques, ce livre n'entend rien ajouter. Il n'est ni l'exposé de principes, ni l'énoncé d'une doctrine. Il est tout expériences.

Il s'agit de faits. Nous aurions pu tenter de dégager la philosophie de ces faits; nous en laisserons le soin au lecteur. Ce qui nous intéressera ne sera pas tellement leur portée individuelle, mais davantage l'extraordinaire convergence dont ils sont la preuve.

Une nouvelle conscience mondiale s'élabore. Sans tumulte et sans coups de feu, une révolution s'opère chez les peuples, transforme la pensée des individus et balaie les décombres d'un monde en ruines. Une nouvelle espérance se dessine. Une renaissance s'amorce.

Cette renaissance commence dans les cœurs. Nous suivrons donc dans le détail de leur vie les itinéraires si différents d'individus de tous milieux, de toutes nationalités, de toutes races, de toutes religions, de toutes conceptions politiques. Dans le domaine de la physique, la répétition d'une même expérience dans des conditions différentes permet de dégager une loi. Voilà pourquoi, au début de cet ouvrage, nous nous plongerons dans tant d'exemples particuliers.

Tous ces itinéraires sont marqués par une rencontre qui, soudain, réoriente tout. Alors qu'ils étaient les plus

divergents, quelque chose se passe qui en forme un faisceau convergent vers l'avenir.

Nous avons demandé à de nombreuses personnes d'apporter ici leur témoignage. Nous les laisserons parler elles-mêmes et nous dire ce qu'elles ont vécu.

UNE SOCIALISTE ACCUEILLE LE MONDE

Le mot de « socialisme » a représenté pour le monde un immense espoir — l'espoir que l'égalité et la paix régneraient un jour sur toute la terre. Comme jeune fille, comme mère de famille, c'est vers lui que je me suis tournée. Je crois que je suis presque née socialiste. D'instinct j'ai toujours ressenti et voulu partager les souffrances des autres. Les conditions de la vie des femmes, leur impuissance à se protéger et à protéger leurs enfants m'ont donné la passion de les défendre. A quatorze ans, mon argent de poche et mes loisirs étaient consacrés à une œuvre pour les filles-mères qui avaient la charge d'élever seules leurs enfants. L'inégalité des salaires, les conditions de travail de bien des femmes m'indignaient. J'acquis la conviction que le socialisme supprimerait les fléaux contre lesquels je luttais avec le plus d'acharnement : l'alcoolisme, la prostitution et la guerre. Vécu, il devrait libérer les hommes de tout cela, et c'est pourquoi je croyais au socialisme.

Les mères de familles ouvrières de ma génération étaient prêtes à souffrir toutes les privations, à subir le chômage, à travailler pour que les enfants n'aient pas faim, oui, nous étions prêtes à tout pour que le socialisme triomphe.

En 1936, la victoire du Front populaire a représenté un espoir sans précédent dans le cœur de bien des femmes.

Les congés payés, la limitation des heures de travail, tant de réalisations étaient obtenues.

Nous habitions alors, mon mari, nos cinq enfants et moi-même, une petite maison en pleine campagne, dans le Midi, aux Camoins. C'était une maison de quatre pièces, très vieille, mais pleine de soleil. L'électricité n'était pas installée, et nous nous éclairions au pétrole. Un gros figuier avait poussé près de la maison, et ses racines bosselaient le sol de la cuisine. Un jour, il fallut appeler le maçon pour les enlever et poser du ciment!

Dans les différentes fermes des alentours, il y avait mille cerisiers et, en période de chômage, nous nous occupions à cueillir des cerises. Nous recevions en paiement de quoi donner du dessert aux enfants et faire nos cent kilos de confitures pour l'année. C'était la même chose pour la cueillette des petits pois et des haricots.

Mon mari travaillait dans la marine marchande, mais il y avait un tel marasme économique à cette époque qu'il dut parfois rester en chômage plusieurs mois de suite. Il avait été au lycée l'élève de Marcel Cachin, qui forma au marxisme génération après génération. Il avait été ensuite l'un des fondateurs du syndicat des gens de mer, à une époque où le syndicalisme promettait plus de dangers que d'avantages.

J'allais moi-même travailler comme infirmière de nuit. Les gardes duraient douze heures; avec une heure de trajet de tramway dans chaque sens, cela faisait quatorze heures, et je gagnais douze francs par nuit. De retour à la maison, je m'occupais des enfants, et pendant bien longtemps je n'ai dormi que quatre heures sur vingt-quatre. Mais c'était la vie, c'était la lutte, et cela paraissait naturel. Pour rien au monde je ne voudrais échanger cette existence contre celle de femmes qui ont eu toutes les facilités. Comme ni mon mari ni moi nous ne pouvions accepter de voir un enfant abandonné et sans foyer, nous en avons recueilli et élevé neuf en plus des nôtres, à différentes périodes.

Après les victoires sociales de 1936, et malgré tous les espoirs, la guerre a éclaté une seconde fois, une guerre où les civils étaient aussi exposés au danger que les mili-

taires. Tous les Français savent comme moi ce qui s'en est suivi : l'occupation, la faim, le maquis, la lutte.

Le Midi était très durement atteint par le manque de nourriture. Un jour, par mesure de représailles, le préfet supprima les rations de pain dans notre département. La population était déjà si éprouvée qu'il fallait obtenir à tout prix le rétablissement des tickets. Je fis appel aux femmes. Quatre mille d'entre elles participèrent à la démonstration et marchèrent vers la préfecture. Elles avaient reçu comme consigne de ne pas prononcer une seule parole et le défilé se déroula dans un silence total. Nous arrivâmes devant les grilles de la préfecture et j'obtins de me faire conduire auprès du préfet. J'exigeai du pain. « Vous n'avez pas peur ? demanda le préfet. Vous savez que j'ai le pouvoir de vous faire arrêter ? » Je n'étais pas particulièrement rassurée, mais je lui répondis : « J'aurais peur si j'étais à votre place, Monsieur le préfet ! Si vous ne cédez pas, je ne donne pas cher de votre peau. » Il céda.

Le jour du débarquement arriva, et ce furent les derniers combats. Nous habitions alors Aubagne et, pendant quatre jours, les troupes françaises passèrent sur la grande route, tandis que les Allemands, retranchés sur les hauteurs, les harcelaient sans répit. Nous avions installé un poste de secours dans une écurie et, jour et nuit, à la lumière des lampes à acétylène, nous nous occupions des blessés : militaires, civils, Français, Allemands. Nous nous servions des réserves de pansements du maquis et tout le monde prêtait la main, même les enfants. Je n'oublierai jamais un grand gaillard allemand qui nous fut amené, atrocement blessé au ventre. Il n'y avait plus rien à faire pour lui. Ma fille (elle avait quinze ans) le regardait. Tout à coup, elle leva les yeux vers moi et me dit : « Je pense à sa mère. » Et il mourut.

De quelles souffrances n'avons-nous pas payé notre libération ! Nous étions libres des Allemands, mais où était la libération des Français ? Les haines, les rancunes, les vengeances personnelles empoisonnaient la victoire, et la paix tant désirée était un mensonge, car il n'y avait pas de paix dans les cœurs.

C'est à ce moment-là que les partis politiques se sont

regroupés. J'appartenais au parti socialiste et naturellement j'y suis restée. Les listes furent constituées pour les élections et les femmes y figuraient pour la première fois. On me demanda d'utiliser mon nom, comme mère de famille et comme résistante. Je le donnai pour aider autant que je pouvais à la victoire socialiste, et il figura donc, à la troisième place, sur la liste de la première circonscription des Bouches-du-Rhône.

Le soir du vote, fatiguée par la campagne électorale, nous sommes allés nous coucher de bonne heure. A six heures du matin, l'ancien maire socialiste d'Aubagne, un grand ami, nous réveille en sonnant à notre porte. Je vais ouvrir. « Je veux être le premier à vous féliciter », dit-il. J'étais si loin de penser qu'il y aurait un pareil raz-de-marée de votes en notre faveur que je ne savais même pas sur le moment de quoi il me félicitait, et il fallut que mon mari intervienne en suggérant : « Tu pourrais peut-être tout de même faire entrer M. le maire! »

A la Constituante, nous avons espéré un moment — surtout les femmes — pouvoir réaliser un effort uni. Mais déjà les partis raidissaient leurs positions et la déception grandissait. Tout en travaillant de toutes mes forces, je devais reconnaître au fond de moi, que malgré nos victoires, la guerre, l'alcoolisme et la prostitution sévissaient toujours.

*
* *

Un jour, à l'Assemblée, deux messieurs entrèrent dans mon bureau. Ils faisaient une démarche auprès de moi, je l'appris par la suite, sur le conseil pressant d'une collègue au parlement qui appartenait à un parti différent du mien; ils étaient incertains de l'accueil que j'allais leur réserver. Ils entrèrent immédiatement dans le vif du sujet : il s'agissait du Réarmement moral, et ils m'invitaient à me rendre à Caux, l'un des grands centres mondiaux de formation idéologique. J'en avais entendu parler déjà à travers les rumeurs plus ou moins bienveillantes qui circulaient dans le midi de la France, et je leur répondis carrément que j'avais suffisamment d'autres idées en

tête pour ne pas me préoccuper encore de celle-là. Comme ils insistaient et paraissaient ne pas comprendre, je me levai, j'ouvris la porte et leur dis : « Messieurs, je n'ai pas de temps à perdre avec vous, veuillez sortir ! » Il leur aurait été difficile cette fois de faire autrement !

Je devais découvrir qu'une des grandes caractéristiques de ces hommes était la persévérance, qui leur venait de la profonde conviction que telle ou telle personne était peut-être celle qui pourrait faire quelque chose pour le pays.

Donc, avec beaucoup de patience, ils continuèrent à téléphoner, à demander des rendez-vous, à se présenter à mon bureau. Excédée de leur insistance, je dis à ma secrétaire de leur répondre que je n'étais pas là. Nous les avons baptisés « les casse-pieds ». S'ils appelaient au téléphone, elle me faisait un signe... et j'étais absente.

Une autre fois, ce fut une jeune fille qui vint me trouver dans mon bureau. Nous préparions les départs vers les colonies de vacances socialistes dans la Forêt Noire. Il s'agissait de centaines d'enfants, cela représentait un énorme travail d'organisation, et l'on venait me parler d'un réarmement moral ! Je pensai : « Ces gens-là vivent dans les nuages. Ils n'ont aucune idée des réalités d'un pays qui sort à peine des souffrances de la guerre. Nous, au moins, nous avons les deux pieds sur terre. »

Quelque temps plus tard, je reçus un coup de téléphone d'une dame inconnue qui m'invitait à déjeuner avec des travaillistes anglais de passage à Paris. Je me rendis volontiers à cette invitation ; c'était mon premier contact depuis la guerre avec des socialistes anglais. Parmi eux se trouvaient le neveu de Chamberlain, des membres du parlement, etc... Il étaient en route vers Caux, et me renouvelèrent l'invitation. J'opposai de nouveaux prétextes : j'avais beaucoup trop à faire ; je devais prendre soin de mes enfants, malades des suites d'années de privations subies pendant leur adolescence. « Emmenez donc vos enfants avec vous », me fut-il répondu. Bref, après une longue discussion, je finis par accepter.

C'était au mois de septembre 1947. Ma première impression de Caux fut défavorable. Tout d'abord, le

cadre imposant me fit penser qu'il s'agissait d'une entreprise des capitalistes pour faire tenir les ouvriers tranquilles. Comme socialiste, je ne voulais à aucun prix devenir la complice de quelque chose qui pourrait nuire aux ouvriers du monde. En second lieu, des Allemands se trouvaient à Caux. Leur présence m'était intolérable et si l'un d'eux prenait la parole, je sortais aussitôt de la salle. Enfin, on parlait constamment de Dieu, et j'estimais que Dieu est affaire de conviction personnelle et n'a rien à voir avec les problèmes du monde.

Toutes sortes de questions se posaient à mon esprit : d'où venait l'argent? Les buts avoués étaient-ils les buts réels? Devais-je rester? Les doutes semblaient l'emporter, et je préparai mes valises.

On dit souvent que la nuit porte conseil. Il me fut impossible de dormir cette nuit-là. Je décidai d'en avoir le cœur net et de rester jusqu'à ce que j'aie pu découvrir ce qui se cachait derrière tout ce que je voyais, afin de pouvoir combattre ces gens efficacement partout où je les rencontrerais à l'avenir. Cela dura trois semaines, et on n'aurait pas pu trouver quelqu'un de plus méfiant que moi. Je cherchais les poux dans la paille, mais je ne découvris nulle part de force capitaliste; l'argent venait très simplement de ceux qui avaient la conviction que les idées proposées à Caux pourraient apporter quelque chose de différent dans le monde. Je me souviens en particulier d'un jeune homme qui avait économisé sou par sou pendant des mois assez d'argent pour s'acheter une bicyclette. Il avait enfin pu réaliser son rêve. Mais il décida de la revendre pour pouvoir donner la somme à Caux. Deux jeunes filles, qui avaient hérité d'un oncle mort en déportation, donnèrent la totalité de leur héritage pour que l'esprit de Caux puisse pénétrer en Allemagne. Un autre jour, des chaises arrivèrent de Finlande pour toute la salle à manger... et cela faisait beaucoup de chaises! La Finlande, qui était sortie ruinée de la guerre, voulait néanmoins donner sa participation.

Je fus témoin de mille autres faits semblables et, après trois semaines de recherches, je n'avais rien trouvé qui pût confirmer mes craintes. Au contraire, si nous appliquions

tous cette qualité de vie et de sacrifice, l'humanité verrait se réaliser l'espoir qu'avaient donné au monde les débuts du socialisme. Pour moi, comme socialiste, j'avais toujours pensé au changement des structures. Pour la première fois, je voyais que le changement des hommes amènerait inévitablement le changement des structures par la suppression de l'égoïsme et de l'orgueil.

L'une des premières rencontres que je fis à Caux fut celle d'un délégué du patronat du nord de la France. A la fin d'un repas, nous sommes allés sur la terrasse pour parler. Lui me dit tout ce qu'il pensait des socialistes, et de mon côté je lui fis part de notre opinion sur ses collègues, opinion pas très nuancée peut-être, mais qui pouvait se résumer ainsi : les patrons des textiles du Nord sont tous des requins ! Dans aucun autre cadre au monde nous n'aurions pu nous dire ces choses sans que la discussion s'envenime. Là, au contraire, nous avons un souci commun de la situation sociale de la France. Nous avons aussi une voie ouverte devant nous par cette formule — une des meilleures qu'il m'ait été donné d'entendre dans toute ma vie : rechercher non pas qui a raison, mais ce qui est juste. Nous avons décidé l'un et l'autre de tout mettre en œuvre pour que cet esprit devienne une réalité dans la nation, et nous avons tenu parole.

C'est pendant mon séjour à Caux que j'eus l'occasion de rencontrer pour la première fois Frank Buchman, l'homme qui est à l'origine du Réarmement moral. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la tranquillité de son regard. Il n'est jamais pressé. On sent que ce qu'il vit correspond exactement à ce qu'il croit. Il vous communique la certitude que, si vous acceptez le changement, vous pouvez avoir une part dans la transformation du monde. Nous parlions de l'unité de l'Europe. Il me posa cette simple question : « Quelle espèce d'unité voulez-vous pour l'Europe ? »

J'avais une telle haine de l'Allemagne que j'avais souhaité sa destruction complète. Pendant la guerre, je me réjouissais en entendant passer les vagues de bombardiers qui se dirigeaient vers les villes allemandes. Je ne pouvais jamais oublier ce jour où, assistant à l'ouverture d'une

fosse commune, j'avais vu les corps de mes anciens camarades de la résistance atrocement mutilés par les tortures. Après avoir vu tant d'horreurs, je ne savais plus ce que c'était que de pleurer.

« Quelle espèce d'unité voulez-vous pour l'Europe? »

Pour la première fois, j'ai mesuré que la haine détruit, mais ne construit jamais rien, et que ma propre haine était une force négative.

Nous sommes partis pour l'Allemagne un an plus tard, mon mari, mon fils et moi. Nous avons parcouru toutes les zones de l'ouest pendant plus de deux mois. Nous avons rencontré les représentants des différents partis politiques dans onze sur douze des gouvernements provinciaux ; il n'y avait pas encore de gouvernement fédéral à l'époque. Et cela sans compter les entrevues officielles ou privées, les conférences de presse, la radio ; en tout, deux cents réunions en onze semaines!

Un jour, nous étions en auto et nous traversions une ville lorsque j'aperçus un écriteau de la route : Camp de Ravensbrück. Une flèche indiquait la direction. Je ressentis un choc : Ravensbrück, le camp de femmes où tant de camarades de la résistance étaient mortes et d'où plusieurs étaient revenues méconnaissables. C'était comme une angoisse qui me gagnait, et cette question : est-ce que tu es en train de trahir tes amis de la résistance? Nous avons maintenant dépassé la ville, et la voiture filait très vite. Une grande paix intérieure se fit en moi. Il me semblait les entendre parler : « Non, nous ne sommes pas morts pour que la haine continue, nos corps ne crient pas vengeance. Nous sommes morts martyrs pour que le monde trouve son unité. » Je suis arrivée en paix à notre destination, car je savais que, quoi qu'on puisse dire, le monde doit trouver son unité.

Un spectacle acheva de graver cette conviction en moi de façon indélébile. C'était un soir, à Berlin. Des femmes terminaient leur journée de travail. Depuis l'aube, sans aucun outil, elles avaient déblayé les ruines. Leurs pieds et leurs mains étaient en sang et elles n'avaient plus d'expression sur le visage. Elles étaient devenues

comme du bétail humain. J'ai su ce jour-là jusqu'à quel degré de bestialité la haine peut faire tomber l'humanité.

*
* *

Au cours de mon séjour à Caux, j'avais compris que la clef, à la fois de ce que je voyais et de la tâche qui s'étendait devant moi, résidait dans le temps de silence pratiqué par chacun : ce silence où se fait une prise de conscience intérieure, où vous vous voyez tel que vous êtes, avec tous vos mobiles, et aussi tel que vous pourriez devenir si vous acceptiez le changement. On se croit quelqu'un, on découvre qu'on n'est rien du tout. On se mesure à des valeurs absolues, noir sur blanc. C'est cela qui en fait la force. Autrement, on sort d'une méditation plus ou moins vague avec un sentiment d'élévation personnelle, mais sans être allé au fond de soi-même et sans avoir fait face non plus à la réalité des choses. C'est à travers les moments de silence, en obéissant à ce qu'il y avait de plus profond en moi, que j'ai été amenée depuis à faire des choses qui, humainement, m'auraient été absolument impossibles.

J'en avais fait l'expérience quand, après mon premier séjour à Caux, j'étais rentrée à la maison. Pleine d'espérance et d'enthousiasme pour ces idées, j'avais commencé naturellement à en parler autour de moi. A mon grand étonnement, personne n'écoutait. Victor, mon mari, sortait de la pièce. Les enfants disparaissaient avec un air narquois. Impossible de rien dire, je parlais devant un mur!

Mais je compris pendant un de ces temps de silence du matin que ce qui comptait n'était pas ce que les autres allaient décider pour leur vie, mais bien si moi je restais fidèle à ces principes. C'est cette fidélité-là qui a fini par les intriguer.

Elle devait se manifester souvent dans les choses les plus simples. Ma fille aînée se coiffait alors selon la mode de l'époque avec une pile de boucles au-dessus du front. Ce n'était pas de mon goût et, tous les matins, je lui

adressais une remarque désagréable au sujet de cette coiffure ; ce qui créait, tous les matins, un moment un peu pénible pour la famille. La pensée me vint un jour dans le recueillement : « Mais laisse-la donc tranquille avec ses cheveux ! Elle peut bien se coiffer à son idée. » Un jour, deux jours se passent ; je ne dis plus rien. Le troisième jour, la voilà qui sort de sa chambre coiffée comme je l'aimais. « Tu sais, maman, me dit-elle, ce n'est pas que je tenais tellement à ces boucles, mais je voulais t'agacer un peu ! »

Souvent, nous les parents, nous voulons imposer à nos enfants nos goûts, notre façon de voir, notre mode de vie, les études que nous choisissons pour eux et, par réaction, les enfants finissent par faire parfois le contraire de ce qu'ils aimeraient eux-mêmes.

Si seulement nous acceptions de descendre de notre piédestal, de nous excuser lorsque nous avons eu tort, de dire à nos enfants ce que nous étions à seize ou à dix-huit ans, que de drames familiaux seraient évités ! Je le sais pour l'avoir vécu. Et, si je connais bien des enfants qui font pleurer leurs parents, je sais aussi combien de parents font saigner le cœur de leurs enfants.

Au bureau également, c'est par le plus simple qu'il fallut commencer. Un exemple : combien souvent nous apprenons à mentir à nos secrétaires — mentir au téléphone, écrire dans les lettres des choses qui ne sont pas parfaitement exactes. Pour garder leur place, elles sont obligées d'obéir. J'ai dû m'excuser d'avoir exigé cela d'elles.

C'est ainsi que mon entourage, d'abord sceptique, puis intrigué, finit par devenir curieux. Mon mari accepta de m'accompagner à Caux d'abord, puis à une rencontre au Touquet où le délégué patronal du Nord dont j'avais fait la connaissance en Suisse vint, accompagné de centaines d'ouvriers, contremaîtres et patrons de sa région. Les rencontres avaient lieu dans la salle des fêtes du Casino, endommagée par la guerre si bien qu'il fallut tendre une bâche pour remplacer un mur manquant. C'était l'automne, tard dans la saison ; le vent soufflait furieusement sur la ville.

Nous nous promenions le long de la plage, *enchaîné Victor*. Tout était en ruines, les villas effondrées, les hôtels détruits. Je fus saisi par le spectacle de la folie des hommes qui s'entredéchirent. Pour maintenir leur prestige ou leur empire sur d'autres hommes, ils refusent de céder d'un pouce ; et puis, la guerre éclate, et ils doivent en accepter toutes les conséquences. Chacun suit ses projets, ses désirs, s'accroche à l'échafaudage de ses idées préconçues et refuse d'écouter les autres. Les hommes ne se voient plus comme hommes, mais déformés à travers les idées rigides qu'ils professent.

Oui, ces ruines étaient le résultat des luttes et de l'incompréhension mutuelle. Je comprends aussi que, pour qu'un renouveau surgisse des décombres, il fallait qu'intervienne une force supérieure.

J'ai décidé de voir en face les absolus que l'on me proposait : l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour absolu. Devant ce monde que je voyais renaître grâce au Réarmement moral, je voulais bien les pratiquer. Mais je me sentais trop faible. N'ayant pas de croyance, je n'avais pas de soutien. Alors, comme malgré moi, je me suis mis à genoux pour demander à Dieu de m'aider à adopter cette qualité de vie et à persévérer. J'étais le premier étonné d'avoir adressé cette prière au ciel, mais je me suis senti plus fort en face de ces quatre critères qui étaient complètement nouveaux pour moi. Pour changer le monde, le meilleur changement est celui de soi-même. J'allais à la bataille sans plan, sans idée de ce qui m'attendait, mais prêt à pratiquer ce que cette nouvelle foi m'ordonnerait de faire. Et voilà pourquoi je me suis lancé.

C'était la première étape qui devait me conduire, après quarante-cinq ans de marxisme, à revenir à la foi de mes pères, la religion catholique. En le faisant, j'ai vu la nécessité de me conformer à la loi organique de l'Église. Fidèles à la doctrine marxiste, nous n'avions eu, ma femme et moi, qu'un mariage civil. A la trentième année de notre mariage, j'eus le désir et la volonté de faire

pour notre mariage par l'Église. Un prêtre de la région parisienne, qui avait été aumônier de la Légion étrangère, nous donna cette bénédiction. « Ce n'est pas tous les jours, dit notre fils, qu'un garçon de vingt-cinq ans assiste au vrai mariage de ses parents! »

Je suis dans le bon chemin, et c'est pourquoi j'y reste.

*
* *

Notre fils Louis, *repren*d Irène, décida à son tour de nous accompagner en Allemagne. Après toutes les souffrances subies pendant la guerre, il avait décidé de jouir de la vie et de ne se priver de rien. Personne ne pouvait le commander. Il avait monté à Paris une affaire d'import-export qui réussissait très bien et il gagnait autant d'argent qu'il voulait. Succès, plaisirs, voiture, rien ne lui manquait.

Lorsque nous fûmes dans la Ruhr, il y eut une réunion à Moers, où je me trouvais sur l'estrade côte à côte avec un groupe d'Allemands. Près de moi se trouvaient deux Français qui avaient perdu, l'un vingt-deux membres de sa famille et l'autre quinze, dans les chambres à gaz. Louis m'entendit demander pardon pour ma haine passée et m'engager à lutter pour un avenir différent. Je vis son regard. Je ne l'oublierai jamais. C'était un mélange de stupeur, de bouleversement et, je crois, d'horreur. Il sortit de la salle et, le soir même, repartit pour la France.

Il revint un peu plus tard et nous accompagna jusqu'à Berlin par le pont aérien. Il avait vu qu'une force était à l'œuvre, capable de modifier le courant de l'histoire ; que les forces de jouissance et d'amusement ne parviendraient jamais à créer quelque chose de neuf et que si toute la jeunesse française vivait comme lui sans foi ni loi le pays serait perdu.

Après plusieurs nuits d'insomnie, il vint nous réveiller en frappant à notre porte à cinq heures du matin. Il avait décidé de tenter un essai — un essai qui par la suite devait le convaincre complètement — afin de voir s'il valait réellement la peine de changer.

D'abord, il me demanda pardon pour toutes les bêtises qu'il avait faites, et les soucis que cela m'avait causés. Il est vrai que souvent, les nuits où je ne pouvais pas dormir, je me demandais avec inquiétude comment tout ceci finirait. Mais lui pardonner n'était pas difficile, car le cœur des mères est ainsi fait que souvent ce sont leurs mauvais garçons qu'elles préfèrent! Ensuite, il me fit part de sa décision de payer tous ses impôts arriérés, car il avait fraudé le fisc. Cela représentait un chiffre assez considérable, sans parler du risque de sanction, et je savais tout ce que cette démarche signifierait pour lui. Enfin, il était résolu à remettre en ordre toute sa vie privée.

Il mena jusqu'au bout chacune de ces décisions et devint un autre homme. Ni ses parents, ni personne ne pouvait plus le reconnaître.

Un jour, Frank Buchman le fit appeler chez lui avec trois autres jeunes gens, un Français, un Suisse et un Américain. Il leur confia la tâche d'apporter cet esprit à tout le Brésil... presque un continent entier! Et voilà nos quatre mousquetaires — dont pas un ne parlait un mot de portugais — partis pour l'Amérique du Sud. Après deux mois et demi, ils revenaient dans un avion spécial qui amenait à l'assemblée du Réarmement moral la première délégation brésilienne : quarante-cinq personnes, représentant tous les domaines de la vie nationale, des militaires, des syndicalistes, des industriels et des hommes politiques. D'un homme à l'autre, d'une industrie à l'autre, du port de Santos à celui de Rio, la contagion devait gagner, comme on peut le lire dans le récit de Damasio Cardoso.

*
* *

C'est ainsi que je me suis trouvée engagée avec une force mondiale dans une révolution aux dimensions plus vastes que tout ce que j'avais jamais conçu, ce qui m'a amenée dans trente pays. Partout, j'ai rencontré les dirigeants socialistes et syndicalistes : à Calcutta, dans des maisons où aucun Européen n'avait jamais

mis les pieds ; en Amérique ; en Finlande, par trente et quarante degrés en dessous de zéro. Je reste convaincue de l'idéal socialiste, mais je sais aussi que l'avenir dépendra de l'esprit, de la qualité de vie que les socialistes de France et du monde auront l'intelligence d'adopter pour apporter l'unité que le monde attend d'eux. Pour parler franchement, j'ai vu en Asie et au Moyen-Orient les dirigeants ouvriers s'attaquer à des conditions de misère qui semblent dépasser les forces humaines. Je me demande quel est le socialiste d'Europe ou d'Amérique qui a envisagé avec réalisme d'appliquer le socialisme dans sa forme mondiale ; de ne jamais se contenter d'agir dans les limites de son secteur ou les frontières de son pays.

Et je me pose la question : qui va donner le remède à tous les fléaux qui pèsent sur l'humanité ? A quoi se raccrocher ? A quoi, sinon à ce quelque chose de radicalement différent que nous connaissons tous, mais que nous n'avons jamais appliqué ?

Il y a dix ans, je croyais que ce serait si lent que l'on arriverait toujours trop tard. Mais j'ai vu d'année en année comme une véritable avalanche qui prend de la vitesse dans tous les pays.

Et je sais que la force qui a pu changer mon mari et mon fils, qui a pu changer une femme politique comme moi, attaque le mal là où il plonge ses racines : dans la nature humaine. Cette force-là a le pouvoir de guérir le monde.

IRÈNE LAURE,

ancien député des Bouches-du-Rhône.

BOULEVERSEMENT CHEZ LES DOCKERS DE RIO.

Ce matin-là, je me sentais décidé à tout et rien ne pourrait m'arrêter. Il était temps que, dans l'épreuve de force opposant le syndicat à la direction du port, celle-ci se rendît compte à quel genre d'homme elle avait à faire. Faudrait-il, pour cela, employer les mêmes moyens qu'une année auparavant? Durant cinquante-quatre jours, le port avait été bloqué par une grève; un conflit stupide d'ailleurs, car tout aurait pu s'arranger si facilement. Mais, au début de la grève, j'avais été suspendu pour trente jours. Les camarades du syndicat, dont j'étais le vice-président, avaient décidé qu'ils ne reprendraient le travail que si j'étais réintégré; on avait dû leur donner satisfaction. Encouragés par cette victoire et habilement manœuvrés, ils avaient décidé alors de faire un pas de plus : le directeur du port nous avait outragés par ma suspension injustifiée; les hommes ne retourneraient au travail que s'il était limogé et remplacé par quelqu'un d'autre!

L'impasse avait été totale. L'autorité du gouvernement, dont dépend le port, était en jeu; la dignité de milliers de dockers aussi. Et voilà pourquoi, durant plus de cinquante jours, le port avait été paralysé. Les bateaux formaient des files de plus en plus longues dans l'immense baie de Guanabara, qui passe pour être assez vaste pour recevoir les plus grandes flottes de commerce du monde, et qui avait fini par donner effectivement

l'impression de les abriter toutes! Mais, pendant ce temps, les fruits et légumes destinés au ravitaillement de la capitale pourrissaient dans les bateaux et sur les quais, et devaient être jetés à la mer. Après sept semaines de lutte, le gouvernement avait enfin cédé et le directeur du port dut s'en aller.

Vous voyez un peu l'atmosphère!

Tout le monde dans le port m'appelle Damasio. Je suis né dans l'Amazone, ce territoire fabuleux situé au nord du Brésil. Le sang indien coule dans mes veines. Depuis plus de vingt ans, je travaille dans les docks de Rio de Janeiro. Sans jamais avoir été ni communiste, ni fasciste, ni quoi que ce soit, j'ai été de tout temps révolté par l'injustice. C'est la raison pour laquelle je n'ai jamais hésité à lutter pour mes camarades, surtout quand leurs droits ou leur dignité d'homme étaient mis en question par quiconque, fût-il directeur du port, ministre ou président de la République!

Donc, ce matin-là, je me sentais d'humeur particulièrement belliqueuse. Une fois de plus, nous avons lancé des ordres de grève. Ma colère visait non seulement le directeur du port, mais le chef du dépôt des bagages, Nelson Marcellino de Carvalho. Le dossier que j'avais établi contre ce dernier était écrasant : d'abord il était un « chef » et cela suffisait à en faire mon ennemi. Mais en outre il était l'un des principaux dirigeants de l'*Uniao dos Portuarios do Brasil*. Ce syndicat, qui prétendait représenter tous les travailleurs du port, avait en fait perdu toute influence. Personne ne faisait confiance à son comité où ne figuraient pour nous que des bureaucrates et des hauts fonctionnaires. La majorité des travailleurs le considéraient comme une institution patronale. Alors, au mépris de la loi il est vrai, mes camarades et moi avons fondé un nouveau syndicat qui avait réussi à imposer son autorité d'un bout à l'autre des docks. Or voici qu'au lieu de mourir de sa belle mort, l'*Uniao dos Portuarios do Brasil* résistait et Nelson venait d'annoncer que, défiant les instructions de grève, il entendait ouvrir son dépôt de bagages pour que tous les hommes nécessaires à son fonctionnement puissent y entrer. Deux navires arrivaient de

l'extérieur ce jour là, ayant à bord des diplomates étrangers, et il était essentiel à la bonne réputation du Brésil, paraît-il, qu'ils puissent débarquer avec tous leurs bagages. Je ne m'embarrassais pas de telles considérations : « Si les diplomates veulent quitter leur navire, avais-je dit, qu'ils le fassent avec les moyens du bord. Mes hommes ne feront rien pour les aider! »

J'avais fait avertir Nelson que s'il essayait de travailler, il risquait d'y laisser sa peau. Les règlements de compte étaient monnaie courante dans le port. Je m'étais préparé pour la bagarre; ajoutant un second revolver à celui qui ne me quittait jamais, ainsi qu'un couteau, je m'étais rendu au dépôt à la tête d'un groupe de camarades bien armés. Arrivé sur place, je me dirigeai droit sur Nelson : le moindre geste de sa part et je tirais.

Je m'attendais à des réactions violentes : à ma grande surprise, il parla avec calme. Il me dit combien il regrettait que nous soyons ennemis, quand en fait nous luttons tous les deux pour nos camarades de travail. Mais nous le faisons de la mauvaise manière. Il me parla d'une tâche nouvelle qui attendait tous les travailleurs du port et exigeait leur unité; à ma stupéfaction, il alla jusqu'à admettre qu'il avait lui-même commis des erreurs et que l'*Uniao dos Portuarios do Brasil* n'était pas sans reproche. Il avait compris que pour créer une situation nouvelle, il ne fallait pas toujours attendre que l'autre change, mais commencer par soi-même, et il était en train de repenser toute sa vie dans cette perspective.

Quelque chose s'est passé en moi à ce moment-là. Je suis certain que ce fut un miracle dans ma vie : preuve en est que j'ai été retenu dans mon attaque et que j'ai pu entendre jusqu'au bout ce que Nelson avait à me dire. Je n'en croyais pas mes oreilles, tout en me demandant ce qu'il pouvait y avoir là-dedans : de la lâcheté? une manœuvre? A mes yeux, Nelson n'avait été jusque-là qu'un ambitieux et sa prétendue activité syndicale au sein de l'*Uniao dos Portuarios do Brasil* ne me semblait viser qu'à la défense de ses intérêts personnels et de ceux des fonctionnaires de sa catégorie. Cependant, il avait parlé un langage entièrement nouveau. S'il était sincère, il valait

la peine d'étudier de plus près ses propositions qui pourraient peut-être éviter une effusion de sang. Je lui promis donc de revenir le voir le lendemain. En y repensant, il ne fait aucun doute pour moi que, sans l'élément nouveau apporté par Nelson, la femme de l'un de nous serait aujourd'hui veuve et l'autre remplie d'amertume parce que son mari serait en prison.

Le lendemain, il devait me dire les raisons de sa surprenante attitude. Une semaine auparavant, il avait assisté à une réunion dans laquelle des industriels et des ouvriers avaient raconté comment ils avaient pu résoudre leurs conflits en renonçant à leurs propres intérêts et à leurs ambitions personnelles. Le matin de notre rencontre, Nelson était arrivé au port prêt à défendre chèrement sa vie. Mais en me voyant il s'était souvenu de ce qu'il avait entendu à cette réunion. « J'ai senti une très grande tranquillité et même la paix dans mon cœur, me dit-il. Je n'avais en moi ni peur, ni haine, ni arrogance, ni antipathie; je n'ai eu qu'un seul désir : gagner ton amitié et ta confiance afin qu'ensemble nous puissions unir les hommes du port. » Il me proposa que quelques militants des deux syndicats que nous représentions se rencontrent pour faire connaissance. Les ouvriers d'une usine textile de Sao Paulo organisaient justement une grande manifestation pour présenter les résultats de l'application parmi eux de ces nouvelles idées : c'était une excellente occasion.

Le samedi suivant, quarante d'entre nous se mettaient en route pour Sao Paulo. C'était déjà une victoire que nous ayons accepté de voyager ensemble; certains ne voulaient pas entendre parler de monter dans le même autocar que leurs pires adversaires. Durant les 450 kilomètres du voyage, nous nous observions du coin de l'œil. Certains avaient amené avec eux leur femme; d'autres leur revolver.

Nous fûmes accueillis par des hommes de classes, races et pays divers dans la maison d'un industriel dont l'exemple devait jouer un rôle déterminant dans ma transformation. Il avait, obéissant à son engagement de vivre au-dessus de ses intérêts personnels, cessé de payer des pots de vin à certains des fonctionnaires dont

dépendaient ses contrats. Je ne pensais pas qu'il fût possible à un industriel de faire quoi que ce soit dans l'intérêt des ouvriers. Mais cet homme me démontrait le contraire. A cette réunion prenaient part également des dirigeants ouvriers du grand port de Santos dont nous connaissions tous les luttes héroïques.

Tous nous proposèrent un objectif pour lequel il valait la peine de nous unir. Après deux jours passés dans cette atmosphère de fraternité, les barrières entre nos deux groupes commencèrent à tomber. Au retour, nous étions des amis avec un but commun.

Dans le port, on discutait ferme les nouvelles idées. « Tel je suis, tel est mon pays. » Cette vérité suggérait bien des changements nécessaires. N'allait-elle pas se heurter non seulement à de solides habitudes, mais à tout ce que des années d'amertume, de haine, de malhonnêteté, de débauche, et aussi de désespoir avaient déposé dans mille consciences? Ne serait-il pas facile à des gens mal intentionnés de mobiliser toutes ces forces pour barrer la route à des idées aussi inconfortables? Je fus l'un des premiers à m'en apercevoir, et à mes dépens. Tout le monde dans le port savait que j'étais allé à Caux avec Nelson; la presse avait publié les paroles que nous y avions prononcées devant de nombreuses personnalités d'Europe et du monde entier; nous nous étions engagés à lutter côte à côte pour faire de ces idées une force dans le port et dans le pays. Frank Buchman nous avait dit : « Le destin du Brésil est d'exporter non seulement du bon café, mais de bonnes idées. »

A mon retour de Caux, j'ai trouvé dans le port de Rio une situation explosive. Le syndicat non officiel, dont j'étais encore vice-président, fomentait une grève. C'était un mouvement à fins politiques qui n'avait rien à voir avec l'intérêt de la classe ouvrière et créait la division dans le port.

Convaincu que cette agitation était injustifiée, je décidai de faire le tour du port avec un locotracteur sur lequel nous avons placé un drapeau brésilien et une banderole portant l'inscription agressive : « Boycottez la grève. » D'entrepôt en entrepôt nous exposions à nos camarades

les données de la situation. Arrivant au hangar 7, le locotracteur fut entouré par un groupe de dockers excités qui m'y attendaient, et une échauffourée se produisit. Ils se saisirent de moi et m'immobilisèrent pendant que l'un d'eux m'assommait d'un coup de bouteille. Je me réveillai à l'hôpital avec onze points de suture au cuir chevelu. Je pouvais m'estimer heureux d'avoir eu la vie sauve.

Malheureusement, quelqu'un avait couru jusqu'à mon appartement et annoncé à Naïr, ma femme, que j'avais été assassiné. Naïr, qui était enceinte, s'était effondrée et, sous le coup de l'émotion violente, avait donné naissance à notre sixième enfant deux mois trop tôt; en raison de cette naissance prématurée, l'enfant avait les jambes déformées. Les jours suivants furent parmi les plus durs de ma vie. La pensée de mon enfant me rendait fou de rage. Il n'y avait qu'une chose à faire, me semblait-il : donner libre cours à la vague d'amertume et de haine qui montait en moi, envoyer promener tout réarmement moral et assouvir ma vengeance. Mais Dieu, qui n'avait pas voulu que je meure, ne voulait pas davantage que je tue. Il avait un plan pour moi. Un jour que je cherchais dans le silence la réponse à mon désespoir, une pensée me vint très clairement : « Durant leur vie, les hommes ont à choisir entre deux chemins — celui de la révolte et celui de l'obéissance à Dieu. Par leur obéissance, ils peuvent reconstruire le monde. Par leur révolte, ils le détruiront à coup sûr. C'est maintenant qu'il te faut choisir; demain il sera trop tard. » C'est alors que je décidai qu'au lieu de chercher à me venger de mon agresseur, je chercherais à m'en faire un ami. Il me fallut plusieurs mois pour y parvenir. Dès que je fus rétabli, tout le port sut que je cherchais mon homme. Mais chaque fois que celui-ci m'apercevait, il s'esquivait, doutant fortement de la pureté de mes intentions! Je finis par le rencontrer et nous pûmes nous réconcilier.

Après cela je fus expulsé du syndicat dont j'étais le vice-président et auquel je m'étais donné sans compter. La décision était si arbitraire qu'elle bouleversa un grand nombre de militants pourtant dévoués à notre président. Celui-ci ne tolérait aucune déviation de la ligne qu'il avait tracée; il y était encouragé par ceux qui se servaient du

syndicat pour satisfaire leurs ambitions politiques ou promouvoir leurs plans à longue échéance pour le continent.

La situation était extrêmement sérieuse. Mon ancien président contrôlait pratiquement le port. Des groupes d'hommes armés faisaient la loi dans les docks et certaines compagnies de navigation, pour ne pas avoir d'ennuis leur versaient en sous-main ce qu'ils exigeaient. La corruption et le vol prenaient une telle extension que les compagnies d'assurance appliquaient aux marchandises à destination de Rio des tarifs de plus en plus élevés et menaçaient de suspendre les contrats. De nombreux importateurs préféraient envoyer leurs marchandises à Santos, à 400 kilomètres plus au sud, et les ramener à Rio par camion.

Et pourtant, au moment même où les forces de destruction semblaient l'emporter, une force plus grande encore allait se manifester — celle-là même qui, sur mon lit d'hôpital, avait fait de moi un homme libre.

On commentait ce qui m'était arrivé et beaucoup commençaient à ouvrir les yeux. S'il était si dangereux d'essayer de vivre d'une manière honnête dans les docks, n'était-ce pas une preuve que certains avaient intérêt à maintenir l'état de chose existant? Ma lutte et celle de Nelson pour recréer l'unité qui ferait du port une force dans la nation et non plus une source perpétuelle de difficultés, correspondait aux vœux de l'immense majorité des dockers.

Il y avait un long chemin à parcourir. Nous avons pris l'habitude, par exemple, de ne jamais sortir de chez nous sans arme — il fallait être prêt à tout. Je me souviens qu'un jour nous avons organisé un déjeuner dans le respectable *Club Suisse* de Rio de Janeiro pour y parler de nos expériences à quelques nouveaux amis. Le premier arrivé estimant manifestement que, puisqu'il s'agissait du Réarmement moral, il n'aurait pas besoin de son revolver, le laissa au vestiaire. Quelques minutes plus tard, une quinzaine d'armes y étaient alignées et le portier se précipitait vers l'un des organisateurs en lui demandant : « Quel type de réarmement préconisez-vous exactement? »

Au fur et à mesure que nous découvrions la possibilité

de changer nos adversaires au lieu de les liquider, le besoin d'être armés se faisait de moins en moins sentir. Quand même, il fallait un certain courage pour renoncer à porter une arme, ce qui signifiait l'impossibilité de se défendre en cas d'attaque. Il me fallut un certain temps pour m'y résoudre moi-même. Je me suis dit : « Vends tes deux revolvers, un couteau te suffira ! » Un incident qui aurait pu finir tragiquement me poussa à renoncer également à celui-ci. Un jour, quelques camarades m'abordèrent en faisant toutes sortes de remarques blessantes sur mon compte. Au début, je pus me contenir, mais à un certain moment l'un d'entre eux m'insulta tellement que j'en oubliai toutes mes bonnes résolutions et, tirant mon couteau, je le lui plantai dans l'épaule. Ce jour-là, il y avait une réunion au Réarmement moral et je m'y rendis la mort dans l'âme. Quand on me demanda ce qui se passait, je répondis que j'avais « quelque peu manqué de désintéressement » ! En fait j'avais envie de disparaître sous terre. Heureusement, après quelques jours à l'hôpital, ma victime se rétablit, mais j'avais été si malheureux de cet incident que je décidai alors de ne plus jamais porter d'arme.

Nous étions tous unanimes dans notre condamnation des politiciens malhonnêtes qui se servent de leur position pour s'enrichir. Mais en y regardant de près, il nous fallut bientôt admettre que nous n'étions pas si différents d'eux. C'était une habitude largement répandue dans le port de « prélever » certaines quantités de marchandises — spécialement des produits alimentaires. Nous prenions pour excuse les besoins de nos familles, mais certains allaient jusqu'à utiliser des camions pour faire leurs « prélèvements ». Manifestement, nous ne pourrions jamais exiger l'honnêteté dans le gouvernement si nous n'en donnions pas l'exemple dans notre propre vie. Un de mes bons amis — un magnifique militant qui se distingua durant la guerre de libération en Italie où il lutta avec le corps expéditionnaire brésilien — vit cela clairement. Sa première pensée fut tout d'abord de « normaliser » les quantités prélevées pour les ramener à un niveau « raisonnable ». Bien vite, il dut admettre qu'un

critère ne valait que s'il était absolu et il cessa complètement ses pratiques douteuses. L'effet fut immédiat : dans son entrepôt, ses compagnons de travail suivirent son exemple.

Quelques-uns d'entre nous avions cessé de boire; cela nous rendait l'esprit plus clair pour comprendre ce qui se passait réellement dans le port et dans le pays.

Nelson, lui aussi, passait par une transformation radicale. Son père, je le savais, avait été l'un des pionniers du mouvement syndical au Brésil. Mais l'ambition de Nelson avait été jusque-là de vivre dans un appartement à Copacabana — le quartier chic de Rio — posséder une voiture et donner une bonne éducation à sa fille. Maintenant, sa préoccupation essentielle était de faire pénétrer dans tout le pays l'esprit qui commençait à s'implanter dans le port. Autrefois, l'une de ses grandes passions était les courses de chevaux. Une proportion appréciable de son salaire passait en paris. Le jour où il décida d'y couper court, nous sûmes que Nelson n'était décidément plus le même homme.

Dans son entrepôt de bagages, les tentations ne manquaient pas. Un jour un étranger s'approcha et lui offrit un million de cruzeiros s'il acceptait de fermer les yeux un instant pendant qu'une caisse passait en contrebande. Nelson se demandait justement comment trouver les fonds nécessaires pour rembourser le prêt qu'il avait contracté auprès d'une banque, et ce million représentait une véritable fortune pour lui. Mais il pensa immédiatement à tous les hommes dont il se sentait responsable : ses camarades du port, les membres du parlement brésilien, les hommes d'État d'Amérique latine et du monde entier. Qu'aurait-il à leur dire s'il flanchait maintenant? Il envoya au diable son dangereux interlocuteur!

Nos familles nous appuyaient dans cette lutte. Pour la première fois, nos épouses n'étaient pas seulement tolérées, mais bienvenues. Toutes nos activités jusque-là ne leur avaient fait aucune place. Nous attendions d'elles de bons repas prêts à l'heure, des chemises bien repassées et toute l'attention à laquelle nous estimions avoir droit. Pour parler franchement, je vivais moi-même depuis plus

de vingt ans avec ma compagne Naïr qui m'avait donné sept enfants, mais mon sens de mes responsabilités à son égard n'avait jamais été jusqu'à en faire ma femme. La pensée m'en vint un jour durant une méditation : « Mets en ordre ta situation, devant Dieu et devant les hommes. » Pour moi, c'était une décision révolutionnaire. Nous habitons à deux pas du port dans une cité ouvrière appelée « Vila Portuaria ». Des centaines de familles de dockers y habitent et on y rencontre toujours des nuées d'enfants. Je savais bien que ma décision ne passerait pas inaperçue. Ma femme et moi avons voulu utiliser cet événement pour donner une nouvelle orientation à ces familles, dont beaucoup vivent comme nous l'avons fait jusque-là.

Le mariage eut lieu un samedi matin. Pour la cérémonie civile, nos témoins étaient l'un des grands industriels de Sao Paulo et sa femme; j'avais fait le voyage à Caux en 1953 avec eux et leur attitude nouvelle m'avait gagné. Tous nos enfants assistèrent à la cérémonie religieuse, vêtus de blanc comme leur mère. Le prêtre était un vieillard de plus de quatre-vingts ans qui, il nous le laissa entendre, n'avait de sa vie béni un tel mariage.

Naïr et moi étions allés nous confesser pour la première fois depuis des années. A la vérité c'était, en ce qui me concernait, la première fois de ma vie et je ne savais pas comment m'y prendre. Le prêtre n'avait prévu qu'un temps limité, le matin du mariage. Mais comment avec un passé tel que le mien, aurais-je le temps de tout dire? Soudain, j'eus une idée : je lui donnerais les points principaux et lui demanderais l'absolution en lui promettant de revenir plus tard pour lui dire le reste!

Quelques mois auparavant à Buenos-Aires, j'avais eu le privilège de rencontrer un illustre évêque, Mgr de Andrea. Je lui avais dit la décision que j'avais prise de me marier. La raison profonde en était que je ne pouvais pas participer à une lutte qui a pour base le changement personnel si je ne changeais pas moi-même le premier. L'évêque me donna par anticipation sa bénédiction. Son attitude m'émut beaucoup et c'est ce qui m'a le plus aidé à aller de l'avant pour obéir à mes convictions.

Ces événements m'ont conduit à trouver la foi et c'est ainsi que ma femme et moi sommes retournés à l'Église.

Nous avons invité à déjeuner chez nous témoins et amis; notre appartement n'a que trois pièces et nous sommes déjà neuf à y habiter! Mais tout avait été préparé pour la circonstance : il y avait des rideaux neufs aux fenêtres, les murs avaient été fraîchement repeints et des amis nous avaient prêté la vaisselle qui nous manquait; une vieille amie de la famille avait même pris possession de la cuisine et y prépara de délicieux poulets à la mode de Bahia, comme on ne peut en manger qu'au Brésil. Le seul ennui, c'est qu'il n'y avait pas assez de place pour tous à table, aussi dut-on manger par équipes. Mais heureusement, nous avons un grand balcon, et comme nous habitons au septième étage, la vue s'étend sur le spectacle féérique de la baie de Guanabara. Ainsi, personne ne se plaignit.

Quelques jours après notre mariage, l'assistante sociale du port me prit à l'écart et me dit : « Vous m'en donnez du travail! Maintenant que vous vous êtes mariés, cela fait envie aux autres. »

Ainsi, d'un homme à l'autre et de famille en famille, un esprit nouveau gagnait le port. Les effets sur le plan syndical n'allaient pas tarder à se faire sentir.

L'un après l'autre, les principaux lieutenants de mon ancien président le quittaient et, comme je l'avais fait moi-même, réintégraient l'*Uniao dos Portuarios do Brasil*, le syndicat légal. Ils étaient convaincus que les anciennes méthodes n'avaient conduit qu'à diviser et à corrompre les travailleurs du port. Ils avaient trouvé le but qui donnait un sens à leur lutte. L'*Uniao dos Portuarios do Brasil* de son côté reprenait vie par cet afflux de sang nouveau et de forces vives. Ses dirigeants passaient eux-mêmes par une transformation profonde, aidés en cela par Nelson et d'autres, et l'honnêteté de leur politique attirait la confiance d'un nombre grandissant de dockers. En 1953 — l'année où je me rendis à Caux — l'*Uniao dos Portuarios do Brasil* était moribonde. Quatre ans plus tard, l'autorité de cette organisation était reconnue dans tout

le port et le syndicat rival avait disparu. L'unité ouvrière était devenue un fait.

C'était la victoire — mais elle entraînait une grande responsabilité. Il fallut réorganiser le syndicat pour qu'il pût s'adapter aux circonstances nouvelles. Au début de 1957 et conformément aux nouveaux statuts, les premières élections syndicales réellement démocratiques furent organisées dans le port. Jusqu'ici, elles n'avaient été qu'une comédie. Dans mon ancien syndicat, on procédait à un vote à mains levées, et tous ceux qui ne suivaient pas le mot d'ordre du chef passaient un mauvais quart d'heure. Quant à l'ancienne *Uniao dos Portuarios do Brasil*, son comité se recrutait parmi cinquante conseillers qui procédaient eux-mêmes à l'élection, de sorte qu'il n'y avait aucune participation des membres du syndicat.

Cette fois-ci, l'élection du nouveau comité directeur serait pleinement démocratique : on demanda au Tribunal électoral de l'État de la superviser ; le vote aurait lieu dans les docks afin que tous puissent y prendre part, et bien entendu au scrutin secret. La campagne électorale fut animée. Le comité directeur de l'*Uniao dos Portuarios do Brasil* se représentait et demandait aux dockers de ratifier sa politique d' « honnêteté et travail ». Il annonçait dans son programme son intention de ne pas faire de promesses non réalisables. « La forme des élections est aussi importante que le résultat lui-même, disait notre président. Nous voulons donner la preuve au gouvernement qu'il est possible d'être honnête en politique. »

L'élection fut un triomphe. Il n'y eut pas le moindre incident. Le soir, on compta les votes ; le comité sortant était réélu. Un de mes amis, Henrique, se voyait ainsi de nouveau à la présidence de l'*Uniao dos Portuarios do Brasil*.

La liste de Joël, un socialiste qui avait été à Caux en 1954, venait en seconde position. A l'annonce des résultats, Henrique fut réclamé par toute l'assistance ; il exprima simplement son émotion, ajoutant qu'il était décidé à servir tout le port et l'ensemble des travailleurs. Joël se précipita pour lui donner une grande accolade et déclara : « La victoire d'Henrique est ma victoire et celle de mes amis. La majorité a décidé. Je suis heureux d'apporter

mes voix à Henrique. Nous sommes unis par un programme commun d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour absolu. » La salle entière l'acclama. Le lendemain, des journaux de Rio annonçaient la nouvelle en s'émerveillant de l'esprit démocratique révélé par ces élections. Le grand quotidien *Correio da Manhã* consacrait trois colonnes à l'événement et disait : « Pour la première fois au Brésil, un groupement d'employés des services publics a tenu des élections en respectant la légalité. » Au parlement, un député s'écriait : « Ces dockers nous donnent une leçon de démocratie ! »

Quelques jours plus tard, le nouveau comité directeur était installé officiellement. La journée commença par une messe ; à sept heures du matin, l'église était pleine et plusieurs de nos camarades avaient dû se lever à trois heures pour arriver à temps. Le soir même eut lieu une grande fête à laquelle assistaient vainqueurs et vaincus. Il y eut des fleurs, des discours, des rafraîchissements... mais pas d'alcool, conformément à une décision du comité directeur. Un représentant du gouvernement nous dit à la fin : « De par mes fonctions, j'ai assisté à d'innombrables fêtes syndicales, mais jamais encore je n'avais vu tant de dignité et d'harmonie. »

Ainsi, une idée a empoigné quelques hommes et influencé la vie de toute une collectivité. Par elle, nous avons retrouvé notre unité et nous en connaissons le prix.

Telle est notre histoire. Tout a commencé le jour où je me suis trouvé en face de Nelson, la haine au cœur. Cette rencontre, qui aurait pu être fatale, a cimenté au contraire une entente qui nous permet maintenant d'unir les hommes. Aujourd'hui, Nelson et moi luttons côte à côte. Nous avons une réponse à la haine, à l'ambition et à l'égoïsme. Nous savons que Dieu peut nous inspirer et nous diriger. Certes, il n'est pas facile de vivre selon ces critères moraux absolus. Mais je sais que c'est la seule manière d'inspirer à d'autres d'en faire autant et que seulement ainsi verrai-je mon pays changer et le monde changer. Voilà ce qui me remplit d'enthousiasme pour cette révolution.

DAMASIO CARDOSO.

BILAN D'UN INDUSTRIEL FRANÇAIS.

Si, par un beau jour du mois d'août 1952, je suis parti en compagnie de ma femme pour Caux, c'est uniquement parce que je désirais cesser d'être en butte aux sollicitations d'un ami qui me pressait de connaître le Réarmement moral. En fait, j'ignorais presque tout de ce dernier et n'avais aucun désir d'en savoir davantage.

Qui étais-je ?

Président d'une entreprise métallurgique comptant un effectif d'environ 7 000 personnes, marié et à la tête d'une famille de huit enfants.

Quels étaient mes problèmes ?

Au point de vue privé, ceux d'un homme qui, veuf avec trois enfants, s'était remarié avec une veuve, mère elle-même de cinq enfants. De ce côté se posait le problème difficile d'une fusion de familles et de toutes les frictions qui peuvent en découler.

Dans le cadre professionnel, quelles étaient les lignes de force de mes préoccupations ?

D'abord le drame commun à la plupart des chefs d'entreprise, celui des incompréhensions profondes entre eux et leur personnel. Mais un souci non moins grave commençait à me tarauder : l'affrontement avec le premier Marché commun naissant, celui du charbon et de l'acier qui soulevait, à moyen ou à long terme, le problème de l'avenir de l'industrie du département de la Loire où se trouvait

l'essentiel de mon activité — un problème de vie ou de mort.

En montant vers Caux, je ne me posais même pas la question de savoir s'il pouvait exister un rapport quelconque entre ce que j'allais trouver et les soucis qui me tourmentaient. C'est pourtant là que j'allais découvrir, sinon la réponse à tous mes points d'interrogation, du moins une clef qui allait me permettre de résoudre la plupart des problèmes humains.

Je soupçonnais encore moins quels seraient les interlocuteurs qui m'apporteraient cette réponse. Car ce ne sont pas mes entretiens avec des chefs d'entreprise, investis de fonctions semblables à la mienne et chargés de responsabilités du même ordre, ni les meetings de Caux, dont certains m'ont pourtant grandement impressionné, qui m'ont donné le véritable choc dont est bouleversée mon existence depuis six ans. Ce choc, je l'ai ressenti au cours des entretiens très simples, presque enfantins, que j'ai pu avoir malgré le problème linguistique avec deux ouvriers allemands, anciens militants communistes de la Ruhr et ayant depuis lors tout abandonné pour combattre pour le Réarmement moral. Nous n'avons, ni eux ni moi, abordé les grands sommets de la philosophie ni de l'économie. Nos goûts nous y auraient sans doute peu portés, non plus que la présence d'un interprète nécessaire malgré mes quelques connaissances de l'allemand.

Comment dire par des mots, comment exprimer à des intellectuels aussi sceptiques et aussi compliqués que je pouvais l'être, la conviction qu'avaient ces gens simples mais brûlant d'une flamme intérieure et selon laquelle il est possible de changer les relations humaines par le retour à certains principes moraux? Comment surtout avouer mon désarroi quand, pour répondre à ma soi-disant profonde expérience des relations sociales et à ma certitude qu'il était utopique de prétendre modifier les rapports humains par le simple effet d'un contact cœur à cœur, je m'entendais seulement opposer : *Haben Sie versucht?...* « Avez-vous essayé? »

Non, je n'avais pas essayé. J'avais souvent tenté de convaincre les autres de la supériorité de mon raisonne-

ment intellectuel mais rarement de reconnaître mes torts ni de rechercher ce qui est juste.

J'ai pensé que je devais le faire. Mais j'étais bien ennuyé et bien embarrassé.

En revenant de Caux avec ma femme, nous nous sommes arrêtés au bord d'un petit ruisseau, et, assis dans l'herbe, nous nous sommes demandé « par où commencer? » ... par reconnaître mes torts, par dire aux autres que je croyais possible, au-delà des normes officielles et des rapports dépersonnalisés, d'établir un dialogue...

J'ai pris le taureau par les cornes quelques jours plus tard en convoquant en séance spéciale le comité d'établissement de la plus importante usine de ma société — 5 000 ouvriers environ. Je n'oublierai jamais cet entretien où j'exposai ce que j'avais ressenti à Caux, ma conviction de la possibilité de retrouver un nouveau climat entre hommes par la recherche de ce qui est juste, et où je fis des excuses pour les fautes que j'avais pu commettre. Je ne saurai jamais si ce qui m'inquiétait le plus devant le visage médusé de mes interlocuteurs était ma crainte du ridicule ou le sentiment de l'inefficacité de ma démarche.

Car j'avais jusqu'alors des relations plutôt tendues avec ces délégués dont me séparaient toutes les incompréhensions inhérentes au cloisonnement des classes, dont les points de vue sont aussi arrêtés qu'inconciliables... « Voilà ce que j'ai compris à Caux, dis-je en terminant. Je ne vous demande ni de me croire ni de partager ma conviction qu'il est possible de trouver pour tout le monde une solution nouvelle assise sur le changement personnel. Je vous demande seulement d'accepter de venir avec moi jusqu'à Caux pour entendre ce qui se dit là-bas. »

Je n'ai su que plus tard, beaucoup plus tard, ce qui se passait au même moment dans le cœur de plusieurs de mes interlocuteurs. Ceux qui ont bien voulu me le dire m'ont avoué qu'ils étaient bouleversés. Et pourtant c'étaient des durs.

Suspension de séance. J'attendais, inquiet de mon audace, la décision des délégués du comité. Après un quart d'heure de délibération ils me firent connaître qu'ils

étaient unanimement d'accord pour se rendre à Caux avec moi.

C'était trop beau sans doute... Le soir même de cette réunion qui fut un des moments les plus émouvants de ma vie d'homme et de ma carrière professionnelle, des interventions syndicales extérieures avaient joué, des directives issues d'entités impersonnelles étaient venues opposer un veto là où le cœur avait parlé : le syndicat le plus important interdisait à ses délégués de me suivre. Les autres confirmaient leur acceptation.

Il m'est difficile, parce que c'est trahir la vérité et la profondeur des sentiments humains que de vouloir les enfermer dans la simplicité d'une image d'Épinal, de dire ce qui est résulté depuis six ans de ces quelques moments de vérité entre des hommes et de ce voyage en commun.

Certains m'ont demandé souvent de faire un bilan des résultats positifs de l'adhésion sans réserve que j'ai donnée depuis le mois d'août 1952 à cette action de Réarmement moral. Oui, je puis dire en toute sincérité que c'est dans mon recueillement du matin, où je cherchais la voie de la justice dépouillée de tout intérêt personnel, que j'ai trouvé la solution de graves problèmes industriels.

C'est au cours de ces méditations imprégnées de l'esprit de Caux qu'ont germé et se sont mises au point quelques décisions dont je voudrais seulement citer les plus marquantes.

Ce fut d'abord une distribution gratuite d'actions au personnel de mon entreprise. Ensuite, la décision de fusionner les quatre principales sociétés métallurgiques de notre région pour réaliser, dans un ensemble de 15 000 travailleurs, une des plus importantes opérations de concentration et de rationalisation industrielles; la clef du problème était pour moi d'abandonner la première place pour redescendre à la seconde. Ce fut ensuite un engagement qu'aucune entreprise n'a jamais pris à ma connaissance : celui de ne procéder à aucun licenciement d'ouvriers pendant une sévère période de concentration industrielle s'étendant sur une durée de quatre ans. Citerai-je encore la conclusion d'un accord d'entreprise où se trouvait la clause exceptionnelle d'un personnel acceptant

de subordonner les hausses de salaires au rétablissement de l'équilibre financier de la compagnie, ou l'engagement pris à une autre époque par ce même personnel de ne pas faire grève pendant une période déterminée?

Chacun de ces faits n'est peut-être pas extraordinaire en lui-même, mais il est certainement peu courant. C'est surtout dans leur accumulation et dans leur succession régulière depuis mon retour de Caux que je puise la certitude de leur cause profonde.

L'origine en est le défi que m'avaient jeté un jour deux mineurs de la Ruhr et aussi l'impression extraordinaire que m'ont laissée ces quelques minutes de vie intense où j'ai senti, au cours d'une réunion de comité d'établissement, se déchirer un voile entre des hommes.

Je ne sais pas si c'est au Réarmement moral que tout cela est dû. Mais je suis sûr que sans lui rien ne serait arrivé. Rien sans ce changement profond qui s'est passé en ces journées d'août 1952 dans mon cœur et en même temps chez ma femme.

Un chef d'entreprise de la Métallurgie.

POUR ELLE, RIEN D'IMPOSSIBLE

Chacun connaît ces femmes très occupées, pleines de hauteur et très autoritaires que l'on rencontre partout, même en Hollande. Eh bien, j'étais exactement comme cela. Il était évident que Dieu m'avait faite pour commander, organiser et diriger. J'organisais et gouvernais des douzaines de comités; j'étais présidente de je ne sais combien d'organisations; j'exerçais aussi mes talents chez moi et je m'étonnais que mon mari et mes enfants n'en parussent pas ravis. J'étais plus surprise encore qu'en dépit de mon énergie et de mon travail, rien ne changeât dans le monde.

Je rencontrai un jour un groupe de personnes qui avaient, je le sentis immédiatement, ce que je cherchais moi-même : les choses changeaient — mais réellement — autour d'elles.

De sorte que je me dirigeai vers l'une des dames présentes et dis :

— Je vois en vous quelque chose que je n'ai pas et que je cherche. Que faut-il faire? Par où faut-il commencer?

— C'est très simple. Nous essayons de vivre selon quatre impératifs moraux absolus, honnêteté absolue, pureté absolue, désintéressement absolu, amour absolu.

A quoi j'observai :

— Oh, ce ne sera pas difficile. C'est ce que j'ai toujours fait.

— Il y a encore quelque chose : nous essayons d'écouter Dieu tous les matins et d'écrire ce qu'Il nous inspire.

— Cela sera par contre difficile. Car, voyez-vous, je suis très occupée. Immédiatement après le petit déjeuner, le téléphone commence à sonner, les gens viennent me voir; puis je me rends à mes réunions de comités. Je crains que ce soit hors de question.

— Oui, mais ce n'est pas après le déjeuner, c'est avant qu'il s'agit de le faire.

— Vous ne me connaissez pas. C'est absolument impossible. Toute la journée je suis pleine d'énergie, mais j'ai besoin de beaucoup de sommeil. Je suis ainsi faite : je tombe malade quand je me lève trop tôt.

— Je croyais que vous vouliez ce quelque chose...

— Mais oui, insistai-je.

— Vous ne pouvez pas trouver le temps nécessaire. Il vaut mieux ne plus y penser.

Elle avait raison. Je voulais ce que ces gens avaient, mais je n'étais pas capable de sacrifier une heure de mon temps pour le trouver! Je me décidai tout à coup, sortis et achetai un réveil. Le lendemain, il fonctionna avec un bruit terrible, juste une heure plus tôt que le moment habituel de notre lever. Mon époux sauta de son lit en criant.

— Qu'est-ce qu'il se passe? Qu'est-ce qu'il t'arrive?

— Je vais faire une heure de silence.

— Ah, c'est ta dernière lubie, dit-il en riant de bon cœur.

Et, bien entendu, il ne voulait pas entendre parler de Réarmement moral. Mais je fus si passionnément intéressée en constatant que j'avais maintenant des pensées comme il ne m'en était jamais venu que je continuai pendant tout un mois à me réveiller une heure plus tôt.

Au bout d'un mois, mon mari adopta l'idée.

*
* *

Au début de l'année 1940, un matin, au cours de mon moment de recueillement, il me vint la pensée très nette que je devais me rendre aux États-Unis pour parler aux

femmes américaines de ce qui se passait en Europe.

Mon pays était mobilisé. La France était en guerre. Je sentais que l'Europe se préparait à une guerre mondiale; mais l'Amérique, elle, était bien loin de tout cela.

Peu de temps après, je lus un article concernant les préparatifs d'une importante conférence qui allait réunir à Washington un grand nombre de femmes. Le thème en était : la guerre, ses causes, les remèdes. Les personnalités féminines les plus importantes d'Amérique devaient y assister. Une participation étrangère était prévue. Je sautai sur l'occasion.

Le seul paquebot possible partait de Gênes le vendredi suivant; la conférence commençait le mardi d'après.

Je m'arrangeai pour voir aussitôt le consul général américain afin de lui demander un visa. Il me dit :

— Hélas, c'est absolument impossible. D'autre part, savez-vous, Madame, combien ce voyage est dangereux? Vous vogueriez sur un champ de mines.

— Je crois que Dieu me demande de me rendre aux États-Unis et je veux assister à cette conférence de femmes.

— Bon, je vous donnerai le visa. Vous êtes une femme courageuse, dit-il après beaucoup d'hésitation.

Je répétai ma démarche chez les Français. Le diplomate français me dit :

— Hélas, c'est absolument impossible, absolument impossible. Il me faut trois semaines pour vous obtenir un visa.

Je lui dis qu'il me le fallait le jour même.

— C'est impossible, répéta-t-il.

— Eh bien, ce qui n'est pas possible aux hommes est possible à Dieu. De sorte que si Dieu veut que j'aie en Amérique — et je suis sûre qu'Il le veut — j'aurai ce visa. Vous l'obtiendrez, si vous le demandez.

Il finit par le demander et l'obtint.

Je partis le vendredi suivant pour Gênes et m'embarquai vers l'Amérique.

Frank Buchman, qui était au courant de mon entreprise, me fit présenter à Mme Roosevelt, et celle-ci m'introduisit à la conférence. Je priai la présidente de me donner la parole.

— C'est impossible, l'ordre du jour est établi depuis longtemps et le programme est complet, répondit-elle.

Elle m'accorda néanmoins cinq minutes, et je parlai pendant une heure. Je parlai à toutes ces femmes des conditions dans lesquelles nous vivions en Europe et des réalités auxquelles la guerre oblige un peuple à faire face. Beaucoup d'entre elles vinrent me trouver ensuite pour m'inviter à répéter ce que j'avais dit dans d'autres villes d'Amérique.

A San Francisco, où je retrouvai Frank Buchman, j'appris que l'Allemagne envahissait le Danemark. Il était probable que ce serait bientôt le tour de la Hollande. Bien que mon voyage ne fût pas terminé — j'avais été poussée très clairement à parler aussi aux femmes du Canada — je voulais rentrer en Europe rejoindre mon mari et mes enfants. J'en parlai à Frank.

— Voyons cela dans le silence, me répondit-il.

Et il m'aida à suivre mes convictions jusqu'au bout, au risque de ne jamais retourner en Hollande.

Je revis Frank à New York.

— Eh bien, Frank, dis-je, je crois que maintenant je puis retourner chez moi pour fêter mon quarantième anniversaire de mariage le 17 mai. Vraiment je crois que je dois retourner chez moi.

— Voyons cela dans le silence, répondit Frank.

Je pensai soudain à quelque chose :

— Je devrais m'arrêter à Rome, car je peux obtenir une audience privée du Saint-Père; j'aimerais lui demander ce que je puis faire auprès des femmes italiennes.

— Voyons cela dans le silence, répéta Frank.

Nous nous recueillîmes et voici ce que Frank me dit :

— Non, pas cette fois-ci. Rentrez directement chez vous.

Je fis le voyage sur un paquebot italien. Nous arrivâmes à Naples et je me dis : « Je suis à une demi-journée de Rome. Pourquoi n'y vais-je pas ? » Mais décidément non, je rentrerais directement chez moi.

J'arrivai le 9 à six heures. Le même soir, pendant la nuit suivante et au petit matin, les Allemands passèrent les frontières. Nous étions en guerre. Sans la clarté totale

de la direction reçue par Frank, je ne serais pas revenue à temps, et tout ce que j'ai pu faire pendant la guerre, je ne l'aurais pas fait.

A peine arrivée, je dus laisser les officiers allemands faire le tour de la maison. Ils s'installèrent dans les chambres qui leur convenaient. Puis les nazis organisèrent un énorme camp de concentration, tout près de nous. On y enferma des milliers de Hollandais, hommes, femmes et enfants, en qualité de prisonniers politiques. Tous ceux qui avaient le malheur de déplaire aux Allemands étaient menés dans ce camp de concentration, commandé par un homme très cruel. Il torturait ses prisonniers et leur tirait dessus s'il était de mauvaise humeur, tout simplement. Sa dernière invention était de les faire mourir de faim. Tout le monde le savait. Nous voyions quelquefois les prisonniers travailler sur les routes; c'était des squelettes vivants et il en mourait tous les jours. Ils mouraient de faim. J'y pensais jour et nuit.

Un matin, je me dis : « Ce que je puis faire, c'est de demander à Dieu de me diriger. » Je priai et j'eus deux pensées : l'une, de n'avoir pas peur d'entrer dans le camp et de demander à être reçue par le commandant; la seconde, que personne n'est totalement mauvais, que cet homme avait dans son cœur un point resté sensible; je pourrais le découvrir.

Mon mari fut épouvanté et me refusa son accord. Mais je me sentais sûre que Dieu m'avait inspiré ces pensées et je partis pour le camp.

Le commandant fut si surpris qu'une Hollandaise, de sa propre initiative, osât pénétrer dans le camp, qu'il me fit entrer dans son bureau où je m'assis. Nous parlâmes pendant deux heures. Je finis par découvrir que le point de sensibilité était son amour pour son fils, alors sur le front russe. Je lui dis :

— Votre fils peut être tué, mais il peut aussi être enfermé dans un camp de concentration en Russie. Que diriez-vous si quelqu'un lui venait en aide?

— Naturellement, j'en serais très heureux.

— Eh bien, j'ai le sentiment profond que si vous m'accordez l'autorisation d'apporter de la nourriture à mes

compatriotes, quelqu'un viendra en aide à votre fils en Russie.

— Oh, cela est absolument inutile, je fais donner une nourriture excellente. Ce camp est bien plus un camp de convalescence qu'un camp de concentration.

Je savais combien il en mourait chaque jour.

— Puisque vous me le dites, je suis bien obligée de le croire. Mais je ne puis m'empêcher de penser qu'un petit supplément ne leur ferait pas de mal.

— C'est bien, j'y consens, conclut-il.

Je revins à la maison triomphante et dis à mon époux :

— Tu vois, personne ne m'a fait le moindre mal et j'ai l'autorisation de distribuer des provisions à nos malheureux prisonniers.

— Oui, mais comment vas-tu t'y prendre? Nous sommes rationnés, nous n'avons pas grand-chose à leur donner.

Je pensais que si Dieu m'avait demandé d'entrer dans ce camp, Il m'indiquerait le moyen de trouver la nourriture nécessaire. Nous pouvions commencer par manger moins et économiser la moindre miette; ce que nous fîmes. Nos voisins se mirent de la partie et, dix jours plus tard, tout le monde en Hollande connaissait notre histoire; c'était le seul camp où cette autorisation avait été accordée. Les gens venaient de partout avec leurs petites économies sur leurs maigres rations. Ma maison fut transformée en marché. Tout était appétissant. Nous fîmes jusqu'à 1 200 gros paquets par jour, qui étaient transportés au camp.

Mais il me vint la pensée qu'il fallait faire uniquement des sandwiches afin d'éviter que nos gros morceaux de fromage, de pain, de beurre, de viande ne partent pour l'Allemagne. Comme les sandwiches devenaient rapidement secs et rances, il faudrait bien qu'on les distribue aux prisonniers.

Tout alla bien pendant quelques mois; puis le commandant fut limogé. Un autre le remplaça, qui s'empressa de renvoyer les paquets. Il ne voulait pas en entendre parler. J'allai le voir et finis par le gagner. Puis un troisième s'installa, qui refusa de me recevoir, de peur que j'aie le

dessus. Cela durait depuis plusieurs jours, les provisions s'accumulaient, les gens mouraient et je ne pouvais rien faire, puisqu'il refusait de me voir. Je me recueillis.

Au cours de ce recueillement, je pensai à la veuve qui veut raconter son histoire au juge et que le juge refuse d'écouter. Mais elle revient tous les jours et le juge est si exaspéré de sa persévérance qu'il finit par céder. Je me dis : « Voilà ce qu'il faut faire. » Je bombardai le nouveau commandant de lettres et de coups de téléphone; je lui fis demander pourquoi il refusait de me voir, jusqu'au jour où, furieux, il répondit : « Eh bien, j'irai la voir chez elle! » Il croyait que je n'accepterais pas. Car beaucoup de Hollandais s'étonneraient que je consente à recevoir un homme de cette sorte.

Tout d'abord, je ne sus quoi faire; je me recueillis et je me dis : « L'opinion des gens est donc plus importante pour toi que la vie de ces prisonniers? » Il me faudrait l'admettre si je ne m'inclinais pas. Et je dis :

— Qu'il vienne!

Mon mari s'en alla en déclarant :

— Je ne veux pas le recevoir.

Au jour fixé, je m'assis et attendis. Il arriva. Six officiers l'accompagnaient pour le soutenir dans le tournoi, tous armés de sabres, l'air des moins engageants. « Ils vont m'emmener », me dis-je. Je me sentais défaillir. Mais une voix me disait : « N'aie pas peur. Lui seul importe; les autres ne comptent pas. » Je les priai aimablement de s'asseoir, leur offris une tasse de café ou de thé. Mais le commandant refusa. J'attaquai en lui demandant pourquoi il n'acceptait pas mes paquets. Il se bornait à dire :

— Non, non, je ne veux pas en entendre parler.

Je l'entretins fort civilement de choses et d'autres et revins à la charge.

— Eh bien, si nous parlions de ces colis.

Cela dura trois bonnes heures. Je n'obtins que non, non, non. Et je ne savais plus que faire. Je priai intérieurement avec ferveur; il fallait que je gagne. Une inspiration me vint de but en blanc, je lui dis :

— Nous nous parlons depuis trois heures et nous n'avons fait que dire non, non, non; mais je sais que vous

avez un bon cœur et qu'au fond de vous, vous souhaitez me donner l'autorisation que je vous demande.

Je vis les officiers grimacer pour ne pas éclater de rire. Un bon cœur ! Il devint nerveux, remua dans son fauteuil, regarda tout autour de lui, me regarda, se mit à rire et dit :

— Bon, bon, vous avez gagné.

Il tint sa promesse jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'au moment où les alliés entrèrent en Hollande et où la Libération approcha. Les prisonniers du camp tremblaient. Un jour, je reçus un billet sur lequel l'un d'entre eux avait griffonné quelques mots : « Nous vivons dans la terreur. Nous avons entendu dire que cinq cents d'entre nous vont être exécutés. Quant aux otages, y compris les femmes et les enfants, ils doivent être emmenés en Allemagne. Vous savez ce que cela veut dire. La seule personne qui peut nous sauver, c'est vous. Nous vous supplions de venir plaider notre cause. Mais sachez que les approches du camp sont truffées de mitrailleuses. Les soldats ont ordre de tirer à vue sur tous ceux qui n'ont aucune raison officielle d'y venir. »

Ce fut un moment difficile. Je me rendais compte du danger. Mon mari et moi nous nous recueillîmes et cette fois encore j'eus l'absolue certitude que je n'avais rien à craindre ; c'était ma vie ou celle des prisonniers ; Dieu me protégerait. Mon mari me laissa enfin aller. Je traversai les bois et me heurtai à un groupe de soldats qui me mirent en joue et me sommèrent de m'arrêter. Je leur criai que je voulais leur parler et continuai de marcher vers eux. Ils furent si étonnés qu'ils me laissèrent approcher. Je leur dis ce que je voulais faire. Je pus aller plus avant de groupe en groupe jusqu'à la dernière sentinelle, qui consentit à téléphoner au commandant. J'entendis ce dernier hurler : « Qu'elle me fiche la paix. Je n'ai pas le temps. Je ne veux pas la voir. » Je pris le récepteur, lui parlai, lui dis que j'avais entendu dire qu'il allait exécuter cinq cents prisonniers, que c'était un acte barbare et que je le suppliais de m'accorder leur grâce. Il me donna l'assurance qu'il n'exécuterait personne.

— Et les otages, lui dis-je ? Ils n'ont rien fait. Ils ne sont pas prisonniers de guerre, ni prisonniers politiques ;

ce serait un acte de sauvagerie de les envoyer dans des camps de concentration en Allemagne.

— Alors que voulez-vous encore que je fasse?

— Laissez-les sortir. Je viendrai les chercher et je les ferai conduire chez eux.

Après quelques instants de réflexion, il dit :

— C'est entendu, vous pouvez venir demain et les emmener.

Le lendemain, je rassemblai tous nos amis propriétaires de quelque moyen de locomotion; nous allâmes au camp sous la protection d'un petit drapeau de la Croix-Rouge. Les femmes et les enfants purent sortir. De peur d'un contre-ordre, nous les poussâmes dehors; puis nous leur donnâmes un peu de nourriture, quelques vêtements et ils purent rentrer chez eux. Ce fut ensuite le tour des hommes. Tous les otages furent ainsi libérés. Quant aux autres prisonniers, qui étaient au nombre de 5 000, ils furent envoyés en Allemagne, dans des camps de concentration. Hélas, bien peu revinrent.

Un autre fait surprenant se produisit après la guerre. Je reçus une lettre du commandant (le troisième) où il me disait qu'il était dans une prison française et qu'il aimerait savoir ce que nous étions devenus; car il n'ignorait pas que notre maison avait été sous le feu des canons, que la bataille s'était déroulée dans la ville et que nous avions tous vécu dans nos caves pendant trente-cinq jours et nuits. Est-ce que nous étions tous vivants? Il terminait en disant : « Je serais heureux d'avoir de nos nouvelles, car je me souviens avec respect de ce que vous avez fait. » La formule finale était : « Avec gratitude. »

Je me demandai pourquoi cet homme ressentait de la gratitude à notre égard. Je crus comprendre que, détenu à son tour dans un camp de concentration, il savait maintenant ce que cela représente de souffrances; il était heureux du bien qu'il avait permis d'accomplir.

Quelques mois plus tard, je reçus une lettre d'un avocat français me demandant si je pouvais fournir un témoignage favorable à son client, l'ancien commandant du camp de concentration, accusé de crimes de guerre. J'écrivis immédiatement qu'à mon avis il ne méritait qu'une

peine légère, car non seulement il nous avait autorisés à nourrir nos compatriotes, mais il avait eu le courage de prendre la décision de laisser partir les otages contrairement aux ordres qu'il avait reçus.

Longtemps après, je vis la photographie de trois criminels de guerre dans un journal. Il était l'un des trois. Les deux autres furent condamnés à mort, lui à quelques années de prison. Sa vie avait été sauvée elle aussi.

C'est ainsi que j'appris qu'il faut toujours suivre les inspirations jaillies du recueillement, même lorsqu'elles semblent du domaine de l'impossible.

Si vous Lui obéissez, Dieu vous vient en aide.

LOTTIE VAN BEUNINGEN,
Pays-Bas.

UN JEUNE INDIEN FACE A L'INDÉPENDANCE.

Au pied de l'Himalaya s'étend un des États princiers de l'Inde : au nord-est, couvertes de neiges éternelles, les hauteurs qui dominent les frontières du Thibet et de la Chine; à l'est, le long de la chaîne himalayenne, la Birmanie et la Thaïlande, pays de grande et très ancienne culture bouddhiste; plus loin encore au sud-est, l'Indochine. Au nord, l'U. R. S. S.; puis l'amorce de la longue ceinture islamique qui s'allonge du Pakistan au Nigéria et au Ghana.

Mon père était le précepteur du Maharajah de cet État et, à ma naissance, le souverain suggéra à mon père de me donner son nom. Nous vivions une vie simple dans une ville paisible où, du fait de notre intimité avec la famille royale, tout le monde nous traitait avec le plus grand respect.

J'ai quatre frères et quatre sœurs. Toute la famille vivait sous le même toit. Mon père et ma mère sont tous deux des Hindous orthodoxes. Ils ont toute leur vie observé une stricte discipline; leur journée, ainsi que le veut la coutume hindoue, commençait par une heure de prière qui finissait au moment où nous les enfants sortions du lit.

Ma mère passait son temps dans la maison à s'occuper de ses neuf enfants. Nous étions une famille fort respectable; cependant tout n'était pas parfait si l'on y regardait de plus près. Je me souviens des discussions véhémentes

qui surgissaient entre mon père et ma mère au sujet des enfants et des éclats de voix qui les accompagnaient; du ton cassant sur lequel nous parlions aux domestiques qui nous servaient avec fidélité et affection. Mon père ne m'a jamais battu, mais j'ai toujours eu peur de lui. Il y avait quelque chose dans sa façon de s'adresser à moi et de me regarder qui m'atteignait plus profondément que des coups. De sorte que malgré l'attention qu'il portait à mon éducation et mon habillement je n'ai jamais reçu de sa part d'autres marques d'affection. Par contre j'étais très proche de ma mère, qui se chargeait de la tâche difficile de présenter nos requêtes à mon père.

Je grandis et devins conscient de tout ce qui se passait autour de moi. Je vois encore les rues de ma ville natale et ses alentours où, la nuit, des hommes et des femmes dormaient sur les trottoirs mêlés aux vaches qui faisaient un petit somme auprès d'eux; je revois aussi ces gens cherchant dans les poubelles quelque bribe de nourriture avant de s'allonger sur les pierres pour dormir. Ce spectacle me choquait. Je me souviens que je courus un jour à ma mère pour lui demander : « Pourquoi ces gens vivent-ils comme cela? Pourquoi n'ont-ils pas comme nous de bons coussins et toutes les autres bonnes choses? » Ma mère m'écarta en disant : « Tu es trop petit pour comprendre. Va jouer. »

Je sortis de la pièce; mais la question restait posée. Elle me tourmenta jusqu'au moment où j'entrai à l'Université.

A l'Université, pendant nos moments de liberté, nous nous assemblions au café pour discuter des causes de la pauvreté, de l'injustice, de l'inégalité sociale. De tous côtés nous parvenait le même écho : c'est la faute des Anglais! Ils nous exploitaient, ils avaient mis la main sur nos ressources afin d'élever leur propre niveau de vie. « Vous n'avez jamais vu un Anglais couché sur le trottoir, que ce soit ici ou en Angleterre », me dit un étudiant. Cette remarque déclencha quelque chose en moi et je me dis que si j'aimais réellement mon pays et son peuple, mon devoir était de lutter contre l'injustice sociale. Ce jour-là, je décidai que quel que soit le prix que je doive payer je me jetterais dans la lutte pour l'indépendance de mon

pays aux côtés des révolutionnaires qui l'avaient déjà engagée.

A partir de ce moment, j'eus un but et j'y consacrai tout mon temps, de six heures du matin à onze heures du soir. Garçons et filles de l'Université, nous discussions interminablement. Nous échafaudions les plans de la révolution. Nous rédigeons furieusement des tracts anti-anglais, puis nous les distribuions dans les rues tandis que l'un de nous veillait pour signaler l'approche d'un inspecteur ou d'un agent de police. Je me souviens d'un soir où, posté dans le coin obscur d'une rue, j'enfonçais nos manifestes dans la poche de chaque passant. D'autres camarades remplissaient d'un mélange de produits chimiques inflammables des enveloppes qu'ils scellaient et jetaient dans les boîtes à lettres, de préférence près des immeubles du gouvernement; quelques heures plus tard, les boîtes à lettres prenaient feu.

Nous ne pensions qu'à l'indépendance de notre pays qui devait marquer l'avènement de la justice sociale et de conditions de vie meilleures pour tous nos compatriotes. Nous vivions passionnément pour cette idée et pour elle nous prenions des risques.

Un jour, 7 000 étudiants manifestaient dans les rues de New-Delhi et marchaient en criant des slogans révolutionnaires. L'avant-garde se heurta soudain à la motocyclette d'un officier anglais. Derrière lui, quatre camions remplis de policiers. L'officier nous intima l'ordre d'interrompre la manifestation. Je lui rétorquai : « Nous sommes là tout simplement pour dire que nous voulons la liberté. — Vos histoires ne m'intéressent pas; je vous donne dix minutes pour vous disperser, sinon je ne réponds pas des conséquences », dit-il.

Les organisateurs de la manifestation tinrent conseil. Nous décidâmes de risquer le tout pour le tout puisque c'était pour notre pays. Nous fîmes donc savoir à l'officier que nous étions décidés à poursuivre la manifestation et que nous acceptions les conséquences de notre décision.

La police ouvrit le feu. Il y eut des morts et parmi eux certains de mes meilleurs amis. Ce jour-là, j'appris à haïr. Je m'étais jeté dans la lutte par amour de mon pays et de

son peuple. Cet amour se trouva remplacé par une haine sauvage et un besoin de vengeance.

Jour après jour, mois après mois, la lutte continua. Ma haine croissait toujours. Enfin le jour de l'indépendance se leva. Nous avons la victoire. Des milliers d'Indiens hurlaient de joie; pour la première fois, nous avons le droit d'agiter le drapeau national.

Dans ma chambre, en compagnie de mon père et de ma mère, j'écoutai à la radio la cérémonie de la passation des pouvoirs. A minuit, c'était fait. Les cloches sonnèrent dans tous les temples et je remerciai Dieu du fond de mon âme. Je pleurai de joie, puis je pensai : « Maintenant nous pouvons bâtir ensemble une Inde où personne n'aura faim, où régnera la justice. Ceux qui sont morts pour cela, de leur éternité, verront leur but réalisé. » Je pensai aussi au Mahatma Gandhi et à notre chance de l'avoir comme chef.

A peine six mois plus tard, il nous était enlevé. Je commençai alors à perdre mes illusions : les patriotes se ruaient vers les places et les avantages du pouvoir auxquels ils estimaient avoir droit. On ne pensait plus à « l'homme de la rue ».

Je ne ménageais pas mes critiques à l'égard de nos chefs. Ceux-ci, de leur côté, blâmaient notre comportement. Nous étions retombés dans un cercle vicieux.

Je me suis alors senti enfermé dans une impasse jusqu'au jour où je me dis que tant qu'on n'a pas le pouvoir politique, il est impossible de servir son pays. Je décidai aussitôt de tout faire pour devenir ministre et entrer au gouvernement. Arrivé là, je pourrais faire pour l'homme de la masse ce que personne ne faisait pour lui. Je me mis à poursuivre ce but sans égard pour personne; je jouai des coudes, intriguai et finis par agir exactement comme ceux que j'avais critiqués.

En 1950, avec quelques amis, et aussi l'aide de différentes personnalités, je fondai l'Organisation des Étudiants de l'Inde pour les Nations Unies.

Nous prenions contact avec les différentes ambassades occidentales de New-Delhi pour leur faire connaître la culture indienne et, de leur côté, les ambassades nous

parlaient de la civilisation qu'elles représentaient. C'était une occupation utile. Nous laissions de côté les ambassades russe et chinoise parce que je savais qu'elles avaient autre chose à offrir que la culture.

Pendant que nous nous battions contre les Anglais pour l'indépendance de notre pays, les communistes nous avaient aidés; ils pensaient déjà aux idées qui mèneraient l'Inde une fois l'indépendance acquise. Pendant longtemps, j'avais donc travaillé en étroite collaboration avec les communistes indiens en vue du même but : l'indépendance.

Pendant la guerre, il s'était produit un fait curieux. Il y eut une période pendant laquelle les Alliés se battirent contre la Russie, alors alliée des nazis. Puis, le vent avait tourné; la Grande-Bretagne et la Russie s'étaient unies pour combattre le nazisme. Tous les communistes qui se trouvaient sous clef furent relâchés par le gouvernement britannique en Inde, et les hommes qui, comme Gandhi et d'autres, ne collaboraient pas avec les Britanniques, remplacèrent les communistes dans les prisons, tandis que ces derniers nous encourageaient à coopérer avec les Anglais dans l'effort de guerre, c'est-à-dire à faire le contraire de ce qu'ils nous avaient conseillé jusqu'alors.

J'étais avant tout nationaliste. J'avais refusé de les suivre et m'étais séparé d'eux. L'indépendance de mon pays était pour moi plus importante que la guerre. J'étais devenu anti-communiste parce que j'avais compris que leur intérêt primordial n'était pas l'indépendance de l'Inde, mais le triomphe des théories de Marx et de Lénine dans le monde.

Un jour, je reçus une lettre signée d'une femme qui était attaché culturel de l'ambassade de l'U.R.S.S. Cette lettre disait : « Nous nous rendons compte du rôle que joue la jeunesse indienne dans l'action des Nations Unies et dans l'établissement de la paix mondiale. La jeunesse de l'Union soviétique a beaucoup à apprendre de la jeunesse indienne et nous serions heureux que vous consentiez à venir à l'ambassade pour nous entretenir de votre éminente culture. »

Cette lettre fit son effet sur moi. Je réunis les vingt-

cinq « cracks » de l'Université, qui n'avaient pas plus que moi l'intention de devenir communistes. Mais nous commençâmes par ingurgiter Marx et Lénine afin d'être à la hauteur de la circonstance, de discuter et d'avoir le dessus dans ces joutes intellectuelles. Nous étions fin prêts quand le grand jour arriva.

Nous fûmes accueillis à la façon indienne, mains jointes, et dans le plus pur hindi. On nous introduisit dans une magnifique salle où six tables avaient été préparées pour nous avec le plus grand soin. A chacune de ces tables, trois de nous s'assirent auprès de trois jeunes filles de l'ambassade. On nous offrit de la vodka, des cigarettes noires à bout doré; pour de jeunes étudiants, c'était un peu enivrant d'être ainsi reçus, de boire de la vodka et de goûter à toutes ces choses pour la première fois de notre vie. Nous restâmes là plus de trois heures et demie, et pendant ces trois heures et demie le mot communisme ne fut pas prononcé une seule fois.

Quand je me trouvai dehors, je me dis que ces gens étaient vraiment des civilisés. Après tout, la Russie et le communisme n'étaient peut-être pas aussi affreux que le prétendaient les Occidentaux : ma haine du communisme s'éteignait.

Le lendemain, au restaurant de l'Université où nous avions l'habitude de nous réunir pour discuter de tout en prenant thé ou café dans la fumée des cigarettes, on ne parlait que de *la* réception. Elle était l'objet de toutes les conversations dans l'Université; j'en avais été l'organisateur, et j'en tirais beaucoup d'orgueil.

J'allai donc plus loin. Je téléphonai à la dame de l'ambassade de l'U.R.S.S. pour la remercier; puis nous convînmes de réunir chaque mois d'autres étudiants à l'ambassade de l'U.R.S.S. pour procéder à des échanges culturels; je fis les mêmes arrangements avec l'ambassade de Chine.

Certains de ceux que je fis inviter par ces deux ambassades sont à l'heure actuelle les meilleurs agents du communisme en Inde et occupent d'importants emplois dans les cercles gouvernementaux, soit dans la presse, soit dans les syndicats indiens.

Quelques mois plus tard, en Europe, à l'Université de Paris, je devais rencontrer trois de ces jeunes hommes. J'abordai sans hésiter avec eux le sujet de leur activité politique. « Que faites-vous ici dans cette ville de bourgeois? Pourquoi n'allez-vous pas à Moscou? » Ils me répondirent : « C'est toi qui devrais aller à Moscou puisque tu n'es pas encore communiste. Nous sommes ici pour une raison bien précise : rechercher, convaincre et former les chefs nationalistes nord-africains afin qu'ils retournent dans leur pays acquis à nos idées. »

Je m'agitais donc au sein de mon organisation d'étudiants, ayant en vue les élections législatives et le siège au parlement qui me permettrait de grimper plus haut; mais plus j'étais connu et plus j'approchais du but, moins je parvenais à m'intéresser à l'homme de la rue. Tout au fond de moi, je n'étais pas satisfait : je me heurtais à la jalousie, à la concurrence, au goût du pouvoir qui nous dressaient les uns contre les autres; nous gaspillions notre temps et nos énergies à nous éliminer les uns les autres des avenues du pouvoir. Je faisais des discours sur les Nations Unies et la paix du monde, mais les quatorze membres de notre comité exécutif n'avaient même pas réussi à se mettre d'accord et chaque réunion accentuait la division et la confusion.

C'est à cette époque qu'en dépit de ces désaccords, nous convoquâmes la Conférence des étudiants d'Asie pour promouvoir la solidarité et l'unité d'action. Je me rendais à la salle de conférence où M. Nehru allait présider la séance inaugurale, quand un ami m'arrêta pour me demander s'il serait possible d'obtenir des invitations pour trois amis occidentaux. Je lui donnai satisfaction et ils purent ainsi assister à la conférence.

A la fin de la séance d'ouverture, tout le monde accompagna le premier ministre et les personnalités invitées jusqu'à leurs voitures. Puis je revins dans le hall pour voir si tout était en ordre. A mon grand étonnement, je vis mon ami et ses trois invités qui m'attendaient manifestement, car ils vinrent rapidement à ma rencontre. Ils me dirent tout simplement : « Nous sommes restés ici pour vous remercier et vous dire combien nous vous

sommes reconnaissants d'avoir consenti à nous inviter. »

Je fus surpris. Ceci était tout à fait imprévu de la part de blancs. Pour moi, l'Occidental était représenté par ceux que je rencontrais dans la rue, la pipe à la bouche, un flask de whisky dans la poche revolver, une belle fille à leur côté, affichant un air de supériorité, et qui nous regardaient comme pour nous dire « vous les indigènes », pensant à notre pays uniquement pour en tirer le maximum.

Puis ils sortirent deux cartes d'invitation de leur poche et m'invitèrent à voir une pièce intitulée *Jotham Valley*, qui était à l'affiche à New-Delhi.

Le lendemain, l'un de mes rendez-vous à New-Delhi fut annulé et, comme je cherchais mon carnet pour examiner ce que j'avais d'autre à faire, je trouvai cette invitation. J'étais libre et le théâtre était proche.

Je fus immédiatement intéressé. La musique était pleine d'entrain, le texte souvent drôle; il s'agissait de deux frères qui commencent par se haïr et finissent par s'aimer.

Tout en regardant et en écoutant, je pensais que les relations existant entre mon père et moi ressemblaient beaucoup à celles de ces deux frères. Nous vivions sous le même toit, mais je ne m'étais jamais senti à l'aise en sa présence, et la vie nous éloignait toujours plus l'un de l'autre.

Uniquement préoccupé de l'indépendance de mon pays et d'activités politiques, je n'avais plus le temps de penser à Dieu ou à la morale. Quant le sujet venait sur le tapis, je l'écartais en me disant que j'y penserais quand j'aurais soixante ans et que je n'aurais rien d'autre à faire. La morale, Dieu, sujets ennuyeux, un peu gênants... Et voici que tout à coup, tandis que j'assistais à cette pièce, quelque chose se rallumait en moi. Quoi au juste, je n'aurais su le dire. Je percevais maintenant sur le visage de ces acteurs improvisés quelque chose qui était à la fois joie et profonde aventure : ils essayaient de trouver une nouvelle forme de vie, plus satisfaisante que la nôtre. Leur voix, leur visage révélaient qu'ils y étaient déjà parvenus.

Ce soir-là, chez moi, pour la première fois, je fis le point : où allais-je? quels étaient mes buts et mes mobiles?

Des phrases de la pièce me revenaient constamment à l'esprit : « Dieu a un plan. Il t'aime et aime ton pays. La vie ne peut être ennuyeuse en compagnie de Dieu. Mais, sans Lui, elle est remplie de soucis, de confusion, de néant. » Je tournais et retournais ces pensées.

Le lendemain matin, je me réveillai plein du désir de prendre tout mon temps pour tâcher d'y voir clair. Or, après la pièce, l'un des acteurs m'avait suggéré de m'installer tranquillement, muni d'un bout de papier et d'un crayon, et d'examiner ma vie à la lumière de l'absolu de quatre principes moraux : honnêteté, pureté, désintéressement, amour des autres. Ce serait le moyen de préparer la voie pour Dieu; puis, petit à petit, je découvrirais le plan divin qui me concernait, lequel me conduirait à une vie pleine et satisfaisante. Ce plan s'intégrerait de lui-même au plan divin pour mon pays.

J'eus envie d'essayer. Je m'étais toujours considéré comme un honnête homme. Certes, lorsque les intérêts de mon pays l'avaient exigé, je n'avais pas hésité à accomplir une malhonnêteté. Me comparant à quelques autres, j'estimais que l'examen m'était favorable. Et j'en connaissais même qui avaient fait bien pire.

Mais ce matin-là, me penchant sur mon passé, je me rendais compte que j'avais tourné le dos à Dieu et que je m'agitais sans résultat. J'examinai ensuite mon comportement à l'égard de mon père. Pour la première fois, j'eus honte de mes mensonges. Il était évident que cet état de choses se prolongerait indéfiniment si je ne parlais pas à mon père. Sans attendre, j'ouvris la porte pour entrer chez lui; il était là en face de moi... Je tirai la porte à moi et sortis. Je fis une nouvelle tentative le lendemain, mais je parlai de tout sauf de ce que je voulais lui dire.

Une voix intérieure me disait : « Ne sois donc pas idiot, c'est une crise, elle passera. » Une autre voix me disait : « Tu es en face d'un choix qui engagera ta vie. Tu peux trouver une paix, un but, une passion nouvelle et aider ton pays à découvrir un remède à ses maux. » Les heures passaient, la lutte continuait en moi, plus violente. De guerre lasse, je priai et dis à Dieu : « Je souhaite recommencer ma vie; mais j'ai peur, j'ai besoin de vous. » Lors-

que je me relevai, je sus que la crainte de mon père et tout ressentiment envers lui avaient disparu, que je l'aimais. Je pus m'asseoir auprès de lui sur un divan et lui dire les choses que je lui avais soigneusement cachées et que j'avais espéré garder toujours secrètes. Il y eut un silence. Nous ne savions que dire. Puis je continuai : « Père, voilà ce que j'étais. J'avais trois personnalités : celle que je croyais être, celle que les autres m'attribuaient, celle que je suis vraiment. »

Je me voyais lucidement pour la première fois. Je dis aussi que j'étais décidé à changer, à recommencer ma vie et que j'avais besoin de Dieu et de lui.

Soudain je me sentais proche de mon père; il me semblait qu'un mur s'était écroulé. En moi, en mon père, un travail profond se faisait. Je n'aurais pu dire quoi au juste; j'étais heureux, plein de vie.

J'avais trouvé un but de vie et Dieu s'est servi de moi, non seulement dans ma famille, mais dans mon pays et dans le reste du monde.

Je venais pour la première fois de faire une expérience d'ordre spirituel dont je sentais profondément qu'elle avait une application universelle. Je ne pensais plus que la foi, c'est bon quand on a soixante ans; elle était devenue pour moi un besoin immédiat, une base nécessaire.

Ainsi, de cet Occident, source de films remplis de violence, de crimes et de vices, de divorces et d'alcool, était venue cette grande idée dont mon pays pouvait se servir pour forger son unité nationale; nous étions, étrangement, mis au défi de vivre les enseignements mêmes du Mahatma Gandhi.

J'avais été arraché à mes haines. Je n'étais pas pour autant gagné à l'Occident; la démocratie, telle qu'elle se pratique dans les pays occidentaux, ne m'enthousiasmait pas; mais je n'étais plus l'adversaire de l'Occident cherchant à se venger d'un passé douloureux.

Un peu plus tard, je fus invité à me rendre en Europe. J'étais le premier membre de ma famille à quitter notre pays. Ma mère eut beaucoup de peine à accepter mon départ. Comme la séparation approchait, je la trouvais souvent en pleurs. En la quittant, je lui demandai quel

cadeau je pourrais lui rapporter d'Europe. Elle me fit la réponse classique des mères indiennes quand leurs enfants partent vers l'Ouest : « Je n'ai envie de rien, mais fais-moi trois promesses : tout d'abord que tu ne mangeras jamais de bœuf — rappelle-toi que ta religion l'interdit; tu n'accepteras jamais de boisson alcoolisée ni de cigarettes — je sais qu'elles font partie de la vie européenne et que beaucoup de jeunes Indiens trouvent normal de les accepter, ce qui brise le cœur de leur mère; tu ne noueras aucun lien d'aucune sorte avec une Européenne. »

Grâce aux expériences des mois précédents, j'étais préparé à faire ces promesses. J'ai puisé dans ces décisions prises devant ma mère la force qui m'a permis de résister à certaines des tentations les plus dangereuses du monde occidental. Je compris beaucoup de choses et je sentis naître en moi l'affection pour les nations de l'Ouest en voyant dans quels problèmes elles se débattent. J'avais été comme une grenouille dans un étang, qui ne pense qu'à son étang et le prend pour l'univers.

Certes, je suis toujours nationaliste. J'aime mon pays plus que jamais et brûle du désir d'y voir régner pour chaque Indien la justice, l'égalité, la possibilité d'une vie vraiment humaine. Mais je suis convaincu que cela ne peut être que si je considère les besoins du monde entier comme un tout, si j'aime les autres pays autant que le mien.

R. D. MATHUR,
Inde.

*GREC À CENT POUR CENT
TURC À CENT POUR CENT*

Deux hommes traversent la grand-place poussiéreuse, à la rencontre l'un de l'autre. Le soleil, au zénith, darde ses rayons; ils font étinceler le minaret d'une mosquée. En face, sur le clocher de l'église, vieille de quatre cents ans, scintille la croix.

Sous le porche d'une maison, un vieillard tond un mouton. Dans la véranda d'un café, on entend le clic-clac des joueurs de tavli.

Derrière, poudrées de neige, les montagnes se dressent, majestueuses et distantes.

Une alouette chante et plane dans le ciel d'azur.

Deux mains, brunes et ridées, s'étreignent.

Deux visages, tannés par le soleil, s'épanouissent.

Le Grec : « Un café? »

Le Turc : « Merci.

— C'est comme cela aurait toujours dû être.

— C'est comme cela doit être désormais. »

Alors ils s'assoient à la terrasse grecque, buvant du café turc et discutant des insuffisances de leurs politiciens.

Cela, c'est mon pays.

Je viens de Prétori, un petit village dans un haut vallon des monts Troodos. C'est un magnifique pays de vignobles et de landes, dans un cadre de forêts de pins et de falaises découpées. C'est là que devait un jour surgir et se dévelop-

per l'EOKA, sur ce sol balayé par les tempêtes de neige et les vents furieux en hiver, baigné d'un soleil sans fin tout l'été. C'est là où je suis né, où je suis allé à l'école.

La vie excitante des villes m'attirait. C'est ainsi que, jeune homme, je vins m'installer à Famagouste, où j'entrais dans l'administration des Douanes. Je me mariaï avec Maroulla, dont la chevelure auburn se distinguait parmi les cheveux noirs habituels aux Grecques.

Mais je pris goût au jeu et devins le plus grand joueur de la ville. Je me mis à faire des dettes. Lorsque je touchais mon salaire, le vendredi, mes créanciers étaient à la porte du bureau pour tenter de récupérer le plus possible de ce que je leur devais. Ce qui restait d'argent disparaissait le même soir dans une tentative désespérée de regagner la fortune dilapidée. Durant neuf ans, ma femme et moi connurent la faim. Notre vie de famille n'était plus une romance, mais une dure réalité.

Comme la plupart des patriotes grecs de Chypre, ma femme et moi nous avons rejoint le combat pour la liberté de notre pays. Je devins dans l'EOKA le chef de l'équipe qui faisait les opérations de minage dans le port de Famagouste. Maroulla venait nous apporter les bombes cachées dans la sacoche de sa bicyclette ou dans ses vêtements, traversant ainsi la garde postée aux entrées du port.

Un jour j'avais installé une bombe dans la cale d'un navire et avais allumé la mèche. J'avais cinq minutes pour me sauver. A ce moment j'entendis les pas de la patrouille britannique qui approchait lentement. Je me tapis à nouveau à l'endroit même où je m'étais dissimulé pour poser la bombe, écoutant le tic-tac de ma montre, et comptant les secondes. La patrouille passa, s'arrêta. Puis elle continua. Il me restait quelques secondes pour m'échapper. Le bateau, lui, n'échappa pas.

Le général Grivas avait donné l'ordre formel que tous les hommes de l'EOKA devaient pour raison de sécurité cesser de s'adonner au jeu et à la boisson, de courir les femmes et même de fumer. Mais le jeu me tenait et je continuais. Grivas écrivit trois fois à notre lieutenant, responsable de l'EOKA à Famagouste, pour demander : « Est-ce que Stephou a enfin cessé de jouer ? » Les deux

partisans qui apportaient le troisième message me trouvèrent à la table de jeu. « Si tu ne t'arrêtes pas, nous te descendrons. — Mais regardez! je suis en train de gagner, répondis-je. Laissez-moi encore cinq minutes pour finir cette partie. Après vous ferez ce que vous voudrez. » Une fois encore, je m'en tirais.

Le combat pour l'indépendance prit fin et des milliers de Cypriotes, comme nous, retournèrent à leur travail. Mais l'excitation et le but de la révolution ayant disparu, beaucoup d'entre nous devinrent des agités et des insatisfaits. La jeu et la boisson reprirent de plus belle. Les jalousies grandirent entre les uns et les autres. Chacun commença à se battre pour se pousser aux meilleurs postes utilisant comme références ses exploits dans l'EOKA. Quelques-uns pourtant, les meilleurs d'entre nous, se consacrèrent entièrement à faire sortir une nation saine du chaos et de la division des années passées.

Un jour quelques compatriotes m'invitèrent à une conférence en Suisse. Je m'y rendis — juste pour le plaisir du voyage.

Ce que je trouvais à cette conférence saisit mon imagination et ralluma l'esprit qui au moment de la libération m'avait lancé dans la bataille, un esprit qui était mort en moi depuis l'indépendance. Je vis alors comment ce même esprit pourrait recréer l'unité et la grandeur de mon pays, et apporter l'espoir d'une solution aux nations divisées et en guerre.

En même temps, je vis que cet appel remettait en question toute ma façon de vivre. Je pouvais ou continuer à vivre comme cela me plaisait, et voir mon pays s'acheminer peut-être vers une guerre civile et tomber aux mains communistes, ou bien je pouvais quitter mon égoïsme, commencer à vivre comme je devais et à me battre pour faire de Chypre la nation qu'elle doit être selon la volonté de Dieu. C'était une dure décision. Certains m'avaient dit que Dieu devait diriger ma vie, que je devais avoir des critères moraux absolus et rechercher la direction de Dieu dans le silence. J'essayai. Voilà que je me surpris faisant une liste de tous les points où je devrais être différent, des choses que j'aurais à remettre en ordre si je décidais de

changer. Quand mes amis me demandèrent ce que je pensais faire à propos des pensées que j'avais mises sur le papier, je répondis en crânant : « Absolument rien ! »

C'est dans cet esprit que je repartis pour Chypre. Mais dans l'avion une pensée me harcelait : « Si chaque Cypriote vit comme toi, que va-t-il advenir de Chypre ? » Au moment où j'atterrissais à Nicosie, ma décision était prise. J'allais trouver Maroulla, et pour la première fois je fus réellement et totalement honnête avec elle. Notre vie de famille en fut transformée. Nos amis n'en revenaient pas.

Bien d'autres surprises suivirent. Ensemble, Maroulla et moi, nous avons entrepris de faire une nation unie de ces deux communautés grecque et turque. Il nous a fallu faire naître chez les hommes et les femmes des deux communautés une passion pour guérir non seulement une île divisée mais un monde divisé.

Chypre a une telle importance dans la guerre froide, ou dans l'éventualité d'une guerre à venir, qu'il faut mettre un terme aux luttes et à la haine entre nous, Grecs et Turcs ; il faut combler tous les fossés entre nos compatriotes. Car l'amertume causée par ces divisions est le feu qui alimente la machine communiste.

Nous pensons que le communisme n'est pas le bon chemin pour Chypre, bien que nous respectons la conviction et la détermination des communistes. Mais nous sommes hésitants quant au mode de vie qu'offre l'Ouest : malgré toute sa richesse et ses aspects attirants, nous sommes gênés de ses nombreuses contractions. Combien d'Occidentaux ne mettent pas en pratique leurs principes et leur foi !

Notre peuple a un grand cœur et assez de bon sens pour comprendre que le matérialisme seul — qu'il porte l'étiquette de l'Est ou de l'Ouest — ne pourra jamais satisfaire un peuple ou établir une nation. Nous cherchons une troisième voie — comment construire un pays uni où les chrétiens et les musulmans, Grecs et Turcs, riches et pauvres, puissent vivre ensemble en paix, en sorte que tout homme, femme et enfant aient assez à manger, droit au travail et une foi satisfaisante.

Les Américains envoient généreusement d'immenses

cargos de blé pour nourrir les estomacs affamés de Chypre. Notre peuple s'assemble le long des rivages pour voir les bateaux s'approcher, dans la baie bleue, avec leur chargement doré, et se sent reconnaissant.

En même temps, les pays communistes ont amené dans l'île de gros effectifs avec leurs ambassades. Au cours de mon travail à la douane de Famagouste, j'ai vu arriver des bureaux, des machines à imprimer, de la propagande en grec et en turc et de nombreux cadeaux pour séduire mes compatriotes et les prendre dans le filet communiste. Et je les compare avec ces volumes de tabac, d'alcools, de productions étalant le vice importé par les démocraties de l'Ouest.

Là-haut dans les Monts Troodos, d'où je viens, les communistes travaillent nuit et jour dans les villages, rencontrant les gens et essayant de les convaincre. Ils cultivent l'amitié des politiciens et des syndicalistes mécontents, même s'ils passent pour anti-communistes, et les aident à financer leurs projets. Ils nous offrent leur genre de matérialisme, avec toute la passion et la conviction d'une grande idéologie. L'Ouest offre un matérialisme moins exigeant, peut-être plus attirant, mais sans idéologie. Il y a là une différence évidente.

Chypre ne doit pas être un champ de bataille pour des matérialismes rivaux. Nous souhaitons trouver une idéologie que les représentants des deux mondes puissent accepter et qui procure une base d'unité pour notre île. Et nous savons qu'une telle idéologie existe dans le Réarmement moral. Nous l'avons vu à l'œuvre; nous savons quel rôle il a joué pour arrêter l'effusion de sang de janvier 1959. Notre président, l'archevêque Makarios, en a souvent parlé et a exprimé l'espoir que ce puisse être la base de notre indépendance. Le jour de son retour à Chypre, il a déclaré à notre peuple : « Nous sommes appelés à faire de notre île un pont en or qui unisse au lieu de diviser les puissances opposées. » Nous sommes convaincus que cela est notre destinée, et si notre peuple l'accomplit, des millions autour du monde qui sont désespérément à la recherche d'espoir verront dans cette île la possibilité d'un avenir meilleur.

Un de nos dirigeants nationaux, un Grec, a récemment résumé la vraie base de l'unité pour Chypre dans ces mots : « Chypre n'appartient pas pour 70 % aux Grecs et 30 % aux Turcs. Elle n'est même pas à 50 % aux uns ni à 50 % aux autres. Chypre appartient à 100 % aux Grecs et à 100 % aux Turcs. »

Nous avons vu la solution : nous savons qu'elle marche. Si nous la vivons, nous pouvons la donner au monde.

SPYROS STEPHOU

Chypre

*A SESTO-SAN-GIOVANNI,
DU NOUVEAU DANS LA PRESSE.*

Pendant les cinquante dernières années, ma vie a été constamment mêlée aux événements de Sesto-San-Giovanni. Ce furent des années de luttes et de divisions idéologiques et industrielles. J'ai assisté à la naissance du fascisme et à l'ascension du communisme. J'ai vu notre cité passer d'une population de 8 000 à 50 000 âmes; 30 000 personnes de plus viennent chaque jour de l'extérieur pour travailler dans les immenses usines de la ville. A six kilomètres de Milan, Sesto, avec les aciéries Falck, la société électrique Marelli, les locomotives Breda et les caoutchoucs Pirelli constitue un des ensembles industriels les plus concentrés d'Italie.

Ce qui m'a le plus marqué dans mon existence, ce sont les occasions où j'ai échappé à la mort. La première fois, je n'avais que quatre ans. J'étais tombé dans le canal. Le courant était rapide et j'aurais été aspiré dans un passage souterrain si mon père ne m'avait repêché *in extremis*.

Je n'ai plus qu'un frère, sur les huit enfants que ma mère avait eus; six de mes frères et sœurs moururent à moins d'un an. Plus tard, comme ingénieur électricien, par deux fois je faillis être électrocuté. Une fois on me crut mort, mais je survécus miraculeusement.

Mon père voulait que je sois médecin, mais dès l'école ma passion était de devenir inventeur. J'entrepris des expériences dans bien des domaines et réussis à faire

breveter dix-huit de mes inventions. Pendant la deuxième guerre, je mis au point une torpille d'un type spécial. Je fis part de ma découverte au ministère de la Guerre qui la mit à l'étude. Mais une nuit, en rêve, je vis une mer pleine de gens en détresse qui me tendaient les bras en criant au secours. Chaque nuit, je voyais ces figures qui me fixaient en criant : « Assassin, assassin ! » Dieu merci, cette invention n'a jamais été réalisée. Je sentis que Dieu était intervenu, le Dieu qui, de temps à autre dans ma vie, a pris ma main dans la Sienna.

J'étais responsable des scouts de Sesto-San-Giovanni quand, pour la première fois, je connus le fascisme. Nous avions une salle dans un bâtiment qu'occupait également la nouvelle organisation fasciste. On m'invita à m'y joindre. Mais quand j'eus constaté les méthodes d'intimidation et de violence qu'on y pratiquait, mon parti fut pris : ce n'était pas la route à suivre pour l'Italie.

J'avais toujours été idéaliste et c'est pour cela que je fus attiré par le communisme. Quand je travaillais dans les aciéries Falck, la lutte des classes était le sujet de toutes les conversations des ouvriers et je m'étais mis à étudier le marxisme. Je croyais en la fraternité et, dès ce moment-là, je combattis pour elle aux côtés des communistes.

Ce fut à cette époque que je perdis la foi.

Mon oncle était prêtre. En me baptisant, il m'avait donné son nom. C'était lui également qui avait béni mon mariage et la cérémonie avait été la plus magnifique que l'Église pût offrir. Mon oncle fut profondément peiné de voir que je perdais la foi. Il y a cinq ans, il insista pour que je participe à ses noces d'or sacerdotales. Il était alors chanoine de la cathédrale de Monza. Pour lui faire plaisir, je consentis finalement à assister à la messe pontificale, bien que je fusse athée.

Deux ans plus tard, je remarquai un jour des affiches annonçant l'opéra *l'Île qui disparaît*. Il était présenté par une troupe internationale du Réarmement moral, dont je n'avais jamais entendu parler. Propriétaire et co-directeur de l'hebdomadaire *l'Informatore* que j'avais fondé quelques années auparavant, je décidai d'aller voir la pièce pour en faire la critique. Une foule immense, main-

tenue avec peine par la police, bloquait la rue devant le *Teatro Elena*. Ma carte de presse me permit d'entrer sans difficulté.

Sceptique je me demandai quel était le jeu de ces gens. S'agissait-il de propagande américaine? Cependant, à mesure que la pièce progressait, je me rendais compte qu'il ne s'agissait pas du tout de propagande, mais d'une idée nouvelle qui me touchait profondément. Le premier et le second acte montraient le monde d'aujourd'hui dans sa réalité brutale. Le public, des ouvriers en majeure partie, applaudit à tout rompre à la fin du troisième acte; moi, je restai assis, perdu dans mes pensées : « Quelle magnifique idée ! Si seulement c'était vrai ! Si seulement les hommes et les peuples pouvaient enfin se comprendre ! » A la fin de la pièce, des personnalités de différents pays et de races diverses vinrent sur la scène : leur présence même symbolisait l'unité du monde. Leurs paroles simples et convaincantes prouvaient qu'ils étaient libres de toute rancœur nationale ou raciale. Je rentrai chez moi, songeur. Le lendemain soir, une force intérieure irrésistible m'entraîna encore une fois vers le théâtre. Je m'assis comme d'habitude dans un des fauteuils de la presse et j'assistai à la pièce, tenu en haleine à nouveau du début à la fin. Je revis, présentés à la fin de la pièce, ces groupes d'hommes de presque chaque pays du monde, qui avaient mis fin au désordre de leur vie. Quelle merveilleuse démonstration de ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité!

Après la pièce, les acteurs descendirent dans la salle et je me trouvai au milieu d'eux. Ils expliquaient qu'un homme peut radicalement changer son caractère et transformer ses rapports avec ses semblables en appliquant la discipline suivante : écrire tous les matins les pensées que dicte sa conscience et les mettre en action. Il reçoit ainsi la force nécessaire pour réparer le passé et s'excuser auprès de ceux qu'il aurait offensés. Ils dirent enfin que la voix de Dieu peut se faire entendre au travers des inspirations de ce temps de silence. Quelle splendide idée, répondis-je immédiatement, mais en moi-même je riais à la seule idée de la mettre en pratique.

Je ne pouvais m'empêcher d'être d'accord avec eux,

mais en mon for intérieur, je commençais à être mal à l'aise, me rendant bien compte qu'il me faudrait prendre des décisions coûteuses.

Avant de nous quitter, ces amis me proposèrent de venir me voir chez moi. Je répondis que ma porte était toujours ouverte à tous.

Un jour, la sonnette d'entrée retentit. J'étais d'humeur particulièrement sombre : j'écrivais un article contre le journal catholique local et plus précisément contre le prêtre qui le dirige. L'article était intitulé : « Le méchant prêtre » ; il répondait à une attaque dirigée contre notre journal. Sans me lever de mon bureau, je criai : « Entrez. » C'étaient trois hommes du Réarmement moral parmi ceux qui m'avaient parlé au théâtre. Ils me saluèrent poliment et, me voyant en train d'écrire, ils me demandèrent d'un petit ton amical :

— Écrirez-vous par hasard les pensées de votre moment de silence ?

— Non, répondis-je, plutôt ennuyé, j'écris un article contre un prêtre.

— Vraiment ? dirent-ils. Avec de la rancune dans le cœur, n'est-il pas difficile de trouver la paix ?

Je lisais en eux une peine si sincère de me voir agir comme je le faisais que ces simples mots me rappelèrent notre conversation au théâtre. Ces hommes étaient certainement meilleurs que moi.

Je jetai un regard sur mon papier et quelque chose d'inexplicable me dit : « En fait, c'est toi qui es méchant. » J'eus un moment d'hésitation. Le silence qui m'entourait fut plus fort que moi, et d'un mouvement subit je déchirai mon article.

Nous nous regardions sans rien dire. La voix de ma conscience me révélait l'erreur de mes écrits empoisonnés et de ma haine contre le prêtre. Ce que l'on m'avait dit me revint à la mémoire : « Excuse-toi auprès de ceux que tu as offensés. » Mais mon matérialisme me soufflait : « Pas cela ! Tu es athée et lui est prêtre. » Une lutte inégale se poursuivit en moi entre le bien et le mal. Puis ma conscience libéra en moi un flot de souvenirs : je revis mes parents, mon oncle prêtre ; leurs visages aimés m'implo-

raient et me montraient la bonne route à suivre, la route qui ferait de moi un homme nouveau et me conduirait vers un monde nouveau.

La visite de ces nouveaux amis, la force des histoires de torts réparés que j'avais entendues, m'avaient laissé très pensif; en homme de courage, je ne pouvais pas reculer devant le défi. Je téléphonai au prêtre pour lui demander un entretien. Il me répondit : « Quel Rossi? » et je me demandais bien ce qu'il pensait exactement. « Luigi », dis-je et j'ajoutai que, souffrant d'un refroidissement, je ne pourrais rester longtemps. Chez lui, un feu avait été allumé à mon intention. Je lui présentai mes excuses et lui fis part de mon expérience, puis nous nous mîmes à causer. Nous parlâmes du passé et en particulier de l'inspiration qu'avait représentée pour moi la vie de mon oncle. Notre conversation dura trois heures et demie. Quand nous nous quittâmes, nous étions devenus de vrais amis.

Ma femme m'avait accompagné à l'*Ile qui disparaît*. Quand je décidai de changer, elle prit les mêmes décisions que moi. Nous nous étions toujours disputés au sujet des articles que j'écrivais pour le journal. Elle n'était jamais d'accord. Sa nouvelle attitude et ma nouvelle manière d'écrire mirent fin à toute querelle.

Une flamme de pureté avait gagné Sesto-San-Giovanni. C'est la chaleur de cette flamme qu'avaient ressentie les 19 000 personnes qui applaudirent aux représentations répétées de l'*Ile qui disparaît*.

Le journal *l'Informatore* n'échappa pas à ce feu purificateur. Le premier pas fut de nettoyer le journal en appliquant les quatre critères absolus. Inspirés par cet élan nous avons publié à 20 000 exemplaires un numéro spécial de dix pages sur le Réarmement moral, qui a apporté aux foyers de Sesto une réponse à bien des problèmes.

Une seconde édition de ce numéro fut envoyée dans toutes les parties du monde, y compris l'Inde, la Chine, les différentes régions de l'Afrique, Londres, Washington et Moscou.

Ce fut peu après, lors d'une visite à Paris, qu'un dimanche matin je ressentis comme un appel impérieux à aller assister à la messe, pour la première fois depuis de nom-

breuses années. Nous nous rendîmes donc, ma femme et moi, à la cathédrale Notre-Dame. A ma surprise, je découvris que la messe de ce matin-là était une messe pontificale. J'assistai donc à la même cérémonie que celle à laquelle j'avais pris part à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'ordination de mon oncle. Mais cette fois-ci, je revécus l'expérience avec une foi qui naissait. J'en fus si profondément touché que j'avais encore les larmes aux yeux en quittant la cathédrale.

C'est ainsi que je fis mon premier pas vers un retour complet dans l'Église dont j'étais resté éloigné pendant des années. Mon oncle était mort une année auparavant. Il m'avait laissé une statue du Sacré-Cœur et une de l'Enfant-Jésus. Je les avais reléguées dans un garde-meubles avec de vieux objets de ménage. Il y a quelques mois, pendant un moment de méditation, je repensai soudain à ces deux statues. Je les fis repeindre et redorer par les sœurs d'un couvent voisin, spécialisées dans ce travail. Puis j'en fis cadeau à la nouvelle église de Sesto-San-Giovanni. Le prêtre décida de placer la statue du Sacré-Cœur dans la chapelle, où elle pourrait inspirer la foi des jeunes, tandis que l'Enfant Jésus serait mis sur l'autel la semaine de Noël.

LUIGI ROSSI,

propriétaire et co-directeur de l'Informatore.

*DU KOMINTERN A CAUX AVEC UN
MARXISTE NORVÉGIEN*

Je ne suis pas né dans le communisme. Ma mère et mon père avaient une bonne situation et étaient profondément religieux. Ils possédaient une jolie ferme dans la région agricole et industrielle d'Oestfold au sud de la Norvège. Ils avaient des vaches, des cochons, huit chevaux, des champs, des forêts et même un lac pour la pêche. Je suis né en 1892, cinquième enfant d'une famille qui devait en compter quatorze. La vie à la ferme était une aventure quotidienne. Nous aidions tous. Je nourrissais les poulets, grattais le dos des cochons et jouais à cache-cache dans la grange. Mais ma plus grande joie était d'aider papa avec les chevaux. Pendant les longs mois d'été, nous jouions aux gendarmes et aux voleurs dans la forêt. Nous allions nager, pêcher, ramer, et quand nous rentrions affamés le soir, maman avait toujours quelque chose de bon à nous offrir à la cuisine : du pain fait à la maison, du beurre frais, des œufs au lard et du lait qui venait d'être trait. J'avais l'impression que le monde entier m'appartenait.

Un jour — j'avais dix ans — papa fut obligé de vendre la ferme. Il avait prêté de l'argent à des hommes d'affaires de la ville qui firent faillite, et il n'y avait pas d'autre moyen de s'en tirer.

Je n'oublierai jamais le jour où nous sommes partis vers la ville. C'était comme si le monde entier s'écroulait

tout d'un coup. Nous étions douze sur les charrettes chargées de meubles et plusieurs des enfants pleuraient. Mon frère aîné dut se placer comme chauffeur et l'une de mes sœurs comme serveuse dans un café. Papa trouva du travail dans l'usine de Borregaard. Le travail était dur et cela faisait mal de le voir dans cet endroit. Quand je l'attendais, je voyais des centaines d'ouvriers, gris, fatigués, sortir de cette usine sale. Un agent de police était à la porte. J'avais vu la police arrêter les ivrognes en ville et je me disais : « Ce doit être terrible là-dedans — et papa qui doit trimer pareillement ! »

Cette vie me paraissait très étrange. Voir ces centaines d'ouvriers a été, si je puis dire, ma première rencontre avec Karl Marx.

Nous habitions deux pièces et une cuisine et les trois pièces réunies auraient pu tenir dans la cuisine de la ferme. Nous vivions entassés les uns sur les autres. Notre régime était plutôt maigre : porridge, lait écrémé et mélasse. Je me rappelle que mon frère et moi nous allions souvent au café où travaillait ma sœur, parce que la propriétaire était une vieille dame compatissante qui disait à ma sœur : « Donne donc à manger aux garçons. »

Quelques années plus tard, les choses s'améliorèrent. Mes parents avaient économisé chaque centime et avec un peu d'aide, mon père put acheter une petite ferme. Il continua à travailler à l'usine, tandis que nous faisons marcher la ferme. Nous coupions le bois, semions le seigle et plantions les pommes de terre. Nous pûmes acheter une vache, un cheval et des poules. Le mercredi et le samedi, ma mère allait au marché, vendait le beurre frais, les œufs et les baies sauvages que nous avions cueillies. Lorsque je fis ma confirmation, à l'âge de quatorze ans, c'est en voiture que mon père me conduisit jusqu'à l'église.

Ce fut mon tour de m'occuper de la ferme et des deux chevaux. Nous avons aussi une petite carrière de sable dont je vendais plusieurs chargements par jour, ce qui venait s'ajouter à nos ressources.

Ensuite, mon père tomba malade. A la suite d'un accident à l'usine, il dut aller à l'hôpital et y resta un an

et demi. Comme l'usine refusait d'accepter la responsabilité de l'accident, nous fûmes obligés de payer nous-mêmes les notes, qui étaient très élevées. Nous n'avions pas assez d'argent comptant et il fallut vendre les chevaux. Nous avons tout perdu une seconde fois. Il me fallut commencer à travailler en usine. Pour moi, il me semblait que le mal s'était déchaîné et que j'avais été happé dans le tourbillon. A dix-sept ans, je travaillai pour la première fois dans l'immense usine Borregaard, et je n'oublierai jamais les jets de vapeur, les machines bruyantes, et les hommes qui ressemblaient à des prisonniers. Je commençai à travailler sur une machine à papier. Nous travaillions par équipes — travail de jour une semaine, travail de nuit la suivante, douze heures consécutives avec encore des heures supplémentaires. L'usine appartenait à une firme étrangère, T. Kellner Partington, papiers et pâtes. Je me sentais malade et malheureux à l'usine et les injustices de tout le système social me faisaient bouillir. C'était ma seconde rencontre avec Karl Marx.

Mon frère Kristian avait également commencé à travailler à l'usine de papiers et pendant que sa machine tournait, il lisait le manifeste communiste et d'autres brochures marxistes en s'aidant d'un dictionnaire. Je les lisais après lui et je fus complètement captivé par la critique que Marx faisait du capitalisme, car elle correspondait exactement à mes propres expériences. Je décidai de devenir un marxiste engagé et combattant. Dans une des écoles du parti, je reçus une formation de base sur la théorie du socialisme et m'inscrivis au syndicat.

Je me suis marié en 1914, au moment où la guerre éclatait. Les prix montèrent en flèche, mais les salaires des ouvriers restaient inchangés. Dans mes premières négociations avec les directeurs anglais, je demandai une augmentation de deux couronnes norvégiennes par semaine, qui me fut refusée. Je répondis par la force et annonçai que nous quitterions les machines le samedi suivant. L'augmentation nous fut accordée. Nous obtînions satisfaction, cependant la richesse continuait à s'accumuler entre les mains de quelques privilégiés tandis que la pauvreté augmentait dans le peuple. Je

de faire mon service militaire, mais la Norvège réussit à se maintenir en dehors du conflit.

Un jour, en 1917, je rentrais à la maison dans un transport militaire. Je lus dans un journal bourgeois que la révolution russe avait éclaté. Cela fit sur moi une impression ineffaçable. A mes yeux, cette révolution apparaissait comme la réalisation de mes rêves de société sans classes; elle avait commencé par une victoire dans un pays arriéré comme la Russie; en s'étendant au monde entier, elle ne pouvait manquer de conduire à la destruction du système capitaliste et au triomphe de la classe ouvrière dans tous les pays.

Je luttais à présent sur trois fronts différents : au syndicat, dans les usines et dans le mouvement politique. La révolution russe précipita à l'intérieur du parti socialiste norvégien un conflit entre la fraction qui voulait accepter les vingt et une conditions d'entrée à l'Internationale communiste et ceux qui désiraient rester indépendants. En 1923, l'aile extrême se sépara pour former le parti communiste norvégien, dont je fus l'un des fondateurs.

La classe ouvrière allemande subissait des défaites écrasantes, mais j'étais convaincu que cela ne représentait qu'un recul temporaire et que les forces révolutionnaires avanceraient bientôt sur un front mondial. Je me joignis donc à la lutte avec un enthousiasme et une joie immenses.

Ma propre usine employait deux à trois mille ouvriers. Notre cellule communiste, qui ne comptait pas plus de sept hommes, réussit à commander toute l'orientation de l'usine. Nous publiions un journal d'usine qui tirait à mille exemplaires et dont le principe directeur était le suivant : la méfiance envers les patrons est une condition essentielle de confiance entre les ouvriers.

En 1928, je fus choisi par le parti communiste norvégien pour conduire une délégation de sept membres au 6^e Congrès du Komintern à Moscou. Quand nous sommes descendus du train à Léninegrad, je me suis trouvé devant un spectacle bien différent de ce que j'avais imaginé : des multitudes de fermiers portant d'étranges uniformes et des masses de gens s'étaient devant moi comme une mer grise. Toutefois, ma conviction tenait

ferme. Cela représentait une étape nécessaire sur la route du progrès et la révolution russe s'épanouirait et deviendrait une bénédiction non seulement pour l'Union soviétique, mais pour toute l'humanité.

Je me trouvais donc au quartier général de la révolution avec les hommes qui allaient en fait prendre le destin du monde entre leurs mains. Mais le congrès était bien loin d'être uni. La plupart des délégations étaient divisées en factions rivales.

J'étais installé à l'hôtel à côté de la délégation allemande dont la fraction majoritaire était dirigée par Ernst Thelmann. Les discussions de cette délégation se prolongeaient tard dans la nuit et se terminaient parfois avec des cris et même des coups de poing. Cela me paraissait plutôt singulier, mais c'était peut-être nécessaire pour réaliser l'unité au sein de la délégation allemande.

Au congrès, il y avait des discussions au cours desquelles nous étions parfois appelés à voter. On pouvait voter pour ou contre, et même ceux qui ne disposaient pas d'un mandat pouvaient exprimer leur opinion en levant la main. Du point de vue démocratique, notre procédure était sans défaut. Boukharine fut ainsi élu à l'unanimité comme président du Komintern, mais peu après la fin du congrès, il fut destitué par le praesidium au mépris du vote du congrès.

Pendant mon séjour à Moscou, j'ai aussi eu l'occasion d'assister à un procès lors d'une grande purge. On accusait de sabotage les responsables des charbonnages du Don. Ils furent condamnés en notre présence. Les accusés montèrent au podium, suivis chacun d'un soldat baïonnette au canon, et se rangèrent en cercle. Vichinsky était chargé à la fois de rendre le jugement et de présenter l'accusation. Il entra aussi tranquillement que s'il allait prendre une tasse de café, alluma une cigarette, regarda l'assistance et, nonchalamment, lut à chacun sa sentence. Comme ils avaient tous avoués leurs crimes, aucun ne fut acquitté et aucun ne protesta contre le jugement. Quelques-uns furent condamnés à mort, d'autres à des peines de prison plus ou moins longues et les étrangers à des condamnations plus bénignes. Dans les rues, la foule

attendait patiemment les résultats et protesta violemment contre le peu de sévérité des sentences. La propagande et les procès précédents avaient donné au peuple une telle conception de ces crimes qu'il ne pouvait pas imaginer une condamnation moins sévère que la peine de mort. J'étais pleinement convaincu de la culpabilité de ces accusés comme je le fus plus tard pendant les grandes purges. Je n'imaginai pas qu'on aurait pu aussi condamner de la même façon des innocents.

Je me trouvai à nouveau à Moscou en 1937. Cette fois-ci je venais avec une délégation du parti pour discuter avec le Komintern de la situation en Norvège et des tâches particulières que le parti communiste norvégien avait à remplir. La délégation française souhaitait également présenter un rapport de travail de son parti. Plusieurs délégués du parti communiste allemand clandestin prirent aussi part aux débats. A un moment donné, une discussion violente s'éleva entre ces deux groupes. Elle était à son point culminant quand soudain Staline, qui avait fumé sa pipe dans un coin, sans paraître s'intéresser à l'affaire, monta sur l'estrade et dit : « Les Français ont tout à fait raison; je déclare la discussion close. » Telles étaient la puissance et l'autorité que Staline avait acquises comme leader du communisme mondial; il faisait la loi non seulement en Russie, mais dans tous les partis communistes du monde.

Le pacte germano-russe créa la confusion dans beaucoup de partis communistes, y compris le nôtre en Norvège. Quand l'armée allemande occupa la Norvège, le parti se trouva soudain placé dans une situation difficile et compromettante. Quelques jours après l'occupation d'Oslo, les troupes allemandes marchaient vers Oestfold où je travaillais. En tant que secrétaire de l'Union régionale des syndicats, je convoquai tous les délégués des comités d'entreprise pour examiner la situation. Je proposai que les syndicats et les mouvements ouvriers soutiennent fermement le gouvernement légalement élu et dénoncent le gouvernement de Quisling comme un gouvernement de traîtres appuyé par les baïonnettes allemandes. Les syndicats, pensais-je, devaient se mettre

à la disposition des autorités civiles et militaires pour détruire le gouvernement Quisling et expulser les Allemands de Norvège.

Quelques jours plus tard, je reçus la visite d'un envoyé du comité central qui me dit que cette résolution était complètement fausse. C'était le gouvernement norvégien au pouvoir au moment de l'occupation allemande de notre pays qui était fautif : le cabinet Nygaardsvold était selon eux un cabinet de traîtres. Il nous fallait bien entendu combattre Quisling et les fascistes norvégiens par tous les moyens possibles, mais aussi essayer de trouver un terrain d'entente avec les Allemands et construire un nouveau front populaire qui pourrait être reconnu comme gouvernement provisoire en Norvège. Je protestai : cette politique me paraissait incompréhensible. Je gardai mon point de vue et l'exposai à la prochaine conférence des chefs communistes norvégiens. Il s'en suivit une grande dispute au cœur du parti sur l'attitude à prendre vis-à-vis des Allemands, mais nous étions tous d'accord qu'il fallait combattre les nazis et la cinquième colonne norvégienne.

En dépit du pacte entre les Soviétiques et les Allemands, le parti communiste norvégien fut dissous par les envahisseurs et fut obligé de prendre le maquis tandis que toute la direction du parti et moi-même étions arrêtés : les Allemands encerclèrent ma maison et y pénétrèrent mitrailleuse au poing. Il était quatre heures du matin. Ma femme et moi étions allés passer la nuit dans un hôtel à Oslo. Mais notre téléphone avait été surveillé. Bien que nos noms n'aient pas été inscrits au registre de l'hôtel, ils nous retrouvèrent et le matin suivant, à sept heures, j'entendis le martèlement de bottes dans le corridor. On frappa à la porte et je dis : « Vous devez faire erreur », mais les coups redoublèrent. La porte s'ouvrit brusquement, des policiers norvégiens et allemands envahirent la chambre et la fouillèrent de fond en comble. On m'ordonna de suivre les Allemands. « Suis-je arrêté ? » demandai-je. Pas de réponse. Je fus emmené au quartier général de la Gestapo et interrogé immédiatement. Je découvris plus tard que tous mes camarades du parti étaient là aussi. La plupart des communistes furent relâchés par la suite, mais

quand la guerre éclata entre l'Allemagne et l'Union soviétique, il y eut une nouvelle vague d'arrestations parmi les chefs communistes et le parti passa entièrement dans la clandestinité. La lutte interne dans le parti au sujet de notre politique nationale se poursuivit néanmoins. L'unité ne se rétablit que lorsque Hitler commença l'invasion de l'Union soviétique.

Après que l'Union soviétique eut été ainsi entraînée dans la guerre, les communistes prirent une part active à la résistance. Communistes et socialistes se retrouvèrent et commencèrent à discuter des tâches communes qui nous attendaient après la guerre. L'une des premières consistait à trouver l'unité au sein du mouvement ouvrier.

Quand la deuxième guerre mondiale se termina par la victoire de l'Union soviétique et des démocraties occidentales, nous crûmes que le monde se dirigeait vers une ère pacifique et qu'il serait possible de construire le socialisme dans une atmosphère de paix et de compréhension. Des négociations en vue d'une fusion commencèrent, mais il fut impossible de les faire aboutir. Après la création du Kominform en 1947, un profond différend opposa socialistes et communistes, qui s'engagèrent dans des voies idéologiques divergentes ; nos espoirs n'avaient été que des illusions.

C'est à cette époque que remontent mes premières impressions du Réarmement moral. A Noël 1948, mon fils cadet me donna le livre de Peter Howard *Les idées ont des jambes*. L'auteur y parlait d'idées en marche et je me rendis compte que le communisme n'était pas seul à examiner la situation du monde pour chercher à le transformer. Par curiosité, je lus d'autres livres du Réarmement moral et j'assistai même à des conférences, mais j'arrivai rapidement à la conclusion que la solution à laquelle je m'étais toujours rallié restait la meilleure. La guerre des classes devait continuer, le chemin de la libération de la classe ouvrière passait nécessairement par une période de dictature du prolétariat et cela jusqu'à ce que toute opposition ait été brisée.

C'est bien ancré dans cette conviction que je me rendis au centre d'entraînement idéologique de Caux en 1950.

J'y rencontrai des communistes, des communistes allemands entraînés, qui avaient déjà fait l'expérience de la grande force d'union que l'on trouvait à Caux. L'un d'eux me demanda si je considérais le capitaliste comme un être humain. « Bien sûr, répondis-je, le capitaliste est un être humain, mais d'une espèce particulière qui ne peut pas changer de comportement ; il faut donc l'écraser et l'éliminer. » Dans les discussions serrées qui suivirent, je fis appel à toute mon idéologie communiste, ma philosophie et ma connaissance de la guerre des classes. Mais, au fur et à mesure que j'établissais des comparaisons entre le congrès du Komintern de 1928 et la conférence de Caux, je me voyais forcé de reconsidérer ma conception de la lutte des classes, de réévaluer les résultats atteints jusqu'alors par le communisme et d'examiner l'état réel du monde. A Caux, j'ai ressenti une unité étonnante, basée sur un amour et une compréhension assez forts pour détruire toutes les barrières de classe, de croyance et de couleur. Il n'y avait pas de factions à Caux : même les communistes et les socialistes trouvaient l'unité.

Auparavant, j'avais toujours cru qu'avant de pouvoir changer les gens, il fallait créer un nouveau système qui élimine la propriété privée et rende impossible l'exploitation. Ce nouveau système aurait créé le nouveau type d'homme capable de maîtriser l'art difficile de vivre dans la discipline et la liberté. Or l'expérience avait démontré l'échec total du marxisme sur ce point, les nouveaux systèmes ne créant pas, en fait, de nouveau type d'homme.

On peut socialiser, nationaliser et rationaliser, mais la nature humaine reste la même, incontrôlable. De nouvelles divisions apparaissent, de nouvelles classes se créent et de nouvelles difficultés surgissent.

A Caux, j'ai fait une déclaration dans ce sens qui fut communiquée à la presse. A mon retour de Norvège, le rédacteur du principal journal communiste *Frihet* me téléphona pour me dire qu'il avait reçu par l'agence de presse la déclaration que j'avais « soi-disant faite à Caux ». Il ne doutait pas que celle-ci ait été falsifiée et

me demandait de la démentir. A quoi je répondis qu'il n'y avait aucune falsification et que j'en prenais la responsabilité dans les termes exacts de sa publication. Il me demanda alors si je me rendais bien compte que ma prise de position allait nuire au parti communiste de Norvège et je lui répondis : « Cela dépend de la façon dont il l'accueillera. »

En tant que membre du comité central du parti communiste norvégien, je fus convoqué par le secrétariat du parti pour discuter de toute l'affaire. Celui-ci voulait retrouver un terrain d'entente pour que je puisse continuer mon travail comme membre du parti. Nous discutâmes entre autres de la situation mondiale, des différents concepts de la guerre des classes et de la dictature du prolétariat. Il fut décidé que j'établirais un document soulignant les points de divergence entre le Réarmement moral et le communisme, entre moi-même et le parti. Après avoir examiné le problème à fond, j'en conclus qu'on ne gagnerait rien du tout à mettre en discussion les déviations, quelles qu'elles soient, par rapport à la ligne communiste. Il a toujours existé des déviations et des factions, et de nouvelles discussions dans ce domaine ne mèneraient nulle part. Je décidai donc de remettre au parti communiste norvégien une déclaration décrivant ma philosophie de vie — celle du Réarmement moral basée sur des critères moraux absolus — et ne laissant aucun doute sur mon engagement dans ce sens. Je terminai en posant la question : une telle qualité de vie est-elle incompatible avec le fait d'appartenir au parti communiste?

Pensant que j'aurais à rendre compte de cette déclaration devant une commission, je m'entretins avec plusieurs de mes amis et nous eûmes un moment de silence. Il me vint cette pensée très claire : « Maintiens ferme la déclaration que tu as faite à Caux. Elle est juste. Tiens bon. » Je crois que cette pensée, en dehors même de ce que j'avais vu à Caux, a été la source de ma décision inébranlable de ne pas revenir en arrière. Je ne reçus jamais de réponse à ma déclaration ni à ma question au parti communiste norvégien. Cependant, je reçus une

réponse indirecte lors de la première réunion du comité central qui suivit : je n'y fus pas convoqué ! On demanda à mon remplaçant de siéger à ma place. Il vint me demander ce que cela signifiait et pourquoi je ne pouvais pas me rendre à la réunion. Je lui répondis que je n'avais pas été convoqué. Il refusa de s'y rendre par loyauté vis-à-vis de moi. Alors le secrétaire du parti convoqua une troisième personne qui n'avait été élue ni par les responsables régionaux, ni par le congrès national. Les comités régionaux, s'estimant insultés, exigèrent que des responsables du parti viennent expliquer pourquoi ils avaient évincé du comité central un délégué régulièrement mandaté. Ceux-ci refusèrent d'obtempérer. Finalement, il m'apparut que je ferais mieux de quitter le parti communiste.

Mon éviction par le comité central me donna la preuve que le parti n'acceptait pas la philosophie que j'avais faite mienne. Telles sont les raisons de ma démission du parti. Elles figurent dans la déclaration que je fis à la presse et dont voici le texte :

« Ma démission du parti communiste de Norvège résulte du fait que j'ai reconnu avoir adhéré au Réarmement moral avec toutes les conséquences que cela entraîne.

« Il y a quelque temps, j'ai envoyé par écrit au parti une déclaration complète sur ces questions.

« Naturellement je ne m'attendais pas à ce que le parti communiste norvégien accepte d'emblée comme base de travail la politique, à mon avis révolutionnaire, que le Réarmement moral représente ; mais je n'ai jamais cessé de soutenir mes convictions, ouvertement et sans détour, qu'il s'agisse de politique ou de pensée. Et je continuerai.

« Après avoir sérieusement et mûrement considéré toutes les données du problème, j'en suis arrivé à la conclusion que la seule solution logique et valable était de mettre fin à mon appartenance au parti communiste.

« J'espère cependant que dans notre pays, lui aussi, beaucoup de communistes, socialistes, progressistes et de gens sans préjugés en général vont devenir des pionniers dans le combat pour cet esprit nouveau dont dépendent l'avenir de l'humanité et le nôtre. »

Le Réarmement moral constituait pour moi un défi et une mise à l'épreuve. Continuellement, je me redemandais si j'avais failli à la classe ouvrière en m'engageant dans cette tâche de construire une nouvelle société. Toutes les expériences que j'ai faites depuis ont renforcé ma conviction que j'avais bien agi en m'associant avec le Réarmement moral et qu'il apporte la solution aux problèmes de notre époque. Je ne regrette pas d'avoir lutté pour la justice sociale et utilisé la guerre des classes pour y arriver ; mais, si j'avais rencontré le Réarmement moral plus tôt, j'aurais pu faire beaucoup plus pour ma classe et mon pays.

La phase actuelle de développement du communisme est significative. Il a le pouvoir de progresser dans différentes parties du monde et la faiblesse de l'Ouest décuple ses forces, constituant, en fait, son plus grand atout. Mais le communisme n'a jamais su créer l'unité dans son propre camp. En conséquence, un monde contrôlé par le communisme ne produirait pas une paix éternelle mais un constant climat de discorde. Il porte en lui beaucoup de contradictions. Le progrès matériel, par exemple, n'a pas donné naissance au nouveau type d'homme capable de dominer la situation. De nouvelles classes, de nouvelles divergences surgissent, entraînant de nouveaux problèmes.

Les événements de Hongrie, l'attitude soviétique vis-à-vis de la Yougoslavie et les conflits internes du parti ont déçu chez les nations démocratiques certains espoirs de coexistence pacifique ; mais ils ont déçu également beaucoup de communistes, les faisant tomber dans l'apathie. Mais l'anti-communisme et l'apathie ne sont pas une solution pour d'anciens communistes. L'anticommunisme est réactionnaire et ne peut pas résoudre les conflits entre le monde communiste et le monde libre. Aux marxistes déçus, il nous faut montrer comment ils peuvent continuer à construire un monde nouveau.

HANS BJERKHOLT,
Norvège.

« *JE N'AVAIS JAMAIS PRIS SOIN
DE MON PEUPLE* ».

Dieu qui dans Sa puissance créa l'univers, détermina quatre points sur l'horizon. Il appela l'un Est, l'autre Ouest, un autre Sud, le dernier Nord. Grâce à la puissance de ce que Dieu nous a donné par le travail de Frank Buchman, des hommes se sont rassemblés de ces quatre points. C'est la bonne route toute droite.

L'année dernière je suis allé à la Mecque et j'ai acquis le titre d'Elhadj. Maintenant, j'ai trouvé cette bonne route.

Je suis le chef des Hausas d'Onitsha, la ville des grands marchés sur les rives du Niger, dans le Nigeria oriental. J'ai aussi été député et je siège maintenant au Conseil municipal. Nous avons beaucoup de problèmes et de difficultés dans ma région.

Je me sentais divisé dans mon propre cœur parce qu'il n'y avait pas d'unité dans mon peuple ni dans ma famille. Comme président de la Cour de justice, j'ai six conseillers. Ceux-ci se querellaient et acceptaient des pots-de-vin. On remettait à plus tard le jugement de certains cas, pour donner le temps aux parties en litige d'augmenter la somme qu'elles offraient comme preuve du bien-fondé de leur cause! Cela me mettait en colère.

Un jour, un groupe d'hommes — Africains et Européens — sont venus me trouver dans ma résidence de chef à Onitsha. Ils m'ont dit qu'ils tournaient un film appelé *Liberté*, qui serait le porte-parole de l'Afrique pour le

monde entier. Ils m'ont demandé de les aider. J'ai rassemblé mon peuple sur les rives du Niger. Le roi d'Onitsha était là et il avait aussi rassemblé ses chefs et des milliers de personnes de son peuple. Je montai mon cheval et nous avons passé toute la journée à participer aux prises de vue.

Après cela je demandai à ceux qui tournaient le film : « De quoi s'agit-il ? » On me parla de ces critères absolus, honnêteté absolue, pureté, désintéressement et amour. De retour à la maison je n'arrivais pas à dormir. Cela me tracassait dans tout le corps. Dans la nuit, je me levai et je réveillai ma femme, j'écrivis ces quatre critères et je lui dis : « Ils me tracassent, je ne suis pas sûr de ce qu'il y a là derrière, mais regarde, les voilà. » Je buvais de la bière et quand je passais la nuit en ville, je faisais tout ce que je voulais. Et tout cela me tracassait au-dedans de moi quand je pensais à ces quatre critères. Dans mon cœur, je me sentais séparé de mon peuple, de ma famille, de ma femme.

Le lendemain je fis venir mon ami, je lui montrai la chose et il dit : « Je n'ai encore jamais vu ça. » J'appelai alors quatre de mes instituteurs musulmans. Ils se mirent à discuter entre eux de ce que signifiaient ces quatre choses et ils se demandaient comment ils arriveraient à les suivre. Ils en appelèrent d'autres et se retrouvèrent vingt. L'un d'eux, un vieillard de soixante-quinze ans, se leva et dit : « Oui, c'est juste, il y a dans le Coran un passage qui appuie cela. » Et il le lut. Nous savions que nous étions dans la vérité.

Je fis appeler alors tout mon peuple en assemblée. Je leur expliquai tout cela à fond et ils comprirent. Comme cela m'avait tracassé, cela commença à les tracasser aussi. Et pendant deux jours toute la ville en parla. Ils disaient : « Le chef a apporté quelque chose dont nous voulons tous parler. » Au bout de deux jours je réunis à nouveau mon peuple et je dis : « Il faut que j'aie en découvrir plus à ce sujet et trouver ce qu'il y a derrière. » Ils approuvèrent. Vingt-trois autos pleines de gens firent avec moi les 67 milles qui séparent la ville de l'aérodrome. Et c'est ainsi que je partis pour Mackinac.

Là, ma joie grandit quand je vis des hommes de tant de nations qui m'auraient semblé ne jamais pouvoir s'entendre. Je priai pour eux et je priai pour mon peuple, afin que ceci grandisse dans le monde entier.

Au bout de quelque temps, je commençai à écouter la voix de Dieu dans mon cœur. Quand mon père, le chef, était mort, il avait laissé de l'argent. Nous étions douze enfants d'une même mère. Tout l'argent avait été laissé à mon nom. Je n'avais pas montré le testament à mes frères. Je m'étais trouvé des excuses pour faire ce qu'il me plaisait de l'argent. Je pensai à cela dans le silence et j'écrivis à mes frères, leur disant pour la première fois le montant de l'argent. Je leur dis que maintenant mon cœur était libre, que tout ce qui le salissait en était sorti et que je pensais qu'il fallait diviser l'argent en trois : un tiers pour la nourriture, un tiers pour les besoins de notre famille, et un tiers pour venir en aide à mon peuple.

Quand je suis rentré de Mackinac, j'ai convoqué toute ma famille et leur ai dit : « Maintenant je veux être un homme différent. J'aimerais que vous veniez avec moi à la banque. » Nous sommes douze dans la famille. J'ai dit au directeur de la banque : « J'aimerais que vous nous disiez le montant exact de la fortune que mon père a déposée ici. » Et il le fit en présence de tous mes frères.

J'ai dit à mes frères : « Entendez-vous, voyez-vous, maintenant, comprenez-vous combien nous avons en banque? » Sur la route du retour, un de mes frères me demanda : « Pourquoi fais-tu cela? » Je lui répondis : « Je le fais parce que Dieu me l'a dit. Ce n'est pas bien d'employer tout cet argent pour moi-même. Vous allez me dire ce dont vous avez besoin et je m'en occuperai tout de suite. »

L'un d'eux dit : « Je remercie Dieu. J'avais déjà songé à te tuer, mais je constate maintenant que tu es un homme différent. » Un autre dit qu'il avait besoin de deux cents livres pour pouvoir se marier. A un troisième, il fallait cent livres pour monter un commerce. Tous me dirent ce dont ils avaient besoin.

Une fois qu'ils l'eurent fait, je me suis senti très triste et j'ai pleuré, comprenant combien je les avais mal traités

auparavant. Je leur ai donné un chèque à chacun. A partir de ce moment-là nous nous sommes sentis unis.

Le lendemain ils m'ont demandé quel était mon secret et comment j'avais entendu parler de ces quatre critères moraux absolus. Je les ai alors traduits dans ma langue pour qu'ils puissent comprendre et nous avons commencé à écouter ensemble la voix de Dieu. Le jour suivant, on parlait de cela dans le journal, et le résultat immédiat fut que cinq familles mirent fin à leurs querelles. Et de là, il y a eu des réactions en chaîne à travers toute la ville.

Il y avait un chef qui était mon ennemi. Sans le gouvernement, j'aurais été en guerre avec lui. Nous nous mettions toujours en colère l'un contre l'autre. Chaque fois que ses hommes venaient dans ma ville, mes hommes rongeaient leur frein d'envie de s'en prendre à eux et de les battre. J'ai commencé à penser à cela et me suis dit : « Ce n'est pas bien, pourquoi sommes-nous ennemis ? » Alors je pris mon courage à deux mains et je lui écrivis pour m'excuser. J'ai écrit vingt-trois lettres d'excuses à toutes les autres personnes avec qui je n'avais pas été en bons termes. A mon retour à Onitsha, j'ai rendu visite à chacun d'entre eux dans son propre foyer et nous avons décidé de nous réconcilier.

J'ai rencontré Frank Buchman plusieurs fois à Mackinac et nous avons toujours parlé de mon peuple. Je me rappelle une chose que Frank m'a dite et qui m'a beaucoup frappé : « Si vous voulez sauver votre pays, vous devez vous donner vous-même à votre peuple. »

En tant que chef, je ne m'étais donné à personne. Qu'est-ce que cela veut dire, vous demandez-vous ? Eh bien, tel homme était mon ennemi, tel autre était mon ennemi, tel autre encore était aussi mon ennemi. Alors je ne me préoccupais pas d'eux. S'il y avait une querelle en ville, je leur demandais de venir, mais s'ils ne venaient pas, je les oubliais. Je ne savais pas ce qui se passait dans le cœur de mon peuple. Maintenant, j'ai demandé pardon à mes anciens ennemis et il n'y a plus d'amertume.

En tant que chef, je n'allais jamais vers mon peuple. Maintenant, dès qu'il y a la plus petite plainte en ville, je quitte ce que je suis en train de faire, prends mon auto

et vais chez ces personnes. Ainsi, il n'y a pas un jeune garçon ou un vieillard dont je ne sache ce qu'il a dans le cœur.

Un jour, j'ai entendu Frank Buchman dire au premier ministre du Japon : « La jeunesse du Japon apprend à n'aller ni à gauche, ni à droite, mais tout droit. » Cela m'a troublé, aussi ai-je demandé à Frank Buchman ce qu'il voulait dire par là.

Il me répondit : « Vous savez, quand vous rendez la justice, un homme vient à vous et vous dit : « Si nous vous « donnons ce présent, voulez-vous rendre le jugement en « notre faveur? » et l'autre homme vient et dit : « Si nous « vous donnons ceci, voudriez-vous rendre le jugement en « notre faveur? — Oui, je connais cela, dis-je. — Alors, continua Frank maintenant, ce qu'il vous faut, ce n'est pas de suivre ce qu'un homme ou un autre veut, mais de marcher tout droit vers ce qui est juste. »

Maintenant, les six hommes et moi-même qui rendons les jugements, nous écoutons ensemble la sagesse de Dieu. Nous avons trouvé l'unité et nous pouvons régler les différends de notre peuple immédiatement et sur place.

D'autres chefs sont venus nous voir d'endroits éloignés, pour nous demander comment ils pourraient vivre en frères et nous leur donnons notre expérience, car c'est cela qui sauvera mon peuple.

De cette manière, toutes les tribus, chrétiennes et musulmanes, trouvent l'unité.

J'ai raconté notre histoire au premier ministre du pays et à ceux des régions du Nord et de l'Est; ils ont vu combien j'avais changé et savent que c'est réel. Dieu aidera cette action, parce qu'elle n'est pas l'œuvre de notre égoïsme, mais celle de Dieu.

ELHADJ UMORU YUSHAU,
Nigeria.

BATISSEUR DE L'AFRIQUE DE DEMAIN

J'ai toujours eu beaucoup de chance. Bien des gens sont morts sans avoir vu l'Histoire se faire sous leurs yeux et sans avoir prit part à sa formation. Pour moi, il m'a été donné de voir l'Histoire se graver dans mon cœur.

J'ai grandi dans la haine de l'impérialisme, et j'ai hérité de l'amertume de ma famille. Mon oncle était chef coutumier lorsqu'en 1900 les blancs arrivèrent à Owerri au Nigeria. C'est lui qui m'a fait l'amer tableau de ce qui s'est passé alors.

Les blancs avaient substitué à l'autorité de mon grand-père, le chef Egwunwoke, celle de leur propre gouvernement. Ils l'avaient persécuté et emprisonné; et ensuite ils ont utilisé le gin et le whisky pour asservir notre peuple à leur volonté. Mon oncle m'a montré les vieilles bouteilles de gin.

Au collège, l'attitude du directeur, un prêtre blanc, n'a pas contribué à diminuer ma haine des Anglais. Il faisait souvent usage du bâton pour punir ceux qui n'arrivaient pas au niveau de ce qu'il exigeait dans ses leçons. Le dimanche matin, il disait la messe et lisait l'Évangile : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît. » Je n'arrivais pas à identifier le Révérend Père du lundi matin avec le Révérend Père des dimanches.

Les fonctionnaires européens vivaient dans des conditions qui semblaient le paradis à la plupart d'entre nous.

Les gens des villages devaient s'endetter pour régler leurs impôts et devenaient ainsi les esclaves des prêteurs. Aucun d'entre eux d'ailleurs n'aurait su expliquer pourquoi il fallait payer des impôts.

Ces choses commencèrent à me faire penser que Dieu n'existe pas. Je me disais : s'il y avait un Dieu, ces gens seraient punis et la punition serait immédiate.

J'ai quitté l'Église à cause des atrocités qu'elle semblait admettre. Jamais elle ne s'est élevée contre la puissance impérialiste. Je me disais que tant que l'Église ne prenait pas de mesures contre ces crimes, elle les approuvait. C'est pour cette même raison que l'Occident ne m'attirait pas ; rien de ce qu'il pouvait m'offrir ne m'intéressait, car il semblait toujours donner raison à ceux qui nous faisaient du tort. L'Occident n'avait rien à dire à des gens comme moi.

En 1942, j'avais presque terminé mes études supérieures ; tous mes amis prenaient des situations, et certains entrèrent dans l'administration. La première grève de fonctionnaires eut lieu à cette époque-là, pour appuyer une revendication de salaire des ouvriers. Beaucoup de mes camarades participèrent à cette lutte. L'un d'entre eux me parla un jour du rôle joué par la jeunesse et d'un mouvement clandestin dont le but n'était rien moins que l'établissement d'un gouvernement nigérian autonome.

L'idole des jeunes était à ce moment-là le Dr Nnamdi Azikiwé — nous l'appelions tous « Zik » — dont les discours et les écrits enflammaient partout l'ardeur nationaliste des Africains. Son journal *West African Pilot*, devint notre Bible. Après avoir entendu parler Zik, on quittait la salle prêt à tirer sur tous les blancs qu'on rencontrerait. Il nous parlait de ses expériences en Amérique, analysait l'attitude des blancs envers les Africains. Un feu s'allumait dans le cœur de tous les jeunes qui avaient le moindre sens patriotique. Le mouvement « Zikiste » prit naissance.

Je quittai le collège pour entrer dans la lutte. J'acceptai un emploi administratif dans la police, mais la nuit, j'allais travailler aux côtés des Zikistes qui luttèrent pour un gouvernement autonome, pour améliorer le sort de notre

peuple, pour bâtir des écoles et des routes, afin que ceux qui payaient les impôts en eussent le bénéfice. Je pensais que les choses mal faites par les Anglais seraient redressées par les Africains s'ils se gouvernaient eux-mêmes.

Nous nous étions organisés en groupes et nous lisions les écrits de Karl Marx. Nous payions nos livres par mensualités. Au début, Marx m'intéressait surtout par le choix de ses mots, la tournure de ses phrases. Un bon chef de la jeunesse doit être capable de s'exprimer facilement. Les phrases de Karl Marx étaient plus importantes pour moi que son analyse.

Puis j'ai commencé à comprendre. Il proposait un remède. Les différences de classes dont il parlait, je les constatais autour de moi. Je voyais les hôpitaux européens et les hôpitaux africains : les services dits « supérieurs » et les services dits « secondaires » et je notais les différences. J'observais aussi que les uns travaillaient comme des bêtes de somme, tandis que les autres se conduisaient en maîtres. Et si l'on disait un mot contre la puissance impérialiste, on allait en prison.

Le poste que j'occupais me donnait plus d'une raison de souhaiter une révolution sanglante. Devant mes yeux, beaucoup de jeunes souffraient à cause de leurs opinions. J'en avais vu que la police frappait à coups de bâton pour obtenir leurs aveux. Tout cela augmentait et approfondissait mon adhésion à la philosophie marxiste, bien que je ne fusse pas d'accord avec certaines de ses conclusions.

Très rapidement beaucoup de chefs de jeunesse furent jetés en prison. J'étais au tribunal lorsqu'un de mes amis, à la lecture de sa sentence, cria au magistrat : « Si la lutte pour l'indépendance est un crime, alors donnez-moi le maximum de peine ! »

Ma maison fut fouillée. J'étais prudent et on ne découvrit pas de documents chez moi. Mais bientôt je me trouvai brimé d'une manière beaucoup plus révoltante. D'abord j'avais été transféré de Lagos, la capitale du Nigeria, dans la province la plus à l'est du pays, qui à l'époque était considérée comme un lieu d'éloignement. Je me considérais donc déjà comme une « victime ».

Le voyage commença par bateau jusqu'à Port Har-

court dans le Nigeria oriental, puis continua vers Enugu, à 300 kilomètres à l'intérieur. Quand j'y fus arrivé, on m'expédia par autocar et par camion au-delà de la Cross River, à Calabar. De là un autre camion me conduisit 150 kilomètres plus loin à mon lieu de destination. Le voyage dura vingt-huit jours et, à l'arrivée, toutes mes affaires personnelles, ma vaisselle, mes chaises et mon matériel de cuisine étaient cassés ou disparus.

Je me sentis alors très seul et abandonné. Je pris un congé, rentrai chez moi et décidai de me marier; ce que ma famille souhaitait depuis longtemps, espérant que cela ralentirait mes activités politiques. Mon oncle avait conclu un arrangement avec le chef d'un village voisin, dont la fille constituait un parti convenable.

Nous nous sommes mariés à l'église catholique d'Umuodu-Mbierri, le 6 juin 1948. Ma femme enseignait dans une école religieuse, et les autorités du couvent ainsi que mon beau-père insistèrent pour qu'il y ait une cérémonie à l'église. Mais cela ne signifiait rien pour moi.

En juillet je refis le voyage, cette fois avec ma femme, pour rejoindre mon poste. En août, je me trouvai impliqué dans un procès qui avait été monté pendant mon absence. J'étais faussement accusé d'avoir touché un excédent de paye de 10 livres 13 shillings et 4 pence.

Alors commença une longue série d'enquêtes et d'interrogatoires. A un moment donné une commission fut nommée, composée de cinq Européens qui siégèrent pendant cinq jours, chacun touchant environ cinq livres par jour, pour enquêter sur les dix livres manquantes. La commission se déclara incapable de déterminer qui était responsable du trou dans la caisse.

Quoi qu'il en soit, je finis par comparaître devant un magistrat. Je n'avais pas d'autre preuve que ma parole contre la sienne. Le magistrat suspendit le jugement pendant trois jours. Le troisième jour à cinq heures du matin, un boy de service du club européen vint chez moi et me dit : « Vous serez déclaré coupable. Il y a eu réunion hier soir au club. Le juge et l'administrateur y étaient, et il a été question de vous la plupart du temps. »

Quand le juge prononça ma condamnation à six mois de prison, je n'en fus pas ému. Mais une grande amertume entra dans mon cœur. En qualité de gestionnaire, j'avais eu à manier des milliers de livres, et être mis en prison pour une affaire de 10 livres était la plus grande humiliation. Ni ma femme ni ma mère ne pouvaient comprendre. C'était bien pire que si j'avais été accusé de sédition.

C'est au printemps de 1949 que finalement j'entrai en prison après être allé plusieurs fois en appel. Notre premier enfant naquit huit jours après.

Je fis quarante-neuf jours de prison. Bientôt après j'étais de nouveau à Lagos, le centre de la vie politique du Nigeria. Mes camarades du mouvement Zikiste sortaient aussi de prison à ce moment. Nous lançâmes un journal appelé *Labour Champion*, et j'en devins le rédacteur responsable. J'acceptai un salaire mensuel réduit à six livres seulement, et le fis volontiers.

C'est à ce moment, en 1949, qu'eurent lieu les tragiques « fusillades d'Enugu ». Les mineurs de la vallée d'Iva près d'Enugu étaient en grève. La police employa les gaz lacrymogènes, les matraques et les fusils contre une troupe de manifestants sans armes. Le capitaine de la police donna l'ordre de tirer, et vingt et une personnes furent tuées.

La commission d'enquête déclara qu'il y avait eu « erreur de jugement » de la part du capitaine de la police britannique. Sa seule punition fut d'être mis à la retraite.

Nous autres des mouvements de jeunesse, nous sentions que ces choses appelaient une action révolutionnaire, et qu'il devait y avoir une autre « erreur de jugement » quelque part! Œil pour œil et dent pour dent! Nous pensions qu'on pourrait créer une organisation mau-mau au Nigeria, et une section d'anciens combattants fut chargée d'étudier les moyens de trouver du matériel et des armes.

Le premier attentat fut dirigé contre M. Hugh Foot, alors chef des services administratifs au Nigeria (qui fut plus tard gouverneur de Chypre). Le coup manqua et

le jeune qui l'avait fait fut condamné à l'emprisonnement à vie.

Notre journal, le *Labour Champion*, attaqua les conclusions du juge. Nous fûmes accusés de sédition et l'amende à payer fut de 200 livres, ce qui absorba jusqu'au dernier penny le compte en banque du journal et mit fin à son existence.

Je pris alors la décision d'entrer dans le mouvement syndical avec pour objectif l'organisation des travailleurs. Je m'intéressais à leur sort et je pensais qu'ils pourraient jouer un rôle décisif d'agitateurs dans la lutte pour un gouvernement autonome du pays. La plupart de mes collègues entrèrent dans la même voie.

C'est au milieu de toutes ces batailles que mon foyer commença à se désagréger. La mauvaise santé des enfants, ma vie occupée et le manque d'argent étaient un terrain fertile pour la mésentente. Trois ans passèrent ainsi dans la méfiance, l'amertume et la guerre au foyer. Quand, après la naissance de notre quatrième enfant, ma femme repartit dans sa famille, notre divorce paraissait certain.

Pendant ce temps, la lutte pour l'indépendance atteignait son paroxysme. Le mouvement Zikiste était fortement organisé partout, et nous avions notre code secret et un système clandestin de communications. Beaucoup d'entre nous désiraient passionnément que le conflit éclate ouvertement. Le D^r Azikiwe quitta le Nigeria pour faire une dernière tentative afin d'arracher au gouvernement britannique la reconnaissance de nos droits. La presse londonienne le couvrit de ridicule. Le ministre des colonies refusa de le reconnaître comme notre porte-parole ou notre chef. Il s'entendit répondre : « Vous ne représentez rien en Nigeria. »

C'est avec notre plein accord que le D^r Azikiwe se tourna vers l'Est et prépara son départ pour Moscou.

Subitement, le bruit couru qu'au lieu de demander l'aide des pays communistes, Zik était rentré en Nigeria, décidé à tendre la main à ses anciens adversaires politiques et à trouver un chemin vers l'autonomie sans effusion de sang. Ses discours changèrent de ton, appelant

à la renaissance de notre peuple et lançant de nouveaux slogans pour l'unité comme : « Non qui a raison, mais ce qui est juste. »

Certains d'entre nous pensèrent qu'il avait été acheté par les Anglais; d'autres, qu'il valait la peine de se renseigner sur ce qui l'avait si visiblement influencé. Nous découvrîmes qu'il était allé en Suisse, à un endroit appelé Caux, où il avait rencontré une nouvelle idéologie qui portait le nom de Réarmement moral. J'étais plein de méfiance, je répandis l'opinion qu'un capitaliste américain avait monté l'affaire pour faire connaître son nom dans le monde; je pensais que c'était une nouvelle religion destinée à étouffer la flamme nationaliste chez les peuples colonisés.

J'avais l'intention de me renseigner exactement, lorsqu'un jour deux hommes, un Écossais et un Suisse, entrèrent dans mon bureau. Ils me dirent qu'ils faisaient partie de cette force mondiale que le Dr Azikiwe avait rencontrée à Caux. Je les fis asseoir; nous parlâmes pendant quarante minutes. J'étais frappé par la simplicité et l'humilité de l'Écossais et par le fait qu'il était un travailleur comme moi, un ouvrier des chantiers navals de la Clyde.

Ils me parlèrent d'impératifs moraux absolus. Je me dis : « C'est parfait pour des officiers britanniques en retraite ou des vieillards, mais comment attendre d'un jeune homme qu'il vive la pureté absolue? »

Quelques jours plus tard, ils venaient me présenter un jeune Anglais de leurs amis. Il était si simple et si droit que je vis clairement qu'il ne cachait rien. Je me dis : « S'il y a des jeunes comme ça dans l'affaire, ça doit être quelque chose de bien. »

Peu de temps après, en juillet 1955, j'acceptai une invitation à me rendre à Caux avec un groupe de parlementaires et de chefs de jeunesse du Nigeria et du Ghana.

Les deux premiers jours, je restai très sceptique. Mais avec le temps, je compris que les gens que je rencontrais à Caux pensaient comme moi que le monde était dans le chaos, et qu'ils entreprenaient une action pour le changer et le refaire. Je lus un livre qui affirmait : « Vous ne pouvez

pas guérir la haine par la haine », et j'entendis quelqu'un dire : « C'est peut-être un acte de foi que d'attendre un changement de la nature humaine, mais c'est certainement un acte de folie que d'espérer changer le monde sans changer la nature humaine. »

J'étais d'accord avec ces affirmations.

Un soir, je me trouvais assis à dîner à côté d'un général de l'armée de l'air britannique. Il me dit n'être pas absolument convaincu de la nécessité de cette nouvelle idéologie. Une moitié de moi détestait cet homme parce qu'il était Anglais, l'autre moitié était attirée, parce que son visage ressemblait étonnamment à celui de mon grand-père, le chef Egwunwoke. Je me sentis poussé à m'excuser auprès de lui de ma haine contre les Anglais. Il me dit : « Quelle que soit la chose que vous désiriez que je fasse pour vous, je la ferai. » Il y eut un silence entre nous. Puis me vint la pensée : « Invite-le à lutter pour un monde nouveau avec toi, comme un père et un fils le feraient. » Il promit de se joindre à cette lutte. Et depuis il tient sa promesse.

Le lendemain, une autre pensée me vint sous cette forme : « Fou que tu es, tu as refusé de croire à l'existence de Dieu, ton Seigneur, et tu as abandonné l'Église de tes pères. Retourne à l'église. »

En arrivant à la chapelle, j'y trouvai le Révérend Père tout seul. Je m'étais demandé comment confesser toutes mes fautes passées. Je constatai alors que le Père était italien et comprenait assez mal l'anglais. Quel soulagement ! Il entendit ma confession, et je reçus la Sainte Communion.

Après l'office à l'église, je vis très clair en moi, et compris combien j'avais manqué de franchise à l'égard de ma femme. Et au moment même je me sentis libre et heureux dans mon cœur. Je me rendis compte de l'impudence qu'il y avait à faire des discours sur la liberté, alors que chez nous je refusais toute liberté à ma femme, et combien il était honteux de parler en faveur de l'unité dans le monde quand j'étais au bord du divorce. Je vis aussi que nous ne pourrions jamais trouver l'unité dans notre mouvement de jeunesse tant que nous serions

à nous battre pour savoir qui serait le prochain président.

J'écrivis vingt-quatre lettres d'excuses. Cela me prit deux nuits. J'écrivis à presque chaque membre de ma famille et de ma belle-famille, et à mes amis dans les syndicats et dans les mouvements nationalistes envers qui j'avais des torts. Mais ma première lettre fut pour ma femme.

Frank Buchman était à Caux à ce moment-là; il sut nous faire saisir l'ampleur de notre rôle : « L'Afrique doit parler au monde », dit-il. Il incarnait la paix et la justice, et mon cœur fut conquis. Après qu'il eut parlé un matin à l'assemblée, je cherchai à savoir à quel travail il se livrait et quelles étaient ses ressources. Quand je fus convaincu qu'il n'avait pas d'argent à lui et qu'il avait donné toute sa vie à cette tâche, je le compris très bien, car c'était ce que nous faisons nous-mêmes pour le Nigeria.

Les Africains de toutes les régions du continent se réunirent alors pour créer la pièce *Liberté*; nous y décrivions toutes les luttes politiques de l'Afrique et le changement que Frank Buchman nous apprenait à y apporter. Cette pièce a été inspirée par l'espoir que Frank Buchman plaçait en nous. La première représentation eut lieu à Caux, et nous fûmes invités immédiatement à Londres, Paris, Bonn et dans d'autres villes européennes.

Lorsque j'avais fait mes excuses au général britannique, je croyais avoir abandonné toute amertume. Mais un jour, au Westminster Theater de Londres, comme nous nous préparions à donner la pièce *Liberté*, je me suis rappelé mon passage en justice et tout ce que j'avais pensé du juge anglais qui m'avait condamné à six mois de prison. Et une pensée me submergea : « Te voilà travaillant avec des Anglais, dans leur propre pays, à une pièce de théâtre. Hier tu étais un nationaliste convaincu et, maintenant, tu es un collaborateur ! » Et je me trouvai plongé dans un abîme de rancœur. C'est alors que je me rendis compte que mes excuses n'avaient pas enlevé toute l'amertume que j'avais dans le cœur. Je me trouvais assis dans le théâtre, comme paralysé, et en larmes.

Je mis quelques-uns de mes collègues au courant des tourments de mon âme et leur dis que j'allais les quitter. A cause d'eux, je parvins à tenir jusqu'au bout de la représentation de ce soir-là. Cette nuit-là, je ne pus pas dormir. Au bout de trois heures, je décidai d'écouter la voix de Dieu. Dans le silence, à l'aube, une pensée claire me vint : « Ce que tu fais avec *Liberté* c'est ce qu'exige la révolution pour refaire le monde. Auparavant, tu ne faisais que ressasser des revendications et des rancœurs, ce qui ne pouvait produire aucun résultat. Ceci est maintenant la seule chose capable de transformer une situation pour le changement de laquelle tu as toujours lutté. Tout est bien. Va de l'avant. »

Mon congé prit fin et il me fallut rentrer. Je pleurais en disant au revoir à ceux qui poursuivaient la tournée de *Liberté*. Ils étaient devenus des frères et des sœurs pour moi.

Ma femme n'avait jamais répondu aux deux lettres que je lui avais écrites de Caux. (Elle me dit plus tard qu'elle m'avait cru ivre!) Aussi, je décidai d'aller la trouver. J'arrivai au village, et son père et toute sa famille se rassemblèrent autour de moi. J'essayai de leur dire comment ma vie avait changé, mais ils ne voulurent pas m'écouter. Un des frères de ma femme me cracha à la figure. Elle était là, et m'observait. Un sentiment inexplicable m'empêcha de me mettre en colère. Mais je dus repartir sans elle et refaire le trajet de 800 kilomètres pour Lagos.

Deux semaines plus tard, j'eus une pensée précise : « Envoie-lui une voiture et demande-lui encore une fois de revenir. » Mon frère partit en voiture et revint avec ma femme. Elle n'avait emporté aucune de ses affaires parce qu'elle ne pouvait pas croire à une vraie réconciliation. Son père lui avait recommandé de revenir chez lui si les choses marchaient mal.

Elle me surveilla de près. La première chose qu'elle remarqua c'est que j'avais cessé de fumer et de boire. Elle me soupçonna de chercher à faire une impression favorable. Une fois, pour m'éprouver, elle acheta des cigarettes et une bouteille de bière et les mit sur la table.

Quand je les refusai, elle commença à voir qu'il m'était arrivé quelque chose. Alors les semaines passèrent, et tout allait si bien qu'elle en oublia même d'écrire à ses parents!

Elle aussi rencontra à Lagos mes nouveaux amis, les camarades qui m'avaient aidé à changer. Maintenant nous avons commencé, elle et moi, à lutter côte à côte pour apporter à nos amis, à nos familles et aux chefs du Nigeria cette réponse que nous avons trouvée. Quelquefois, des gens viennent raconter à l'un de nous des histoires sur l'autre, pour essayer d'éveiller nos soupçons et de nous séparer de nouveau. Mais nous nous sommes tout dit, et la simple honnêteté de tous les jours cimente la confiance entre mari et femme.

L'entente dans mon foyer me fit découvrir une nouvelle raison d'agir au syndicat. J'avais simplement voulu utiliser les ouvriers pour la cause de la révolution que je servais; maintenant, je me préoccupais d'eux afin qu'ils reçoivent les salaires et les conditions d'existence qu'ils méritent.

Au moment où la reine Elizabeth se préparait à se rendre au Nigeria, il y eut beaucoup d'agitation dans les docks de Lagos, et une grève menaçait. Nous discutâmes certaines améliorations, mais nous avons l'impression que les directeurs ne voulaient pas nous voir. Les hommes lancèrent un ultimatum : « Si, à telle date, nous n'avons pas obtenu satisfaction, nous faisons la grève. » La date en question était justement celle où devait arriver la voiture de la reine.

Les directeurs eurent la réaction habituelle : « Nous refusons de discuter dans ces conditions; retirez d'abord votre menace de grève. »

Le ton montait d'un côté comme de l'autre. Je savais qu'une petite voix intérieure me répétait : « Ton rôle est de trouver ce qui est juste. » Je dis aux directeurs que c'était là l'esprit dans lequel nous voulions négocier. « C'est raisonnable », répondirent-ils. Nous donnâmes une séance de films aux docks mêmes pour apporter cet esprit aux ouvriers. Ils m'accordèrent leur appui en masse. La grève n'eut pas lieu, et la voiture de Sa Majesté fut débarquée sans encombre.

Les négociations durèrent plusieurs mois, mais on nous accorda une augmentation de 10 % rétroactive sur deux ans.

Après cela, les hommes commencèrent à venir me trouver pour me demander « quel était le nouveau sortilège que j'avais découvert ». Nous avons pu augmenter le niveau de vie des ouvriers de 70 %, et le nombre des membres du syndicat est passé de 600 à 5 000 au cours des cinq dernières années.

ONUMARA EGWUNWOKE,
Nigeria.

« ON M'EN PARLA A STALINO. »

Lors de la capitulation de l'Allemagne, je me trouvais avec mon régiment en Tchécoslovaquie. On nous emmena prisonniers en Russie. Ma famille me crut mort. Ce n'est qu'un an plus tard qu'elle eut de mes nouvelles.

Mineur depuis l'âge de quatorze ans pour sortir la famille de la misère, j'avais été incorporé dans la Wehrmacht en 1942. Envoyé sur le front russe, j'y fus blessé à cinq reprises. En règle générale, jamais, en tant que mineur, je n'aurais dû être mobilisé. Mais mon père était communiste et cela ne plaisait pas au gouvernement...

La guerre ne changea pas les opinions politiques de mon père. Sa première activité, sitôt les hostilités terminées, fut de créer une section communiste dans sa ville de la Ruhr. Pour lui — comme pour moi — le communisme offrait le seul moyen de ne pas répéter les fautes du passé.

Dès qu'il apprit ma captivité, mon père écrivit à la direction du parti à Moscou pour demander ma libération. Il ne réussit à obtenir pour moi qu'un traitement de faveur et un permis de libre circulation. C'est ainsi que je pus aller à différentes écoles pour étudier le marxisme.

La dernière de ces écoles se trouvait à Stalino, la grande ville industrielle du bassin du Donetz. Cette ville ressemblait étrangement à nos cités de la Ruhr; partout, ce n'étaient que derricks et hauts fourneaux,

fumées et sirènes d'usine. Je savais que les ouvriers de cette région-là étaient à l'avant-garde de la révolution prolétarienne. Les dirigeants du parti y reçoivent leur dernière formation avant d'entrer en fonction officielle. Voilà pourquoi j'étais très fier de pouvoir suivre les cours de l'école de formation marxiste de Stalino, avec une trentaine de mes compatriotes et compagnons de captivité.

Il n'était pas facile d'être admis dans cette école et chaque candidature était soigneusement examinée. Pour nous, les prisonniers de guerre, sur qui le parti comptait pour faire progresser le communisme dans nos pays, il fallait pouvoir faire preuve d'activité antifasciste; il fallait aussi être un vrai fils de la classe ouvrière. On ne voulait pas à Stalino former des hommes dont on n'aurait pas été absolument sûr.

L'enseignement que nous recevions se divisait en quatre sujets d'études principaux : 1^o le matérialisme dialectique et historique; 2^o l'histoire du parti communiste de l'U.R.S.S.; 3^o la construction politique et économique de l'U.R.S.S.; 4^o la biographie de Marx, Engels, Lénine et Staline. Nos professeurs étaient tous allemands, mais leur enseignement était complété par des conférences de chefs du parti et de savants soviétiques.

L'un des thèmes de discussion qui revenait souvent était celui de la transformation du comportement des individus qui permettrait un jour l'établissement de la vraie société communiste. Aucun d'entre nous n'avait de réponse à ce problème. Les chrétiens que nous avons vus vivre ne nous avaient pas convaincus non plus de la possibilité d'un changement dans la manière de vivre des hommes.

Dans le cadre d'un cours sur les forces idéologiques qui risquaient de semer la confusion de pensée chez les communistes, on nous mit en garde contre le Réarmement moral. C'était la première fois que j'en entendais parler. Nos professeurs nous l'ont présenté comme un mouvement chrétien, dont les membres souffraient des mêmes tares que tous les chrétiens. Pourtant, on nous recommanda de ne jamais entrer en contact avec

les gens du Réarmement moral, ce qu'on ne nous avait jamais dit à propos des chrétiens en général.

Je me suis souvent demandé pourquoi on nous avait donné ce cours. Je devais en trouver plus tard l'explication : à cette époque, le Réarmement moral avait lancé sa première grande offensive idéologique dans la Ruhr et la direction du parti à Moscou s'inquiétait du fait que des révolutionnaires de longue date, survivants des prisons hitlériennes, se soient mis à suivre une autre idéologie que le communisme.

Puis je fus libéré et je rentrai chez moi. C'est à la gare de Bochum que je revis mon père pour la première fois après cinq ans de séparation. Ma sœur l'accompagnait. Elle était secrétaire à la Compagnie des mines; comme moi, elle était marxiste. Mon père, très ému, avait les yeux pleins de larmes. Je ne l'avais jamais vu ainsi. En vérité, je fus surpris de son comportement. Beaucoup de ses actions demeuraient inexplicables. Il pensait et agissait différemment, lui, le révolutionnaire marxiste de toujours, vétéran de tant de luttes ouvrières.

De retour à la maison, je ne pouvais pas non plus m'expliquer pourquoi un ancien combattant de la résistance norvégienne occupait ma chambre et semblait être devenu le meilleur ami de la famille. J'appris bientôt qu'il avait fait connaître les principes du Réarmement moral à mon père. Mais, en parlant avec lui en tête-à-tête, je ne pouvais croire qu'il s'agissait là de ce qu'on nous avait appris à l'école de Stalino.

Aucun doute n'était possible : mon père était entré en contact avec un nouveau type d'homme, que je ne connaissais pas moi-même. Était-ce cela que nous cherchions à Stalino? Mon père n'avait pas abandonné pour autant la tâche qu'il s'était fixée un jour comme révolutionnaire. Mais il cherchait à me prouver qu'il avait trouvé un meilleur chemin. Nous en arrivâmes à des explications orageuses, auxquelles vinrent se joindre d'autres dirigeants du parti.

Mais mon père savait qu'une explication n'était d'aucune aide. Pendant toute ma jeunesse, je l'avais toujours vu se comporter en dictateur. Très nerveux,

il attendait de nous tous une obéissance sans condition. Tout était maintenant changé. Il recherchait l'avis de chacun en toutes choses.

Accusé d'avoir entretenu des contacts suivis avec le Réarmement moral, mon père fut exclu du parti. Je votai moi-même son exclusion lors de la séance officielle, car il fallait empêcher que la confusion idéologique ne se répande dans le parti. A ce moment-là, cet homme dont je votais l'exclusion n'était plus mon père, mais seulement un adversaire idéologique.

Malgré tout, j'étais très intrigué par son changement et par ses nouveaux amis. C'est pourquoi un jour, j'acceptai de les suivre à un cours du soir, où un professeur suisse devait parler des forces fondamentales de l'histoire européenne. Cela m'intéressait, mais je dus me rendre en secret à la réunion.

Les considérations idéologiques pénétrantes développées par ce professeur me remirent en mémoire les discussions sur le Réarmement moral à l'école du parti de Stalino. J'en fus tellement saisi que je demandai la parole pour raconter comment j'avais entendu parler du Réarmement moral pour la première fois. Je devais le regretter pendant des mois, car deux jours plus tard, le parti, ayant eu vent de mon intervention, m'exclut à mon tour. Ce fut un coup très dur, car tout en moi me poussait à la lutte de classes; cette exclusion me faisait perdre mes vieux amis avec lesquels j'avais préparé, au prix de grands sacrifices, la reconstruction du monde.

Puis, une rencontre se produisit qui devait être décisive dans ma vie, celle d'un jeune Juif français. La plus grande partie de sa famille avait péri dans les camps de concentration allemands. Je m'apprêtais à l'entendre formuler une suite d'accusations contre ma nation. Mais rien de cela ne se produisit. Il ne parla que de ses propres fautes et de celles de son pays. Simple ouvrier, il n'avait qu'un désir, celui de réparer le passé. Malgré les horreurs dont il avait été le témoin, il avait demandé à Dieu de pouvoir aimer le peuple allemand, sachant que la haine ne peut rien guérir. « Pour pouvoir aider les autres,

me dit-il, il faut pouvoir reconnaître ses propres torts d'abord, si minimes soient-ils. »

C'était la première fois que je parlais à un Juif. Le racisme inculqué par Hitler n'était pas mort en moi; je n'étais pas arrivé à vaincre ce préjugé en Russie. D'après moi, Hitler avait injustement traité les Juifs, mais je ne m'étais jamais préoccupé de leur sort et je refusais de me voir associé à cette injustice.

Max, mon ami français, était un homme comme moi, avec les mêmes fautes et les mêmes faiblesses. Il y avait entre nous beaucoup de points communs. Je devinais qu'il avait trouvé dans sa vie une force susceptible de vaincre des haines apparemment insurmontables. Dans nos écoles marxistes de Russie, on ne nous avait pas parlé de cet élément — pourtant capital — de la transformation de la société que j'avais maintenant sous les yeux. Les limites d'une idéologie strictement matérialiste, incapable de guérir l'égoïsme et la haine, m'apparurent tout d'un coup. C'est pourquoi je décidai de suivre l'exemple de mon ami français. Par le recueillement et par la sincérité absolue envers moi-même, je compris que la force qui avait changé mon père, et dont on nous avait parlé à Stalino, pourrait répondre à l'angoisse de notre génération.

ROBERT WEGERHOF,
mineur de la Ruhr.

HOMME D'AFFAIRES MAIS RÉVOLUTIONNAIRE.

Né dans le petit village de Frittendon, au cœur du Kent anglais, mon père était le dernier des onze enfants d'un pasteur de campagne. La famille de ma mère avait des intérêts dans la brasserie et dans la banque. Deux de ses ancêtres avaient été lords-maires de Londres. Petit garçon, je dormais dans une chambre ornée du portrait d'un de mes ancêtres du côté paternel ; c'était le « comte de Romney, vicomte Marsham, lord-lieutenant du comté de Kent et de la ville de Canterbury, président de la Société maritime, etc., etc., etc. » Ces trois « etc. » m'impressionnaient plus que tout le reste.

Mon père avait étudié le latin et le grec à Oxford. Il aimait Oxford, où son esprit mordant et sa bonne éducation se trouvaient en harmonie avec ceux de la plupart de ses condisciples.

Les voyages le passionnaient. En 1905, il partit pour la Russie. Il devait y rester onze ans, occupant différents emplois qui le menèrent d'un bout à l'autre du pays. A son arrivée, il savait cinq mots de russe, parmi lesquels *vodka* et *samovar*. Au bout d'un an, il lisait Tolstoï dans le texte.

La Russie fit la conquête de mon père. Employé par une compagnie pétrolière, il était allé jusqu'à l'île Sakhaline, au large de la côte sibérienne, et là il avait voyagé dans un traîneau tiré par des rennes ; il avait dormi

sur des branches de sapin posées à même la neige; il avait vécu à Moscou et joui de sa société, de sa cuisine, de son théâtre.

Il avait aussi vécu à Varsovie, comme directeur d'une usine où l'on fabriquait des boissons non alcoolisées, « faites exclusivement de produits naturels », disait la publicité. Mon père se plaît aujourd'hui à rappeler que le principal ingrédient utilisé était le goudron.

Lorsque la guerre éclata, mon père revint en Grande-Bretagne pour prendre l'uniforme. Très vite, les services secrets le choisirent pour retourner en Russie. Le 8 mars 1917, il se trouvait avenue Nevsky; deux cents personnes attroupées réclamaient du pain. Cette petite foule se heurta à un barrage de police. Il y eut une brève consultation et les manifestants avancèrent. La police tira. Quelques jours plus tard, le régime impérial devait s'écrouler.

Après la guerre, en 1920, une affaire anglaise l'envoyait au Canada; il s'y mariait bientôt et s'y installait définitivement.

Mon père est un homme réservé. Bâti en force, d'une grande dignité naturelle, il est modeste et silencieux. Je me souviens d'avoir découvert un jour tout à fait par hasard que la médaille du D. S. O. (*Distinguished Service Order*) lui avait été décernée pendant la guerre. A la maison, je n'ai jamais entendu le bruit d'une dispute. Parfois néanmoins, mes parents « se portaient sur les nerfs ».

En 1932, l'Amérique du Nord était en pleine crise. Aux soucis d'affaires s'en ajoutait un autre pour mon père: l'état nerveux de ma mère était tel que les médecins lui avaient conseillé de quitter la maison et de faire de longs voyages.

En octobre de cette année-là, mes parents reçurent une invitation à des réunions tenues dans un hôtel tout proche. Les organisateurs de ces rencontres, qui devaient rester là huit jours, leur étaient parfaitement inconnus. Il s'agissait, disait-on, de réformer quelque chose... Des gens respectables avaient l'air de s'y intéresser. « Allons-y, se dirent mes parents, modérément curieux.

Cela nous donnera un excellent sujet de conversation. »

Les personnes qui les reçurent, si elles n'étaient nullement remarquables dans leur apparence, avaient l'air gai. En 1932, c'était plutôt assez rare. Et mon père décida d'assister à une seconde réunion : on y suggérait que le changement souhaité pour l'humanité devait commencer par soi-même. Voilà qui était parfaitement raisonnable.

Mon père était de ceux qui refont l'histoire dans leur fauteuil. Presque tous les jours, il se plaisait à composer un certain nombre de lettres imaginaires aux journaux, pour déplorer telle ou telle situation. L'un de ses sujets favoris était alors la malhonnêteté dans la vie publique. Une question se glissa soudain dans son esprit : sa propre honnêteté n'avait-elle pas besoin d'être renforcée ?

Il rentra chez lui et réfléchit. Facilement critique des autres, il n'avait jamais éprouvé le besoin de se critiquer lui-même. Tout à coup il comprit que l'état de santé de ma mère dépendait en grande partie d'un changement dans son propre comportement. Il lui parla avec la plus profonde franchise. Pour la première fois dans leur vie conjugale, tout fut dit, rien ne resta secret.

Le changement chez ma mère fut remarquable. La foi, peu à peu, succéda aux peurs. En un an, sa santé s'améliora au point qu'il ne fut plus question de voyages... Deux ans après, ses amis en témoignent, on ne la reconnaissait plus.

La transformation de ma mère eut sur mon père un effet magique. Il pouvait maintenant voir au-delà de ses soucis personnels. « J'appartenais à cette armée de gens, dit-il, prêts à jeter à la porte un garçon de courses qui a chipé quelques billets, mais persuadés que leurs propres fraudes fiscales sont dans l'ordre des choses. Mon changement d'opinion allait me coûter cher. »

Mon père prit un papier et fit un rapide calcul : ce manteau de fourrure, ces objets d'art, ces bijoux importés en fraude... En homme d'affaires averti, il savait qu'il fallait compter les intérêts de retard pour toutes les sommes fraudées. Le chèque qu'il signa représentait le tiers de son revenu annuel. Il alla le remettre à la direc-

tion des douanes. Quelques jours plus tard, c'était dans la presse une nouvelle de première page.

*
* *

L'aventure ne faisait que commencer.

En 1935, mon père prit en main notre affaire familiale, une usine à papier, et décida d'y appliquer ses nouvelles conceptions. Un jour, c'était peu après la deuxième guerre mondiale, deux journalistes indiens vinrent au Canada acheter du papier. Nous les invitâmes à dîner et ma mère fit de son mieux pour leur préparer un bon plat au curry.

Les Indiens avaient beaucoup de peine à trouver du papier. La Scandinavie, leur fournisseur habituel, ne pouvait les satisfaire. La lutte pour l'indépendance de l'Inde atteignait alors son point culminant. L'un de nos invités était Devadas Gandhi, fils du Mahatma, rédacteur en chef du journal *Hindustan Times* à la Nouvelle-Delhi.

Nos amis nous quittèrent en emportant quatre litres de sirop d'érable de notre ferme en cadeau pour le Mahatma, et la promesse d'une livraison de mille tonnes de papier, à un prix inférieur de trente dollars par tonne à celui du marché mondial. Mon père venait de faire une très mauvaise affaire, mais il avait construit pour l'avenir. Le lendemain, il fit des démarches auprès d'autres sociétés pour les persuader de fournir le reste du papier nécessaire.

Mon père s'est rendu, par la suite, dans de nombreux pays d'Europe et d'Asie ; établir une nouvelle entente entre les nations lui paraissait maintenant plus important que de mener brillamment une affaire. Aucun sacrifice financier n'était trop grand.

En 1948, il était dans la Ruhr, centre de la vie industrielle allemande. Le pays, ruiné matériellement, se trouvait dans un néant idéologique. Mon père et les amis qui l'accompagnèrent en Allemagne avaient surtout à cœur de comprendre, non de critiquer. La Ruhr se trouvait alors dans la zone occupée par les Anglais.

Anglais lui-même, mon père était conscient de ses propres erreurs et des insuffisances de son pays ; il était prêt à les admettre. Souvent, pendant des heures, il a écouté — en tête-à-tête ou en public — les ressentiments exprimés par les Allemands. Ce qu'il avait déjà découvert dans sa propre vie l'aidait à subir sans vaines discussions cette épreuve d'humilité.

La Ruhr avait été frappée par la guerre plus que n'importe quelle partie du pays. Il était difficile de se loger. Il y avait peu d'hôtels habitables. La nourriture n'était ni abondante, ni variée. Lorsque mon père et ses amis furent invités à habiter dans les foyers des ouvriers, des directeurs, des responsables syndicaux, des communistes ou des patrons, ils acceptèrent avec joie. Ils restèrent six mois en Allemagne. En parlant de cette période, mon père aime à dire : « C'est alors que mon éducation a vraiment commencé. »

Une réunion à Mœrs illustre bien comment s'est faite cette éducation. En voici fidèlement le récit, tel que je l'ai recueilli de la bouche d'un Allemand.

« Par un jour morne de février 1949, des hommes se pressaient dans une *Bierstube*, un de ces bistrotis si caractéristiques des villes de la Ruhr. Au dehors, dans la ville minière, tout était gris : les maisons, les arbres, même les visages. Le parti communiste, qui avait fait de cette ville ravagée un de ses bastions, tenait réunion. De chaque côté de la porte, deux hommes d'aspect peu commode filtraient les arrivants. Cependant, en dehors des camarades du parti, ils laissèrent passer une poignée d'hommes qui commençaient à être bien connus dans la ville. Depuis une semaine, ceux-ci présentaient dans la plus grande salle de Mœrs la pièce de théâtre *L'Élément oublié*. On en parlait tellement que le secrétariat du parti, à Dusseldorf, s'était inquiété ; il avait donné l'ordre à la section locale de mettre un point final à cette histoire. En effet, Lénine a affirmé qu'il n'existe aucune idéologie qui soit au-dessus des classes. La réunion fut donc organisée pour enlever toute chance à une telle idéologie de se répandre dans l'ensemble de la Ruhr. »

Les 120 ouvriers présents venaient de traverser quinze années terribles. Hitler avait exterminé la plupart de leurs camarades. Beaucoup de ceux qui étaient là étaient passés par les camps de concentration. Leurs femmes et leurs enfants avaient subi l'épouvante des bombardements quotidiens. Maintenant c'était la famine, l'occupation par les troupes britanniques. Les autorités alliées avaient commencé à démonter les usines épargnées par les bombes ; la menace du chômage pesait sur chacun.

Cette réunion donnait pour la première fois à ces hommes l'occasion de s'adresser à des représentants des pays alliés et de leur dire exactement ce qu'ils éprouvaient. Ils parlèrent sans discontinuer pendant deux heures. L'air était épaissi par la fumée du mauvais tabac ; dans l'atmosphère alourdie par la bière, on pouvait sentir passer comme par vagues la rancœur, la haine et même le mépris. Le petit groupe d'étrangers assis à une table dans un coin de la salle n'avait rien dit jusque-là. Enfin, le président de la réunion se leva et dit très poliment que sans doute les invités ne désiraient pas prendre la parole ; cependant, s'ils le voulaient, elle leur était offerte. De toute évidence, les militants communistes que les camps de concentration d'Hitler n'avaient pas réussi à faire faiblir n'allaient pas se laisser persuader par un petit groupe d'hommes se réclamant d'une meilleure idéologie.

Un Anglais se leva immédiatement : « Si les Anglais avaient mis en pratique ce qu'ils prêchaient après la première guerre mondiale, dit-il, les souffrances que vous avez dû endurer vous auraient été épargnées. » On aurait entendu une mouche voler. « Il est bien malade, le parti ou le pays qui ne fait pas tout pour changer les conditions de vie que nous connaissons, continua-t-il. Mais pour réaliser cela, le changement nécessaire doit prendre toute son envergure, et commencer par le changement de la nature humaine. »

Mon père se leva aussitôt après. Non seulement c'était un capitaliste, mais il en avait l'aspect. En allemand, il raconta à ces hommes comment il s'était trouvé en Russie en 1917. Il parla de ses deux usines au Canada,

de ses ouvriers et de leurs espérances, aussi de sa femme et de ses deux fils. Il leur parla de révolution. « Je pense comme vous, leur dit-il, que des hommes comme moi ont besoin de changer. » Et il donna des exemples, puisés dans sa propre expérience, de changements concrets comme mari, père de famille et industriel.

Quand mon père se rassit, la tension dans la salle était d'une tout autre nature. Les pipes s'étaient éteintes, les hommes avaient oublié leur bière. Ils commencèrent à poser des questions touchant aux préoccupations les plus profondes de leur vie. Mon père resta dans la salle jusqu'à deux heures du matin, tandis que les Allemands lui confiaient leurs espoirs et leurs inquiétudes. Ces hommes avaient complètement oublié que mon père était un capitaliste. En fait, ils se retrouvaient bien au-delà du front de combat entre le capitalisme et le communisme. Ce soir-là, ce combat semblait appartenir au passé.

Vers deux heures du matin, le président mit fin à la discussion et en cherchant ses mots déclara : « Le capitalisme a été la thèse, le communisme l'antithèse ; ce que vous nous avez apporté ce soir pourrait être la synthèse. »

Cinq ans plus tard, j'ai moi-même rencontré l'homme qui avait présidé cette réunion. Il s'appelle Max Bladeck. Max est l'un de ceux qui m'ont ouvert les yeux à la réalité. Il m'a fait apprécier mon père de façon toute nouvelle. En effet, il m'avait semblé étrange qu'un homme de soixante-six ans se rende dans un pays comme l'Allemagne dans les conditions de 1948. Quels résultats pouvait-il attendre d'un tel séjour ?

Max Bladeck et ses camarades m'ont fait comprendre que mon père, et d'autres avec lui, avaient réussi à accomplir ce qu'aucune aide économique, aucun plan Marshall ne pouvait réaliser. Pour des centaines de milliers d'hommes, mon père offrait une preuve vivante : le profit n'est pas le seul mobile de l'industrie, et l'orgueil, la froideur des Anglais peuvent fondre. Il donnait l'espoir d'un monde meilleur établi par des ouvriers et des patrons acceptant ensemble la tâche de reconstruire les hommes aussi bien que l'économie. « S'il y en avait eu douze comme Bernard

Hallward, dit Max, je ne crois pas que l'Europe serait dans l'état où elle est maintenant. »

*
* *

J'avais toujours respecté mon père, mais je ne me sentais pas porté à l'imiter. Je trouvais plus facile de me laisser flotter au gré du courant que de prendre position. Ignorant, j'étais souvent arrogant. Mon père ne me faisait pas de sermons ; il savait que c'eût été me prendre à rebrousse-poil. Cependant, je savais bien qu'il n'était pas très impressionné par ma manière de vivre à la va-comme-j'te-pousse, ni par mon attitude irresponsable devant les obligations de la vie.

En 1953, mes parents m'invitèrent à les rejoindre en Suisse, à Caux ; accepter était pour moi jouer une grosse carte. Je déclarai qu'après y avoir passé quarante-huit heures, je partirais pour la Roumanie.

Depuis longtemps je désirais connaître de près la vie des pays communistes. Cet été-là, j'avais l'occasion de me rendre à un festival de la jeunesse à Bucarest et de prendre part à un congrès d'étudiants à Varsovie.

Je vois encore mon père à la gare de Caux, sa haute silhouette dressée dans la lumière de la montagne, ses cheveux blancs mis en désordre par la brise. Il me dit : « Vas-y si tu veux, mais reviens à Caux à ton retour. Viens voir la réponse à ce que tu auras vu à Bucarest et à Varsovie. » Avec hésitation, je lui promis de revenir et je partis.

En Roumanie et en Pologne, on nous montrait des pièces de théâtre, on nous faisait entendre de la musique splendide. Nous prenions part à des études en commun. La bière et les cigarettes étaient offertes gratuitement ; une fois même, on me donna de l'argent de poche.

Cependant je n'étais pas allé là-bas uniquement dans le but de participer à un festival. Je désirais par-dessus tout voir la transformation du pays depuis la guerre.

Parmi les gens que nous rencontrions, il y en avait beaucoup qui vivaient dans le désespoir. Un jour, un

médecin m'emmena chez lui. Il me fit donner des vêtements moins manifestement occidentaux que les miens, et m'invita à l'accompagner dans une de ses tournées ; je portais sa trousse et jouais le rôle d'assistant. J'ai vu alors les taudis où vivent la plupart des ouvriers, contrastant avec les appartements modernes qu'on montrait aux étrangers.

Par ailleurs, quand je m'entretenais avec des communistes, je me sentais comme un élève du cours primaire en face de professeurs d'université. Quoi que je puisse dire de la démocratie, de la liberté et des réalisations matérielles de l'Occident, mes interlocuteurs n'étaient jamais ébranlés. Ils acceptaient une discipline et une consécration à la cause en laquelle ils croyaient qui étaient bien supérieures à tout ce que je pouvais offrir. Je ne me sentais lié à aucune vérité solide pour laquelle j'aurais consenti tous les sacrifices. Je compris en revanche que mon père, lui, avait quelque chose à dire aux communistes.

Des étudiants me racontèrent comment ils risquaient leur vie pour écouter la radio occidentale, mais que les nouvelles qu'elle donnait les laissaient sans la moindre espérance. « Alors que nous vivons aux portes de l'enfer, me dit l'un d'entre eux, vous vous permettez le luxe de vous quereller entre vous. »

Un jour, au crépuscule, dans un parc du centre de Bucarest, un jeune étudiant me regarda droit dans les yeux avec cette supplication : « Quand tu sortiras d'ici, au moins fais quelque chose ! »

Parti le matin de Prague, j'arrivai à Caux le soir. C'est l'expression de liberté sur le visage des gens qui me frappa dès l'abord, après l'amertume et la haine que, durant un mois et demi, j'avais trouvées dans les pays communistes. Mon père était rentré au Canada, et nombreux furent les industriels aussi bien que les ouvriers qui m'exprimèrent la reconnaissance qu'ils éprouvaient envers lui. Je savais qu'il me faudrait décider sous peu de ma propre destinée, de ce pourquoi j'allais choisir de vivre.

Mais le courage me fit défaut. Je quittai Caux, cédant

à l'entraînement de la vie ; j'allais retourner au Canada et tenter de me faire un nom dans le journalisme et les affaires. Je me souviens encore qu'au moment où le train partait, je me disais à moi-même : « Tu t'enfuis devant ce qu'il y a de plus grand au monde, et que tu sais être juste. »

A mon arrivée à Londres, sur le chemin du retour, je rencontrai deux amis de mon père que j'avais vus à Caux. Ils appartenaient au monde ouvrier et connaissaient personnellement les dirigeants des travailleurs du monde entier. Nous avons parlé tard dans la nuit du conflit des idées et de ce qui pousse les hommes à agir : la camaraderie, l'appel de la destinée, aussi bien que les appétits, la haine et la peur. Cette nuit-là, je ne pus pas dormir. J'allumai ma lampe et pris le livre qui se trouvait à mon chevet. Je l'ouvris précisément à la page où l'on exposait une idée dont mon père et moi avions souvent discuté, sans jamais parvenir à nous mettre d'accord.

Je lus le passage suivant : « On ne reconstruit pas son caractère par un effort sur soi-même, ni en se prenant par la main, mais en ouvrant dans un moment de silence son esprit et son cœur à une inspiration nouvelle et à la force qui l'accompagne. C'est un acte tout simple. Quant à l'expliquer, c'est comme pour la lumière électrique : certains comprennent mieux que d'autres, mais personne ne comprend tout à fait ; pourtant il faudrait être bien sot pour refuser de tourner le commutateur quand on est dans l'obscurité, sous prétexte qu'on ne comprend pas pourquoi la lumière s'allume. »

Dans ma chambre, je décidai alors de faire la seule chose que je n'avais pas tentée. J'avais discuté, ressassé des arguments, exposé de longues théories : je décidai enfin d'appliquer cette idée. Une des premières pensées qui me vint fut d'écrire à mon père. Je voulais lui exprimer toute ma reconnaissance filiale, être vraiment honnête aussi avec lui sur tout ce qui me concernait. Enfin, je résolus de reprendre le chemin de Caux, afin de décider avec mes amis de mon avenir en recherchant

comment et où je pourrais être le plus utile. Puis je me retournai et m'endormis.

Le matin suivant, j'écrivis à mon père une lettre qui venait du fond de mon cœur. Peu de temps après j'appris qu'il avait reçu ma lettre à l'hôpital alors qu'il venait de subir une sérieuse opération. Mes lignes avaient été plus salutaires pour lui que tous les médicaments. La pensée me traversa l'esprit que si je faisais ce que Dieu me demandait de faire, Lui se chargerait toujours du reste.

C'est sur cette base-là que mon père avait pris une décision fondamentale au sujet de ses affaires. En famille, nous avons décidé que le meilleur emploi de son temps et du mien était de le donner entièrement et librement pour construire un monde nouveau. Alors que la conjoncture semblait plus favorable que jamais, mon père vendit son affaire. Il ne l'a jamais regretté, pas plus que moi je n'ai regretté le conseil qu'il m'avait donné sur le quai de la gare de Caux.

JOHN HALLWARD,
Canada.

*UNE NOUVELLE FOI AU SERVICE
DES TRAVAILLEURS*

Mes grands-parents, qui m'ont élevé, habitaient dans une ville de la région lyonnaise une espèce de cul-de-sac où ne vivaient que des ouvriers et ouvrières du textile. L'impasse était comme une grande famille avec beaucoup de gosses et nous connaissions la vie intime de chacun. On vivait dans la rue. Parfois, il se formait des rondes, on s'amusait; toute l'impasse, les jeunes, les vieux participaient à ces jeux. Mais il suffisait du cri d'un ivrogne ou d'une bagarre entre deux femmes pour que tout s'envenime. Ma grand'mère, qui était du vif argent, bondissait sur les gens pour les séparer, ce qui entraînait mon grand-père (prévôt d'armes de profession!) à sa suite. Ce fut ma première école.

Au moment de passer mon certificat d'études, j'ai été renvoyé de la classe parce que j'avais pris la défense d'un petit camarade que l'instituteur avait rudoyé. Ce gamin était rouquin, souffreteux et un peu sourd et je m'insurgeais contre toutes les brimades qu'il subissait à l'école. Après cet incident, je n'ai jamais voulu retourner en classe, bien que mes parents aient tout fait pour me convaincre que l'instruction est une arme essentielle pour trouver une situation.

Après avoir occupé une trentaine de petits emplois, que je quittais pour un oui ou pour un non, j'ai voulu travailler dans une grande usine où ça siffle, où on entre et où on sort sans rien devoir à personne.

J'avais vingt ans en 1927 quand mourut le secrétaire du syndicat de mon usine. Les plus âgés parmi les militants m'ont proposé de lui succéder. Ils ne voulaient pas de cette responsabilité pour eux-mêmes parce qu'ils avaient peur, je crois, d'être renvoyés. Ils se disaient : « Un gars de vingt ans pourra facilement retrouver du travail. » Moi, j'ai accepté en me disant : « Je vais partir au régiment dans un an ou dans six mois ; ainsi, je serai débarrassé du poste de secrétaire. » On avait chacun son idée derrière la tête. Mais enfin, j'étais quand même convaincu que le syndicalisme était un des moyens d'émanciper les ouvriers, de leur assurer de meilleures conditions d'existence et surtout de garantir cette dignité de l'homme que les employeurs avaient broyée dans les années antérieures. C'est ainsi que j'ai pris mes premières fonctions syndicales. Cela a été très dur. J'ai été obligé de réapprendre l'orthographe et le calcul, que j'avais complètement oubliés. Les cahiers de revendications, je les présentais avec la double peur d'être renvoyé et de ne pas sentir derrière moi la solidarité des ouvriers et des ouvrières.

La première fois que je suis allé en délégation auprès du directeur général, celui-ci m'a traité avec un certain mépris, avec l'air de dire : « Il est trop jeune, il ne représente pas véritablement les intérêts des ouvriers. » L'attitude de ce directeur a renforcé ma combativité syndicale.

Vers 1930, trois ans après mon entrée en fonction, la crise économique est arrivée et avec elle les diminutions de salaires. Alors ont commencé les grèves, qui sont devenues de plus en plus âpres et duraient de nombreuses semaines, voire des mois. Mais la crise empirant, les salaires s'amenuisaient encore. C'est alors que j'ai appris la stratégie, la dialectique. J'ai compris que la grève était une lutte aussi importante que la guerre, un combat pour ma propre classe, avec sa stratégie et sa ligne politique. L'issue victorieuse de ce combat supprimerait à jamais les injustices sociales et nous permettrait de construire une société meilleure en nous donnant une grande espérance.

Avant d'être désigné comme permanent syndical, je suis resté dix-huit mois chômeur — j'avais été renvoyé de mon usine. Pendant les longues journées de chômage, j'ai dévoré les livres marxistes et je me suis instruit au contact des meilleurs militants ouvriers de cette époque. C'est à travers les luttes ouvrières de ces années que nous avons mis au point la tactique de l'unité d'action qui nous a menés à l'unité syndicale et aux victoires ouvrières de 1936. Cette année-là, la France a eu l'honneur d'apporter au monde ouvrier les plus grandes réformes sociales : les quarante heures, les conventions collectives, les congés payés. Ces réformes resteront gravées comme une victoire historique de la classe ouvrière française. A cette action de ma génération, menée sans fléchir, nous avons tout sacrifié ; c'est elle qui permit alors l'avènement du Front populaire et l'application des conquêtes sociales.

Nous ne séparions pas nos luttes syndicales de nos luttes antifascistes, et la guerre de 1939 ne nous a pas surpris. A ce moment-là, je me suis trouvé, avec une partie de mes camarades communistes de la C. G. T., sous mandat d'arrestation. Devant le dilemme que nous posait le pacte germano-russe, un flottement assez important s'est manifesté dans les rangs du parti communiste français. Pour ma part, j'ai rejoint mon unité.

En juin 1940, en voyant les légions hitlériennes entrer à Paris, nous avons senti gronder en nous toutes les traditions de la France, de ce pays qui nous avait formés, bien ou mal, mais qui était le nôtre. C'est avec une grande satisfaction que nous nous sommes ralliés pour nous battre contre l'occupant et essayer de libérer notre pays et le monde de l'hitlérisme.

A ce moment-là, je me suis décidé à entrer dans l'armée clandestine au service total du parti communiste. Notre tâche essentielle consistait à organiser les ouvriers et les ouvrières pour leur permettre de mener une lutte clandestine à la fois contre les autorités occupantes et le gouvernement de Vichy. Cette lutte pouvait prendre un caractère légal ou illégal. Elle allait de la bataille pour les revendications sociales en passant par les salaires,

le pain, jusqu'au sabotage et à la lutte armée contre l'occupant.

Les arrestations nous guettaient en permanence. Beaucoup de gens refusaient de nous héberger. Nous étions prêts à subir la torture et la prison, mais nous n'imaginions pas encore à quel point l'occupant était, lui aussi, décidé à mater la résistance par tous les moyens.

C'est là qu'un événement important de ma vie s'est produit, et j'en saisis beaucoup mieux le sens maintenant que je connais le Réarmement moral. Un jour d'octobre 1941, je devais rejoindre Toulouse où j'avais un rendez-vous pour organiser la région. A Avignon, où je venais de changer de train, j'achetai un journal. Ouvrant les pages, je vis qu'on venait de fusiller 22 syndicalistes à Châteaubriand. Parmi eux, il y avait au moins une dizaine de bons camarades, dont mon plus cher ami, qui était avec moi à la Fédération du textile. Ce jour-là fut véritablement une journée noire pour la résistance.

Le train n'était pas chauffé, j'avais froid et j'avais faim. Il faisait nuit. L'exécution de mes amis et le durcissement de l'occupant contre le travail clandestin du parti communiste et des patriotes français pesaient lourdement sur mon moral. Et pendant quelques minutes, je me demandai si je devais quitter l'action clandestine : je comprenais brusquement que cet engagement allait jusqu'au sacrifice suprême.

Alors j'ai fait une sorte de silence et d'un seul coup j'ai pris la résolution de lutter quoi qu'il arrive. Eh bien, j'ai senti que c'était la bonne décision parce qu'immédiatement j'ai éprouvé un réconfort : j'avais chaud, je n'avais plus faim, j'avais un moral de fer.

Pour la première fois, je découvrais qu'il y a véritablement une puissance supérieure et que, lorsqu'on est dans la juste ligne pour le plus grand bien des hommes, cette force supérieure entre en action.

Un autre événement est venu s'ajouter à cette découverte. C'était à Marseille, deux ans plus tard. Il y avait un train de déportés à la gare Saint-Charles et la résistance avait réussi à les faire tous évader du train. La gare est située tout à côté d'un quartier ouvrier qui s'appelle

« La Belle-de-Mai » et c'est là que je me trouvais. Au milieu de la nuit, les gens chez qui je dormais m'ont réveillé et m'ont dit : « Il y a une rafle dans le quartier. » Comme ils ne savaient pas qui on recherchait, ils ont pris peur, croyant qu'il s'agissait de moi. Quand j'ai vu l'agitation de ces gens, je me suis dit : « Il faut t'en aller ! Quand les policiers vont entrer, rien qu'au trouble de tes hôtes ils auront des soupçons et tu risques véritablement d'être emmené. » J'ai dit à la femme : « Ne vous dérangez pas, je vais sortir dans la rue. » Au fur et à mesure que les forces de police — il y en avait au moins deux ou trois mille qui cernaient le quartier — se rapprochaient, je cherchais à sortir du cercle.

J'avais juste ma serviette de cuir et mon pardessus ; il était six heures du matin ; l'étau se refermait de plus en plus. Puis, d'un seul coup, sans même m'en rendre compte, je me suis trouvé au milieu d'inspecteurs et de gardes mobiles. J'étais tellement tranquille qu'ils n'ont pas fait attention à moi. Et c'est ainsi que je suis sorti des barrages en toute quiétude pour aller à un de mes rendez-vous.

Je pourrais citer encore toute une série de faits semblables, notamment les six passages de la zone de démarcation que j'ai faits sans subir un seul contrôle. Pour tout papier, je ne possédais qu'une simple carte d'identité, fausse d'ailleurs.

Une bonne dizaine de fois, je me suis trouvé véritablement en danger. Chaque fois, comme un réflexe normal, je pensais à Dieu et à ma mère. Je faisais une sorte d'examen rapide de conscience. Je trouvais dans la justesse de notre cause, de notre action le lien entre ma conscience et Dieu. J'ai constaté, en recevant les confidences de mes camarades de lutte, formés comme moi à l'école de l'athéisme, qu'ils s'accrochaient de même, face au danger, aux forces supérieures : à de tels moments la dialectique est sourde.

Toute cette bataille nous a amenés à la Libération de Paris. Quand j'ai entendu le dernier coup de canon annonçant la reddition des troupes allemandes dans Paris, je me souviens de m'être assis sur un banc et

d'avoir pensé à tous mes camarades qui étaient tombés et puis aux méthodes de lutte qui nous avaient menés à ce jour.

Avant la Libération de Paris, on m'avait confié certaines tâches du C. N. R. (Conseil National de la Résistance). Je siégeais à la commission de l'Intérieur, à la commission des Comités de Libération, à la commission de Sûreté. C'est cette commission-là qui devait mettre dans les camps tous les collaborateurs, notamment les collaborateurs dans les domaines économiques, industriels, etc. J'assumais aussi les fonctions de secrétaire général de la Fédération C. G. T. du textile.

J'étais profondément marqué par toute une vie de lutte syndicale, meurtri par les quatre années d'action clandestine. La solidarité fraternelle qui avait existé dans la résistance s'effritait avec le retour au cours normal des choses. J'ai beaucoup réfléchi au passé et aux luttes que nous venions de vivre. Je devenais sceptique quant à la justesse de nos mots d'ordre et des moyens employés pour les mettre à exécution. La solidarité avait fait place à de basses jalousies, à l'orgueil, qui créent un climat de méfiance contre lequel je n'avais plus la force de réagir. J'ai pris le premier prétexte pour quitter l'action syndicale et politique. Je me retrouvais les mains vides et le cœur vide. C'est là une épreuve très pénible pour un communiste qui se sépare du parti.

Pendant longtemps, j'ai eu l'impression d'être seul. Quand on quitte une grande machine révolutionnaire et qu'on ne la remplace par rien, on a le sentiment d'être inutilisé, inefficace. J'écoutais les gens, commerçants, petits bourgeois, parler de leurs petites affaires, des partis politiques. En moi-même, je pensais : « Les gens sont vraiment occupés par des petites choses et par des intérêts mesquins. »

C'est alors que se produisit la scission syndicale. Certains de mes camarades du textile me demandèrent si je voulais bien les aider à reconstruire cette fédération à Force Ouvrière. J'ai accepté.

En 1950, j'ai fait la connaissance du Réarmement moral. Nous étions en train de discuter notre convention

collective nationale. Les patrons du nord de la France nous proposaient des dispositions particulières pour leur région. Pensant situer la discussion dans un climat plus favorable, ils nous demandèrent de nous rendre à Caux. Nous avons accepté cette proposition.

A Caux, j'ai été profondément étonné de voir des centaines de gens vivre sans heurts dans un même but et de découvrir l'existence d'une telle idéologie. J'ai passé trois jours à Caux. J'y ai remarqué tout particulièrement chez les jeunes une foi, un dynamisme comparable sous plusieurs aspects à la mystique et au désintéressement des communistes convaincus.

D'autre part, j'avais observé que les patrons d'un peu tous les pays, transportés dans cette ambiance, reconsidéraient leurs positions primitives et prenaient plus facilement conscience de leurs responsabilités en tant qu'hommes, en tant que patrons, devant les problèmes posés par la situation nationale et internationale.

Mes amis du Réarmement moral m'ont revu fréquemment et j'ai accepté d'aller à une autre assemblée qui avait lieu à Mackinac, où j'ai fait la connaissance de Frank Buchman. C'est là que j'ai pris conscience de la deuxième action révolutionnaire de ma vie. J'ai entrevu toute une lutte à mener pour redonner l'unité à mon pays.

En revenant de Mackinac, j'ai mis à l'épreuve cette action révolutionnaire en allant voir plusieurs dizaines de patrons, les invitant à se rendre à Caux avec les cadres de leurs usines et les délégués syndicaux de tous bords. Ainsi plus de 80 délégations du textile vinrent à l'assemblée de Caux en été 1951.

Cela n'a pas toujours été facile. Mais un climat de confiance s'est créé. Il nous a permis de jeter les fondements solides qui devaient aboutir à nos fameux accords du 9 juin 1953. L'esprit de Caux a développé l'honnêteté absolue dans les rapports entre des syndicalistes et des patrons français. Le référendum du 28 septembre 1958 et les événements qui l'ont précédé donnent à l'une des phrases de nos accords textiles une actualité plus grande encore : « L'industrie textile, y est-il dit, entend faire une expérience économique et sociale dans l'intérêt de

la nation, dans un esprit de service, dans une finalité sociale. »

Cette expérience a donné, malgré les difficultés économiques, au moins 8 % de rajustement de salaire par année aux ouvriers du textile. Elle a permis de faire supporter à l'industrie une troisième semaine de congés payés, le paiement de cinq jours fériés et l'octroi d'une retraite complémentaire pour les vieux travailleurs. L'état d'esprit du 9 juin nous a permis de créer un bureau intersyndical d'études. A l'aide de ce bureau, nous faisons un inventaire permanent et honnête des professions textiles. Nous contrôlons les charges de travail et les différents modes de rémunération; 1 400 militants ont passé dans notre école de formation syndicale.

Une commission sociale paritaire composée d'au moins 60 personnes discute en détail de la situation des salaires. Les débats de ces commissions se sont tenus souvent au moment des crises sociales et politiques de ces dernières années. Toutes ces réunions ont donné des résultats. Notre profession est parmi celles qui ont enregistré le moins de grèves depuis 1951. Les résultats de nos discussions s'appliquent à huit mille usines et à 520 000 ouvriers et ouvrières du textile. On ne peut séparer nos accords du 9 juin, leur esprit et leurs résultats, de l'action du Réarmement moral menée en France au cours de ces dernières années.

Après avoir lutté et vécu tous les événements de ces trente dernières années, je peux partager ma vie et ma pensée en trois étapes. La première, où je me suis identifié complètement avec les traditions du mouvement ouvrier français; la seconde, la période d'occupation, m'a fait penser souvent aux forces du bien et à une force supérieure; enfin, la rencontre avec le Réarmement moral m'a amené vers une conception totale du monde.

Je me souviens des prévisions marxistes selon lesquelles, la condition humaine étant améliorée, l'homme devait penser mieux, plus loin et en toute sérénité. On dit dans le marxisme que l'homme est aliéné par la fatalité, par la peur, par ses besoins et par sa pensée. J'ai cru longtemps que l'amélioration de la condition humaine sur

le plan matériel développerait cette élévation de pensée et ce solide esprit fraternel que nous avons connus pendant les luttes et qui avaient fait notre force. Mais j'ai dû constater que les sacrifices des uns pour les autres étaient souvent payés d'ingratitude.

En travaillant aux côtés des hommes du Réarmement moral, j'ai compris tout de suite que cette idéologie allait plus loin que le marxisme. Elle me donnait la certitude d'une société meilleure avec, à la base, un comportement humain parfait. Le type d'homme créé par le Réarmement moral prélude aux plus hautes civilisations.

La révolution de la production est en marche. Mais la révolution de la répartition a besoin du Réarmement moral : pour qu'elle réussisse le producteur et le consommateur devront s'aligner aux impératifs moraux. L'histoire de la bourgeoisie démontre que des hommes comblés ne sont pas nécessairement des hommes supérieurs. Si nous voulons que les hommes d'aujourd'hui, les hommes de demain, continuent la marche de la civilisation, il faut faire appel à un esprit supérieur.

Le but que se sont tracé les savants du monde entier et les deux grandes puissances, c'est la conquête de l'espace sidéral. On sent déjà l'esprit humain comme saturé des expériences terrestres et les cerveaux les plus audacieux, les plus intelligents, les plus lumineux, s'orientent vers l'espace. Alors, on comprend la nécessité impérieuse pour l'esprit de s'aventurer au-delà de la pensée et des regards humains. Et là, le Réarmement moral préface une civilisation encore impossible à jauger par les critères de la civilisation que nous connaissons.

La réussite d'une révolution peut être assurée par la conjonction de l'inspiration et de la réalisation. Cinquante années de luttes ont eu pour base de départ la croyance que les impératifs économiques conduisent inévitablement aux impératifs moraux. Ces luttes étaient sûrement une nécessité dans l'état économique du monde entier, mais nous sommes non moins sûrs que le monde d'aujourd'hui partira des impératifs moraux pour assurer le succès des impératifs économiques. Et c'est là que

l'idéologie du Réarmement moral prend toute sa signification révolutionnaire.

Le changement intérieur de l'homme voulu par le Réarmement moral, que nous avons accepté, supprime les contradictions entre notre moi et nos buts révolutionnaires. Notre changement personnel préface ce que pourrait être l'homme de demain.

A l'action propre de l'homme du Réarmement moral et à l'action de toute son équipe s'ajoute l'appoint formidable et mystérieux des forces invisibles qui travaillent à nos côtés pour assurer le succès du bien contre le mal.

MAURICE MERCIER,
*secrétaire général de la Fédération
du Textile C. G. T.-F. O.*

LA TORPILLE HUMAINE

Lorsque j'avais été choisi en 1943 pour entrer à l'École Navale, ma famille en avait retiré une grande fierté. Moi aussi. Nous étions trois cents jeunes gens de ma région à passer les examens. Tous les jours, il y avait des abandons. Le quatrième jour, nous n'étions plus que cinquante. Le 3 novembre, je fus le seul auquel on offrit de choisir entre l'armée et la marine. Je travaillais dur en ce temps-là ! En comptant les années comme nous le faisons au Japon, j'avais dix-huit ans, c'est-à-dire dix-sept ans pour un Occidental.

Je suis Japonais, l'aîné d'une famille de huit enfants. J'ai trois sœurs et quatre frères, et nous habitons avec nos parents dans l'île Sakhaline. Mon père était riche et respecté ; nous possédions notre propre maison et différentes fermes.

La guerre devait mettre un point final à tout cela. Notre famille perdit tout et, en 1945, ma mère et mes frères et sœurs s'enfuirent avant l'arrivée des Russes. A l'époque, je suivais près d'Hiroshima une formation spéciale à l'école des torpilles humaines dites « torpilles-suicide ». Mon père, qui était maire en activité, dut rester deux ans sous l'occupation russe.

L'École Navale était un corps d'élite ; nous avions naturellement des uniformes spéciaux et une excellente nourriture, et cela même la dernière année, après le début

des raids de bombardiers américains. Je me souviens de mon retour à la maison pour les vacances d'été : je voyageais en seconde classe, et non dans les compartiments bon marché de troisième ; les jeunes filles se retournaient pour admirer nos vestes courtes. Mais nous étions en service commandé et ne voulions pas commettre avec elles de fautes contre la discipline!

Au bout d'un an et demi, j'eus la possibilité de m'inscrire comme volontaire dans les formations-suicide. On ne touchait pas de supplément de solde.

Je ne sais pas si vous pouvez vous imaginer le climat dans lequel nous vivions. Aujourd'hui, avec le recul, cela ressemble à un cauchemar, mais nous prenions alors la chose très au sérieux. Discipline et consécration. Depuis l'enfance, nous avons été préparés à l'idée de mourir pour l'empereur. Nous avons appris à haïr la lâcheté plus que tout. Nos parents auraient préféré, disaient-ils, qu'on nous ramène morts à la maison plutôt que vivants si nous avons été prisonniers de guerre. Je me sentais une âme de vieux Samouraï, décidé à combattre pour l'empereur.

Il était impossible de savoir d'avance à quelle promotion on serait affecté, car cela restait secret jusqu'au moment où commençait l'entraînement proprement dit. Il y avait quatre sections : les *kamizaki*, pilotes spéciaux pour les raids à longue portée ; les *kaiten* sous-marins ou hommes-torpille, les pilotes de bateaux côtiers et enfin les hommes auxquels on apprenait à sauter ou plonger avec une charge d'explosifs au milieu des concentrations de troupes ennemies qui auraient réussi à débarquer.

Je fus choisi pour la section des *kaiten*, les pilotes de torpilles humaines. Le mot *kaiten* signifie « renverse-destin ». On nous envoya un peu plus bas sur la côte, à une douzaine de kilomètres d'Hiroshima.

Nous avons travaillé pendant près de six mois — levés à cinq heures ou cinq heures et demie du matin, nous exerçant toute la journée à diriger les grandes torpilles en forme de cigare sur les parties vitales des bâtiments de guerre américains. Ces exercices étaient

secrets : à l'abri de murs bien gardés, nous descendions par une trappe que l'on refermait derrière nous et là, étendus dans le ventre de notre gros poisson (à peu près quatre fois plus long que nous) nous nous servions des pieds et des mains pour manœuvrer les leviers de commande qui devaient nous conduire vers l'ennemi, au-dessous de la surface de la mer.

Nous avions un périscope dont nous pouvions nous servir près de la surface, et naturellement une réserve d'oxygène. La cible était un bateau de guerre qui se déplaçait électriquement dans le champ de notre périscope, et un cadran indiquait si nous avions atteint l'objectif ou non.

Un jour viendrait l'ordre, nous le savions, et ce jour-là nous descendrions dans une torpille pour la dernière fois. Nos amis scelleraient l'orifice d'entrée, l'eau monterait et noierait le périscope, et le moteur nous entraînerait vers l'ennemi. Nous aurions deux heures d'oxygène devant nous — suffisamment, car si nous manquions l'objectif, la tête de la torpille était réglée de façon à exploser au bout de deux heures.

En attendant, cet été-là, nous passions le dimanche à nous délasser. J'aimais lire Hegel, Kant, Goëthe, Platon. Nous pouvions écouter de la musique classique à la radio. Je tirais une satisfaction toute particulière de Haendel. Tandis qu'aujourd'hui, on dirait que la radio se contente exclusivement de chansons de cow-boys!

Je me rappelle une de ces journées chaudes et paresseuses du mois d'août. Je me trouvais debout, à l'ombre d'un grand arbre. Les bombardements s'étaient accentués au cours de cet été 1945 ; j'observais l'approche d'un chasseur Grumman. Comme ce n'était pas un bombardier, je ne courus pas me mettre à l'abri. Tout d'un coup — br-r-r-t — mitraille! D'un bond, j'étais derrière l'arbre. Je n'avais jamais frôlé la mort d'aussi près.

Quelques jours plus tard, nous nous levions de table après le petit déjeuner. Il était à peu près huit heures et quart ; la matinée était claire et chaude. Tout d'un coup, la porte s'ouvrit sous la poussée d'une formidable explosion, d'un véritable mur d'air. Dans le ciel au-

dessus d'Hiroshima s'élevait un nuage rose-nylon en forme de champignon!

Pendant les jours qui suivirent, nous dûmes nous entasser dans un espace de plus en plus étroit. Des blessés, terriblement brûlés sous leurs bandages, arrivaient toujours plus nombreux, et nous leur céditions nos lits. Il nous fallut enterrer les cadavres rejetés sur la plage — les cadavres de ceux qui avaient essayé de calmer leurs souffrances en se plongeant dans l'eau du fleuve ou de la baie. J'en ai encore des cauchemars aujourd'hui.

La guerre finie, tout commença à s'effondrer pour moi. Je n'arrivais pas à avoir des nouvelles de ma famille et les croyais tous morts. Je n'avais plus aucune raison d'être discipliné. J'essayai de ramasser de l'argent en faisant du marché noir, ou en travaillant d'une manière ou d'une autre.

Je décidai de continuer mes études. Dix pour cent des places disponibles dans les universités étaient réservées alors aux élèves des écoles navales et militaires. La concurrence était acharnée. J'eus la chance de pouvoir entrer dans une excellente école (devenue aujourd'hui l'Université de Kyoto) comme étudiant de sciences générales.

Environ deux mois plus tard, je retournais un soir vers l'École. Il faisait froid. Trois soldats américains m'arrêtèrent dans la rue et me prirent tous les objets de valeur que j'avais sur moi, y compris l'argent de la bourse qui m'avait été accordée. Peu de temps après, les factures de l'école arrivèrent. Il m'était impossible de les payer, et je dus m'en aller.

Quand j'arrivais à mettre la main sur un peu d'argent, je mangeais des patates douces et du riz. Une fois, pendant deux semaines de suite, je n'eus à manger que du raifort et du sel. C'était la même chose pour tout le monde. Nous avions froid, nous avions faim, nous étions pleins de révolte.

Je découvris cet hiver-là que ma famille était en vie, sauf ma grand-mère que nous aimions tant. Elle s'était trouvée sur un bateau que les Russes torpillèrent. J'étais révolté contre eux parce que mes parents avaient dû

repartir de rien et ne pouvaient pas m'aider. J'étais révolté contre le gouvernement japonais qui nous avait menés à la guerre, à la misère et au désespoir. J'étais révolté enfin contre les Américains à cause de la bombe atomique, à cause de l'argent qu'ils m'avaient volé et aussi parce qu'avec une boîte de conserve ou une poignée de cigarettes ils pouvaient attirer n'importe quelle jeune Japonaise, ou presque.

Pendant des mois, je dus lutter pour chaque centime. Je prenais le train pour chercher du travail n'importe où. Quand le contrôleur me demandait mon billet, je faisais un geste de la main par-dessus mon épaule avec un vieux billet comme pour dire que j'avais déjà passé le contrôle dans un autre wagon, et je m'en tirais sans payer. Toute la discipline acquise à l'École Navale avait été balayée dans la révolte et les déceptions. Je commençai alors à bien mériter mon surnom : *Deko*, le dur. J'organisai une bande de garçons plus jeunes que moi pour trafiquer au marché noir sur le riz, qui était rare, et les cigarettes américaines plus rares encore.

Finalement, en avril 1947, je reçus une bourse pour faire des études d'ingénieur à l'Université Aoyama Gakuin de Yokosuka. J'avais secrètement l'espoir qu'une école chrétienne comme celle-là serait mon salut. Après deux sombres années d'une vie désordonnée, trafiquant au marché noir, je souffrais terriblement. Je me rappelais une fête de Noël célébrée par des chrétiens à laquelle j'avais assisté autrefois, quand j'avais douze ou treize ans. C'était si différent de ma vie actuelle!

Je trouvai du travail comme aide-plongeur à la base navale américaine qui se trouvait tout près de notre école. On nous donnait un repas par jour. Nous avions tellement faim qu'il nous était presque impossible de résister à la tentation de ramasser ne serait-ce que les déchets. Mais nous savions que si nous étions pris, on nous renverrait. Et je ne voulais pas perdre ma chance de faire des études! Je me rappelle la colère qui me prenait quand on jetait de la nourriture aux ordures.

Différentes organisations d'étudiants se disputaient la suprématie à l'intérieur de notre université. Notre

école possédait un bateau. Moi, j'étais un ancien élève de l'École Navale. Je portais toujours l'uniforme; je n'avais pas de quoi me payer d'autres vêtements. Si seulement j'arrivais à faire marcher le bateau, tout le monde se tournerait vers moi. Seulement, l'essence était rationnée. Les Américains en avaient en quantité, je le savais. Pourquoi ne pas essayer de m'en procurer? Si j'étais découvert, la sentinelle tirerait, je le savais aussi.

Je choisis une nuit noire pour passer par-dessus la barrière et m'approcher d'un des camions de la base navale. Juste au moment où j'allais commencer à siphonner l'essence, j'entendis des pas. Mon cœur se mit à battre violemment et c'est couvert de sueur que je rampai sous le camion. C'était un agent de la police militaire, mais il ne me vit pas et continua son chemin.

Les jours suivants, j'emmenai les étudiants se promener en bateau. Nous essayions de rester hors de vue de la base navale : ils auraient pu se demander comment nous avions trouvé de l'essence pour faire des promenades de plaisance en plein rationnement!

Un soir, nous sommes tombés en panne d'essence juste au moment où une tempête s'élevait. Un courant très fort nous emporta plus vite que la voile ne pouvait nous ramener vers le débarcadère. Nous avions tous très peur. A l'aube, j'ai finalement réussi à échouer le bateau sur une plage, et nous nous sommes tous mis à genoux sur le sable pour remercier la Providence!

Nous avons appris par la suite que la base navale, ayant appris que nous étions en difficulté, avait envoyé un avion à notre recherche. Mais on ne nous avait pas trouvés. Malgré ma haine des Américains, force me fut de reconnaître qu'ils avaient aussi du bon!

Les promenades en bateau et la manière dont je m'étais procuré l'essence suscitèrent l'admiration des étudiants, et je fus élu président.

Je ne savais pas grand-chose des communistes à l'époque, mais je me souviens d'un homme qui venait me parler. Il misait sur ma révolte. Beaucoup des meilleurs élèves de l'École Navale ont écouté les communistes et sont eux-mêmes communistes aujourd'hui. Les com-

munistes ont la haute main sur deux des organisations nationales d'étudiants.

En regardant en arrière, je crois que la seule raison pour laquelle je ne les ai pas suivis est qu'un autre homme animé lui aussi d'un grand idéal, essayait en même temps de me pêcher.

C'était un Américain, Roland Harker, le jeune surveillant général de notre école. Il parlait un japonais bien meilleur que mon anglais. Alors, nous utilisions une sorte de mélange anglo-japonais. Je ne pouvais pas m'empêcher de l'aimer, parce qu'il semblait vraiment s'intéresser à nous en tant qu'individus.

J'étais devenu le responsable de notre dortoir. Il venait passer deux ou trois soirées par semaine avec nous. Il nous réconfortait en organisant des jeux pour nous réchauffer, et nous aimions sa compagnie. Il nous racontait histoire sur histoire de jeunes gens semblables à nous qui avaient complètement changé leur façon de vivre.

Cela nous intéressait vivement. Du train dont nous allions, nous n'attendions pas grand-chose de la vie.

N'ayant pas d'argent pour rentrer à la maison, je passai au dortoir les vacances de Noël. Au Japon, la veille du jour de l'an est une grande fête. Roland dut deviner à quel point je me sentais seul, car il m'invita chez lui. Il m'offrit du bifteck haché. Quel changement par rapport à mes éternelles patates douces! Nous jouâmes à différents jeux d'allumettes, sur la table. Il me parla de principes moraux absolus. Ce n'est pas la façon dont j'avais vécu! Il me dit aussi qu'il était possible d'écouter la voix intérieure pour savoir quoi faire, et comment le faire. Je n'avais écouté jusqu'alors que les voix de l'ambition, de la popularité, et d'autres satisfactions.

C'était comme un défi : « Pendant la guerre, tu donnais ta vie pour ton pays? — Oui. — Pourquoi ne la donnerais-tu pas maintenant pour construire le monde comme tu voudrais tant qu'il soit? » Je ne répondis pas à sa question ce jour-là.

Je ne pouvais penser qu'à l'essence volée. Mais je n'osais pas aborder ce sujet. Les Américains risquaient

de m'envoyer aux travaux forcés à Okinawa, et en tout cas je serais renvoyé de l'Université.

Cependant, au cours des semaines qui suivirent, je commençai à « écouter » comme il l'avait suggéré. Ce n'était plus une discipline imposée par un entraînement militaire. Cela venait de l'intérieur du cœur et de la volonté, et c'est ce qui en faisait la force.

Ce printemps-là, Roland nous fit honte à tous. Nous le trouvâmes un jour, lui le surveillant général, habillé de vieux vêtements, en train de déblayer les tas de décombres qui se trouvaient devant nos bâtiments. Notre première pensée fut : « Il est fou ! » Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement que de s'y attaquer aussi. L'école n'était pas riche, et toute l'opération ne coûta pas un centime.

C'est à peu près à cette époque que, pour la première fois, je réfléchis aux quatre principes moraux, et mesurai ma vie point par point à leur dimension. Pourtant, je n'arrivais toujours pas à me décider à parler de l'essence.

Ensuite, Roland m'invita à partager son logement. C'était splendide pour moi. Il y faisait chaud, et jamais je n'avais mangé autant depuis près de trois ans.

Quelques jours plus tard, une réunion du Réarmement moral eut lieu dans un des grands clubs de Tokio. C'est là que j'ai finalement décidé de franchir le cap que j'évitais depuis le nouvel an.

Un ancien premier ministre se trouvait dans l'assistance, ainsi qu'un oncle de l'empereur et diverses autres personnalités. J'étais l'un de ceux qui prièrent la parole. Je leur racontai ce que j'avais appris du Réarmement moral, et ensuite quelqu'un vint me remercier. A ce moment-là, je sus que je ne pouvais plus reculer le moment où je parlerais de l'essence siphonnée, quoi qu'il dût m'en coûter.

Je trouvai Roland dans sa chambre et m'assis sur le lit à côté de lui. Mon cœur battait à se rompre, et je sentais que j'avais la chair de poule. J'avais peur qu'il ne veuille plus me garder avec lui. Finalement, je lui dis d'un seul coup que j'avais volé de l'essence à la base navale, et pourquoi. Je crois qu'il avait senti tout du long

que je cachais quelque chose. En tout cas, il parut comprendre qu'un type de mon espèce finisse par vouloir dire honnêtement les choses.

Je savais qu'il me fallait ensuite aller chez le commandant de la base navale. J'étais plus terrifié encore que le soir où je m'étais caché sous le camion. En bafouillant, je lui dis que j'avais volé de l'essence, et lui demandai pardon. Il fut surpris : « Par exemple ! dit-il. Eh bien, c'est exactement l'esprit dont nous avons besoin » — et il me laissa partir sans punition. Sur le chemin du retour, il pleuvait à verse, mais j'avais un sourire si épanoui que tout le monde se retournait sur mon passage.

Ce jour-là, mon amertume envers les Américains s'évanouit.

L'étape suivante était plus difficile encore : être honnête avec mes parents à mon retour à Hokkaido pour l'été. Nous disons souvent : Un Japonais craint les tremblements de terre, les incendies, les typhons... et son père.

Je commençai par dire à mon père toutes les choses que j'avais faites et dont j'avais honte. Il pâlit, ne dit pas un mot — et je ne savais pas ce qui allait de travers. Il fut littéralement de pierre avec moi, pendant neuf jours, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le courage de me raconter une chose qu'il avait faite sous l'occupation russe et dont il avait honte. Depuis, nous sommes de vrais amis.

Il me fallut ensuite aller chez le chef de gare de Tokio pour régler les voyages que j'avais faits sans payer. Il fut étonné, et accepta mes excuses, mais ne voulut pas garder l'argent que je lui avais remis en remboursement : il l'envoya au Réarmement moral, et continua depuis lors à envoyer régulièrement un chèque.

Le chef de gare m'emmena ensuite chez le Gouverneur des Chemins de Fer Nationaux. Je lui redis combien je regrettais ma malhonnêteté, et comment ma façon de vivre avait été transformée. Par la suite, il mit sa salle de conférences gracieusement à la disposition du Réarmement moral.

Depuis cette époque, j'ai terminé mes études, et parti-

cipé au travail du Réarmement moral en Europe et en Amérique aussi bien qu'en Asie.

Je n'oublierai jamais les jours passés à Manille en 1955. J'étais l'un des premiers Japonais qui soient allés aux Philippines après la guerre. Nous fûmes invités par une des familles les plus respectées des Philippines — bien qu'il fût à peu près impensable de voir un Japonais franchir le seuil d'un foyer philippin, tant était violente la haine laissée par la guerre.

Là, une femme nous raconta ce que les officiers japonais avaient fait à sa famille. Ces officiers, qui avaient pris leurs quartiers pendant plusieurs mois chez des parents à elle, redoutaient les représailles que les Philippines risquaient de leur infliger au moment où les Américains approcheraient. Ils avaient donc enfermé les parents de cette femme, en compagnie de beaucoup d'autres Philippines, dans une église. Après avoir arrosé le bâtiment d'essence, ils y mirent le feu.

« Comment avez-vous pu être si cruels ? » me demandait-elle.

Qu'est-ce qu'un Japonais pouvait répondre ? A la fin, je dis : « Je regrette terriblement. Je veux consacrer ma vie entière à réparer nos torts envers les pays qui ont souffert à cause du Japon. Je veux travailler et vivre pour que les Japonais ne fassent plus jamais de choses pareilles. »

C'est l'engagement de toute ma vie — et ma femme Yuriko l'a pris comme moi.

HIDEO NAKAJIMA,

Japon.

TROIS FRÈRES, UN BUT

« J'ai une idée! Si on faisait un orchestre! » suggéra l'un de nous, alors que nous étions à la maison un jour de pluie, nous demandant quoi faire pour ne plus bâiller d'ennui. Nous étions trois — le grand frère Steve, quinze ans, Paul, douze ans, et Ralph, dix ans. Notre quatrième frère, Ted, deux ans, était vraiment trop jeune pour qu'on l'inclue! Cette idée d'un orchestre prit tout de suite; Steve alla chercher sa guitare de cinq dollars, qu'il n'avait pas touchée depuis cinq ans, et Paul persuada maman de lui acheter un banjo ukulele bon marché. Voilà le début.

Nous aimions beaucoup les airs de cow-boys américains. C'est là-dedans que nous nous sommes lancés. Après deux semaines, notre répertoire se composait de dix numéros. C'est à un cocktail chez nos parents que nous nous sommes produits en public pour la première fois. A l'âge de dix ans, Ralph fut le clou de la soirée par sa chanson *Rye Whiskey*.

Papa, qui était aussi enthousiaste que nous, offrit de nouveaux instruments à Steve et à Paul, une guitare et une mandoline. Ralph n'avait pas d'instrument et, comme il aimait bien chanter, c'était lui notre soliste attitré. Avec sa voix d'enfant de chœur, il pouvait yodler comme pas un! Mais un moment arriva où Ralph dut aussi jouer d'un instrument. Steve et Paul discutèrent

le coup : on choisit la contrebasse. Dix leçons, et quelques semaines plus tard la contrebasse de Ralph nous avait rejoints pour la vie. Surnommée George, elle dépassait de trois têtes Ralph qui n'avait que douze ans à cette époque. Aussi, pendant une année ou deux, les frères durent-ils la porter!

Notre aventure musicale se développa rapidement. Notre jeunesse et notre enthousiasme gagnaient tout le monde. On nous demandait de jouer dans des sociétés, des soirées, des ventes de charité et des hôpitaux.

Nous avons gagné un concours d'amateurs, à Indianapolis. Nous sommes sortis victorieux devant un nombre formidable de concurrents, y compris un phénoménal pianiste de jazz. Pour éclipser ce type, nous avons choisi un chant très rapide qui s'appelait *Freight Train Blues* dans lequel Paul jouait à la fois de la mandoline et du banjo.

Notre musique était en train de devenir une profession. Dix-huit mois après avoir commencé, nous étions passés dans la catégorie professionnelle et chaque audition nous rapportait de l'argent. Ralph se souvient comment le premier chèque de trente dollars avait aiguïlé son appétit pour l'argent. Le parfum agréable du succès nous fit prendre au sérieux l'avenir de notre trio. A l'âge de dix-huit, quinze et treize ans, nous jouions tout seuls une fois par semaine à la télévision.

Puis nous avons acheté notre voiture à nous; nous avons eu successivement une Oldsmobile 36, une De Soto 36 et une Ford 41 — celle-là était bleu turquoise. Notre argent passait donc surtout en essence, costumes de cow-boys et instruments de musique. Une fois, nous avons eu une « jeepster » couleur bordeaux, une jeep de sport décapotable. Cette jeep était dotée d'un klaxon musical qui pouvait jouer *Mary Had a Little Lamb* jusqu'au jour où ce sacré klaxon se coinça sur la note aiguë, dans le garage, au milieu de la nuit, et rendit fou tout le voisinage.

Au printemps 1951, papa changea de situation; d'Indianapolis, nous sommes allés à Los Angeles où il monta un commerce d'alimentation. Pour nous trois,

la Californie voulait dire Hollywood et des perspectives plus larges encore. Peu après notre arrivée, nous avons fait la connaissance de Tex Williams, le fameux chanteur de westerns. Il nous invita à participer régulièrement à ses programmes de radio et de télévision. Les programmes de radio étaient diffusés sur une chaîne nationale. Puis nous avons signé un contrat d'enregistrement avec les disques Columbia. L'avenir s'annonçait brillant et plein de promesses.

Nous avons commencé notre trio juste pour nous amuser; maintenant, à mesure que les années passaient et à cause de notre ambition, il devenait davantage une affaire commerciale et beaucoup moins un jeu.

En juillet 1951, nos parents reçurent des billets pour une pièce musicale qui s'appelait *Jotham Valley*. Ils en revinrent très enthousiastes et nous recommandèrent vivement d'aller la voir aussi. Voilà qui nous permettrait d'emmener les jeunes filles à quelque chose d'autre que le cinéma, où nous les avions invitées tant de fois. De plus, les billets ne coûtaient rien — une vraie aubaine! Nous sommes partis avec nos amies pour aller voir *Jotham Valley*. Après la pièce, nous avons parlé à quelques-uns des acteurs. C'était des jeunes gens comme nous, l'un venait d'Angleterre, d'autres des États-Unis et du Canada. Mais dites donc, quel sourire! Un regard franc et propre, de vrais camarades comme nous n'en avons encore jamais vus. Nous avons été très surpris d'apprendre qu'aucun des acteurs ne recevait de cachet. Le premier ténor avait une voix que les critiques musicaux comparaient à celle d'Ezio Pinza, mais il avait refusé renommée et fortune pour chanter dans les pièces du Réarmement moral. Nous rencontrions ces jeunes gens pour la première fois, mais, si étrange que cela soit, ils nous inspiraient immédiatement confiance. Nous sentions en quelque sorte qu'ils étaient nos meilleurs amis. Ce qui nous frappait le plus en eux, c'était qu'ils avaient une raison de vivre et un but précis, alors que nous nous laissions mener au gré des événements, essayant de nous rendre la vie aussi agréable que possible.

Quelques jours après, on nous invita à jouer pour l'anniversaire d'un des acteurs, un jeune Écossais. Ce fut une soirée remarquable. Nous ne nous étions jamais tant amusés — et nous en avons fait des soirées! Mais celle-là était différente. Il y avait bien 150 personnes — des jeunes gens, des jeunes filles, des jeunes et des vieux de différents pays. Nous avons chanté presque tout notre répertoire, qui déchaîna l'enthousiasme. Le jeune Écossais joua au piano des boogie-woogies endiablés, que nous avons accompagnés. Passionnant! Mais c'était l'atmosphère et l'entrain de ces gens qui rendaient la soirée si gaie. Il y avait de francs éclats de rire et chacun jouissait de la vie à fond. C'était de la joie vraie et propre.

Quelques jours plus tard, nous sommes allés chanter à un déjeuner important. Juste avant le repas, quelqu'un nous a présentés à Frank Buchman. Il avait alors soixante-treize ans et était physiquement handicapé. Il portait un complet bleu foncé. Après un coup d'œil à nos jaquettes de sport californiennes aux couleurs vives, il dit avec une lueur de malice dans les yeux : « Oh, regardez-moi ces vestes magnifiques! Je vais me changer tout de suite. » Il disparut et revint quelques instants plus tard portant un veston à carreaux gris clair et noirs rivalisant de gaieté avec les nôtres! Ce vieux monsieur avait un cœur si jeune et si gai qu'il savait comment gagner des garnements comme nous.

Un soir, alors que nous rentrions en voiture par les avenues de Hollywood brillamment illuminées, nous avons déclaré que nous donnerions volontiers tout notre argent au Réarmement moral et serions même prêts à faire le tour du monde pour cette idée, mais seulement après avoir atteint richesse et renommée!

Cependant, nous avons tous décidé de faire un essai. Nos amis nous avaient dit que, d'après leur expérience, Dieu a un plan pour notre vie à tous; si nous écoutions, nous pourrions découvrir quel est ce plan. En d'autres termes, si nous écoutions, Dieu parlerait. Nous étions très sceptiques. Notre famille avait maintenu une moyenne de présence honorable à l'église et nous savions prier;

mais que Dieu puisse nous parler, c'était aller un peu trop loin.

RALPH. — Cela valait la peine d'essayer et il n'y avait rien à perdre. Quoique au fond, j'avais une belle frousse de ce que diraient mes amis à l'école s'ils apprenaient ce que je faisais.

Je n'avais que quatorze ans, mais cette pensée me frappa : « Ta vie est en pagaïe. Maintenant, donne à Dieu sa chance. » C'était par un beau dimanche matin. Je m'assis au bord de mon lit et je notai : « Demande pardon à maman et aide davantage dans la maison. » Ce que je fis. Maman devint tout de suite beaucoup plus joyeuse. J'étais un drôle de lascar chez moi. J'étais paresseux, désordonné et ne faisais jamais mes devoirs. Maman avait toutes les peines du monde à me faire partir à l'heure pour l'école. Mais c'était encore plus difficile de me faire travailler dans le ménage. « Ralph, as-tu balayé l'entrée du garage? — Oui », avais-je l'habitude de répondre de derrière un *Mickey*. Naturellement je n'avais rien balayé du tout. Quand maman s'en rendait compte, elle m'attrapait et se fâchait.

Il y avait beaucoup de choses que la famille ignorait à mon sujet. Et j'avais bien soin que personne ne les découvre. Je n'étais qu'un petit garçon avec les problèmes de tout le monde, fumer en cachette, les filles, les mauvais livres; mais ma vie tournait autour de cela. Puisque tout le monde agissait de même, pourquoi chercher à faire autrement? J'avais vraiment honte de certaines de ces choses, mais elles étaient plus fortes que moi. L'un de mes nouveaux amis, un jeune Canadien, avait pris la peine de me parler de lui-même, de ses bêtises et de ce qu'il avait dû faire après avoir décidé de changer. C'était la première fois que quelqu'un me parlait si franchement et pour la première fois je me suis senti libre de dire ce que j'avais sur le cœur, spécialement toutes les choses que j'avais soigneusement cachées. Je lui ai tout dit et me suis senti devenir léger comme une plume.

J'ai aussi tout raconté à Steve et Paul et ensuite à mes

parents; c'était le plus difficile. J'étais certain qu'ils ne comprendraient pas; pourtant ils ont parfaitement compris et étaient reconnaissants.

Mes nouveaux amis avaient donné au garçon ultra-moderne que j'étais un but suffisamment grand pour me faire mettre ma vie en ordre et vivre de la bonne manière.

PAUL. — Il est intéressant d'apprendre à se connaître et de découvrir ce qui vous fait agir. J'ai beaucoup aimé *Jotham Valley* mais pendant la représentation, je ne me sentais pas très à mon aise. Le message de la pièce (la réconciliation de deux frères pour le bénéfice de toute une vallée) me faisait réfléchir, mais inconsciemment je cherchais à me justifier en me disant : « C'est ainsi que tu as toujours vécu. » En fait, je ne me serais pas défendu pareillement si cela avait été vrai. Aux yeux de mes amis, je passais pour un « chic type ». Quand ils racontaient des histoires malpropres, je faisais semblant de ne pas y prêter attention. En fait, je vivais et pensais comme eux, sinon pire, mais je voulais garder un bon vernis extérieur. Ainsi, ni eux, ni ma famille ne me connaissaient vraiment...

L'envergure du travail que faisaient mes nouveaux amis m'enthousiasmait. C'était comme une bombe qui explosait et me faisait voir un nouveau monde. C'était logique, juste et semblait être le prochain pas à faire. Nous voulions nous y mettre avec toute l'impétuosité du jeune sang qui coulait dans nos veines.

Nous avions une vie intéressante, de l'argent, du succès, mais il y avait pourtant quelque chose qui nous manquait. Car tout ce que nous faisons dans la vie se ramenait toujours à nous-mêmes.

Une de mes premières pensées, en faisant silence, a été pour mon petit frère Ralph que j'avais traité en moins que rien. Des excuses s'imposaient, mais j'y répugnais, craignant qu'il n'en abuse. A vrai dire, j'étais jaloux de lui. Il était physiquement et intellectuellement ce que j'aurais voulu être. Je lui demandai pardon, et nous devînmes les meilleurs des amis. Un jour je compris

que je m'étais toujours senti inférieur à cause de mon asthme. J'avais toujours été chétif et ce sentiment d'infériorité avait dominé ma vie sans que je m'en aperçoive. Par compensation, je cherchais la perfection dans tout ce que je faisais, que ce soit mon travail scolaire, mes activités sportives ou ma musique. Et quand je n'atteignais pas l'image idéale que je me faisais de moi-même, je perdais mon sang-froid. Tous mes efforts tendaient à faire bonne impression sur les autres, spécialement les jeunes filles. Quel soulagement de pouvoir aller à l'école sans avoir à se soucier de l'opinion des autres!

STEVE. — J'avais peut-être plus d'ambition que Ralph et Paul pour notre carrière musicale et je voyais déjà nos noms en lettres de néon éclairer les rues de Hollywood. Je ne savais pas où cela nous mènerait, cinéma, télévision, ou monter à cheval dans les films de cow-boys, mais j'aimais les applaudissements et le succès. Cela donne le sentiment d'être arrivé.

Notre père, en homme d'affaires consciencieux, avait établi un programme en quatorze points indiquant la marche à suivre pour réussir. Dans ce plan figuraient de nouveaux costumes, la publicité et la correspondance avec les techniciens qui font passer les disques à la radio. Pendant nos vacances, nous avons construit une pièce au-dessus du garage pour y installer notre bureau. Nous avons acheté un vaste classeur pour le courrier de nos admirateurs et notre correspondance d'affaires. Des photos de nos amis et de nos idoles de Hollywood décoraient les murs. Soliste à la guitare, je n'aurais jamais connu le succès. Il fallait que nous soyons trois. Tout ce qui s'opposait à ce but devait être éliminé. Avec sa mandoline et son banjo, Paul était un véritable artiste; il était un allié tout trouvé. Par contre, Ralph, bien qu'il ait su chanter avant de pouvoir parler, s'intéressait à d'autres choses dans la vie, parmi lesquelles la lecture et le sommeil. D'où beaucoup de conflits entre nous. Frère aîné, je me chargeai naturellement du rôle d'impresario et de chef d'orchestre. C'est moi qui fixais les heures des répétitions et qui établissais la liste des chants

à étudier. Cela allait de soi : étant donné le nombre de mes années sur cette terre, mon opinion devait prévaloir!

Comme mes frères, je décidai de faire le plongeon. Je mis les choses en ordre. Par exemple, j'écrivis à mon professeur de latin pour m'excuser d'avoir triché pendant deux ans.

Puis on nous invita à participer à l'assemblée du Réarmement moral de Mackinac dans le Michigan.

Cet été a marqué un tournant décisif de notre vie : nous avons trouvé quelque chose à donner au monde. Mais j'eus un choc en m'apercevant que ces fameux critères moraux absolus mettaient en question tous les mobiles de ma vie. Mon ami avait touché juste quand il m'avait demandé si je pensais à mes frères. Quand Ralph se lançait avec enthousiasme dans une partie de football, ma seule préoccupation était qu'il ne se blesse pas aux mains ni aux bras, ce qui l'aurait empêché de jouer de la contrebasse. De même que j'avais organisé nos répétitions, j'essayais d'organiser aussi la vie de mes frères. J'aimais être le patron et tirer les ficelles, parce que cela me donnait de l'assurance.

Ce n'est pas par hasard, mais par le changement que nous avons trouvé l'unité. Premièrement, j'ai décidé d'être absolument honnête avec moi-même, puis je demandai pardon à mes frères pour la façon dont je les avais fait marcher... Pour le grand frère, c'était difficile à faire! C'était la fin de mon prestige. Ralph répondit : « Ne t'en fais pas, mon vieux, de toute façon nous ne t'avons jamais beaucoup respecté. » Pour la première fois, nous avons appris à nous connaître et à nous faire confiance les uns aux autres. Je décidai que ce serait Dieu et non plus moi qui serait le patron. Des frères peuvent-ils devenir des amis? Oui, c'est possible.

Pendant notre retour en voiture de Mackinac, traversant les plaines du Far-West, nous avons écrit nos deux premiers chants d'un style nouveau, *A Spanking New Day* et *Come on Folks*, que Columbia devait enregistrer sur disques. Plus que jamais, nous voulions utiliser

notre talent pour apporter aux gens quelque chose de nouveau. Des impresarios de Hollywood nous suppliaient de chanter les mélodies à la mode. « Votre programme ne sera jamais populaire sans cela », disaient-ils. Mais nous remarquions que les gens aimaient *A Spanking New Day* tout autant, sinon plus, que *Lovesick Blues*.

Notre répertoire de 150 numéros fut aussi expurgé de tous les chants sentimentaux, frivoles et évocateurs. Nous les chantions sans penser à mal, seulement parce que nous voulions nous faire apprécier et augmenter notre popularité. La musique n'est pas faite pour cela. La musique reflète la vie et la pensée des peuples; elle est aussi un grand moyen pour les influencer. Chacun l'aime : son influence peut être bonne ou mauvaise. Ceci nous a spécialement frappés plus tard, au cours de nos voyages dans de nombreux pays. Nous avons vu les effets des films de Hollywood, en particulier sur la jeunesse. La plupart de nos exportations américaines tendent à répandre de mauvaises idées. Et nous regrettons d'avoir participé à tout cela.

Notre musique prit une ampleur nouvelle. Jusque-là nos chants n'attiraient qu'un certain public américain; mais soudain, le monde entier semblait s'ouvrir à une musique nouvelle, car ces chansons parlaient au cœur de chaque homme. Nous avons maintenant dans notre répertoire des chants en vingt langues différentes.

Au début de l'été 1953, nous étions plus occupés que jamais. Nous avons fait la connaissance des meilleurs metteurs en scène de télévision; ils nous avaient priés de revenir les voir pour parler plus à fond des contrats que nous pourrions passer avec eux. Ces perspectives d'avenir nous promettaient des cachets d'environ 2 000 dollars par programme. C'est alors qu'on nous invita à nous rendre à l'assemblée du Réarmement moral à Caux en Suisse.

C'était le premier juillet. Nous avons fait un moment de silence en famille et avons tous eu la même pensée : aller à Caux.

Nous y sommes arrivés le 1^{er} août, le jour de la fête nationale suisse. On célébrait cet anniversaire dans la

salle des réunions, qui était bondée. Nous étions très fatigués par le voyage en avion, nous n'étions pas dans notre assiette et nous avons pris froid. Mais quelqu'un annonça aux multitudes que trois cow-boys chantants de Hollywood venaient d'atterrir. Alors il n'y avait rien d'autre à faire qu'à prendre nos instruments et chanter! Notre premier chant s'appelait *Le Chant de Caux*. Nous l'avions écrit juste avant notre départ de Los Angeles et y avons mis la dernière main au-dessus de l'Atlantique. Ce chant décrivait Caux — on nous avait montré des photos — et il y avait même un petit yodel. Le plafond s'est presque écroulé sous les applaudissements. Nous étions heureux de voir que notre musique de cow-boys était aussi comprise en Europe.

Mais c'est en tant que famille que notre séjour nous a été le plus profitable. A Caux, nos parents ont désiré nous parler de leur vie passée. C'était vraiment difficile, car ils avaient peur de perdre à jamais notre respect. Les jours précédents, papa et maman avaient trouvé entre eux une nouvelle entente et un nouvel amour en étant absolument honnêtes l'un avec l'autre.

Nous sommes entrés dans leur chambre d'où nous avons une vue magnifique sur le lac de Genève, la vallée du Rhône et les Alpes. Papa et maman nous ont dit : « Nous voulons simplement vous dire quel genre de parents vous avez. » Puis ils nous ont raconté leur vie, tout ce qu'ils n'avaient pas voulu que nous sachions. Nous étions surpris. Mais nous étions tellement reconnaissants. Quel soulagement de savoir que nous étions tous pareils ! Il n'y avait plus de secrets, il n'y avait plus rien à cacher. Nous avons tous la même nature humaine et nous avons grand besoin de nous aider les uns les autres. A ce moment-là, nous avons senti jusqu'au fond de nous-mêmes que Dieu avait besoin de notre famille pour Son travail dans le monde, qu'Il nous appelait, individuellement et ensemble, à être Ses instruments pour changer la vie et la pensée des jeunes de notre époque. Nous avons alors décidé de remettre nos vies à Dieu, d'obéir à Sa volonté et à Son plan, quel qu'en soit le prix, où que cela nous conduise. Nous avons fait cela tous ensemble, à

genoux. Nous ne savions pas où cela nous mènerait, ni quelle en était la pleine signification, mais nous savions que c'était le point tournant dans nos vies. Bien sûr, il y a eu des peurs, des doutes et des hésitations depuis lors, mais Dieu ne nous a jamais laissés tomber. De chaque bataille sont sortis une victoire et un engagement plus profond. Aujourd'hui, avec le recul des années, nous ne savons comment exprimer notre reconnaissance pour la franchise de nos parents sur leurs propres erreurs et leur constant encouragement pour que leurs enfants vivent l'idéal le plus élevé qu'ils connaissent.

Nos parents sont retournés à la maison après trois semaines. Nous devions les suivre pour la rentrée des classes au début de septembre. Mais un jour, on nous dit que Frank Buchman avait quelque chose de très important à nous dire. Nous fûmes bouleversés d'apprendre qu'il nous invitait à voyager pendant un an avec lui et ses amis. Nous avons immédiatement télégraphié à nos parents pour les mettre au courant. Ils nous répondirent : « Quelle que soit votre décision nous l'approuvons à cent pour cent. » Nous avons écouté dans le silence et nous avons reçu tous la même réponse : « Acceptez l'invitation. C'est la chose la plus importante que vous puissiez faire de votre vie. »

Nous avons écrit à notre directeur des programmes pour lui faire part de notre décision et le prier de résilier nos contrats. Steve et Paul ont écrit une longue lettre au recteur de leur université pour lui dire à quoi ils avaient décidé de consacrer leur vie. Quant à Ralph, il continuerait ses études par correspondance. Il termina ainsi ses deux années de lycée, étudiant dans les hôtels, les voitures, les autobus, les trains, les avions et les bateaux.

Et nous ne recevons pas un centime pour notre travail!

Le petit frère Ted a aussi été atteint par la contagion. A onze ans, il est venu avec maman à Caux. Un jour il demanda la parole à une réunion et il dit devant tout le monde : « Aujourd'hui j'ai décidé d'être absolument honnête avec maman. J'ai aussi décidé de cesser de fumer. » Après un instant de stupéfaction, il y eut un éclat de rire général!

A travers tout cela, nous avons découvert une nouvelle échelle de valeurs. Nous nous sommes vus tels que nous étions vraiment. Comme tant d'autres chez nous, nous n'avions pas d'autre but que celui de nous distraire, de faire ce qui nous plaisait et de jouir du confort. Si nous nous efforcions d'être « bien », c'était pour mieux réussir dans la vie.

Cela a renversé nos conceptions. Le choix est simple : ou nous faisons partie de la maladie du monde, ou bien nous changeons et nous contribuons à sa guérison.

Cela ne nous intéressait pas d'être des « petits saints ». Et nous étions vraiment trop occupés pour pouvoir nous inscrire dans un mouvement ou une organisation. Mais ce que nos amis nous avaient donné, c'était une idéologie — non pour remplir nos moments perdus, mais pour y donner notre vie entière. Nous pouvions maintenant utiliser les talents que Dieu nous avait donnés d'une manière efficace et constructive pour le monde. Nous avons trouvé comment résoudre nos problèmes, mais bien plus encore, nous avons trouvé des hommes avec lesquels nous pouvons apporter la solution dont le monde a besoin.

Notre conviction la plus profonde est que Dieu a un plan pour refaire le monde; comme les garnements que nous étions, chaque homme peut remettre sa vie en ordre et utiliser toute son énergie pour réaliser ce plan.

Pour nous, cela voulut dire prendre le train pour la Ruhr par un matin pluvieux d'octobre 1953, avec un groupe de trente personnes d'Asie, d'Europe et d'Amérique. C'était la première étape d'un voyage qui nous a menés, au cours des dernières années, dans vingt-deux pays, sur quatre continents...

STEVE, PAUL et RALPH COLWELL,
Hollywood.

DEUXIÈME PARTIE

CETTE HOMME SANS FRONTIÈRES *FRANK BUCHMAN*

Quel est le trait commun de tous ces itinéraires?

Quel est cet élément nouveau dans lequel ces hommes ont été plongés, changeant soudainement toutes les lois de leur dynamique intérieure, toute la trajectoire de leur existence?

Il s'agit là d'un secret à la portée de tous, d'un secret public, en quelque sorte. Quel est-il?

Essayons de discerner cette réalité en suivant au travers de son existence un homme dont la vie a, par excellence, été tout entière orientée par rapport à elle.

*
* *

Cet homme fêtait il y a quelques années son quatre-vingtième anniversaire. Pour cette occasion, des centaines de gens étaient venus de tous pays : il y avait là les représentants de chefs d'États et de chefs de gouvernements. Drapé dans sa robe jaune, la tête rasée, l'abbé d'un monastère bouddhiste avait quitté son lointain pays pour être présent à cette fête. Il y avait là, coiffé d'une redoutable parure ornée de cornes et de plumes, le vieux chef d'une grande tribu indienne en Amérique. Les costumes des Japonais, ceux des Indonésiens, des Philippins, des Vietnamiens contrastaient par leurs tons pastels avec les couleurs vives des robes africaines. Il y avait là

des hommes d'État, des dirigeants syndicaux, des ambassadeurs, des chefs d'industrie, des officiers généraux, tous hommes qui, dans leur domaine, ont atteint les plus hauts sommets du succès, de la dignité ou du renom. Il y avait là enfin des centaines de gens tout simples, des familles avec leurs enfants.

Vers lui convergeait la reconnaissance de tous. Des lettres et des télégrammes lui apportaient les félicitations des milliers d'hommes qui, au cours de sa longue existence, étaient devenus ses amis dans tous les pays du monde. Un de ces messages était signé par son aîné de quelques années, le chancelier Adenauer. Voici ce que le chancelier ajoutait à ses vœux :

« En ce jour, le cercle immense de vos amis se souviendra avec grande reconnaissance du travail riche de sacrifices que vous avez accompli au service du Réarmement moral. Vous pouvez être assuré qu'il existe dans le cœur des hommes de notre époque une marque qui sera un monument éternel à votre œuvre. Nul n'oubliera jamais la façon dont vous avez travaillé à établir les relations entre les hommes et entre les pays sur le fondement solide des valeurs morales. »

Dans la modeste maison familiale qui fut celle de ses parents, cet homme possédait les témoignages de reconnaissance qui lui étaient parvenus de tous les pays. Suspendue à la cheminée, se trouve l'épée de reddition que reçut des mains des Japonais en 1945 le général commandant en chef des armées chinoises ; ce dernier l'offrit en hommage à l'homme duquel il avait appris le véritable secret de la paix. Une croix orthodoxe richement ornée, des photographies dédicacées, sont les témoignages de sa longue amitié avec certaine famille royale. Ailleurs sont conservées les décorations les plus hautes décernées par des monarques et des gouvernements...

Cet homme s'appelait Frank Buchman.

Le message que le chancelier Adenauer lui avait envoyé était accompagné de l'appel à l'aide suivant :

« Le moment est venu de travailler plus que jamais à renforcer l'unité européenne grâce au Réarmement moral. Une Europe où régneront la liberté et la fraternité ne s'édifiera que lorsque les peuples seront conscients de leurs engagements moraux les uns à l'égard des autres.

« Tout comme vous, je suis convaincu que, sans la poursuite de cet effort, il est vain d'espérer maintenir la paix mondiale. Par suite, je vous serais extrêmement reconnaissant de bien vouloir donner à ce problème toute votre attention personnelle au cours des prochains mois qui sont si décisifs pour le développement de l'Europe. »

Le soir, au terme de cette journée de quatre-vingtième anniversaire, Frank s'était tourné vers ceux qui, de tous les continents, étaient venus pour être à ses côtés.

« Quand j'ai reçu ce télégramme du chancelier d'Allemagne, j'ai été si bouleversé que je ne trouvais plus de paroles. Depuis, j'ai pensé sans cesse à ce qui pourrait être fait... Dieu nous montrera chaque pas l'un après l'autre.

« Le monde est à un carrefour. Dieu a un plan, et nous le suivrons. »

C'était en Allemagne, à Freudenstadt, au cœur de la Forêt Noire, qu'en 1938 s'était imposée à Frank Buchman la conviction : la prochaine grande étape dans le monde sera un réarmement moral et spirituel des peuples. Cela avait été la naissance du Réarmement moral. En 1961, au cours du séjour qu'il faisait en Europe en réponse à l'invitation du chancelier Adenauer, Frank Buchman se trouva ramené en ce même lieu. C'est là que la mort l'emporta. Ses dernières paroles furent : « Je veux voir le monde gouverné par des hommes gouvernés par Dieu. Pourquoi ne pas laisser Dieu gouverner le monde? »

L'action de Frank Buchman était de celles que la mort n'arrête pas, car il était l'instrument d'un Autre que lui-même. Il savait que des hommes, des milliers d'hommes seraient comme lui utilisés pour poursuivre la tâche à laquelle il donna sa vie.

Quel secret se révèle de la vie de cet homme qui a marqué son époque, redonné espoir à des peuples, auquel faisaient appel les hommes d'État, qui avant tout avait accepté avec humilité de porter sur ses épaules la croix d'un monde à reconstruire?

*
* *
*

Reportons-nous plus de cinquante années en arrière. Un médecin aux États-Unis lui ayant conseillé un peu de repos, Frank Buchman vient passer quelques semaines en Europe. Au cours de ce voyage, il se trouve un jour à Keswick, dans le nord de l'Angleterre. Il entre dans une petite église, quelques personnes sont là seulement. Une voix s'élève, elle parle de vérités que Frank connaît depuis longtemps, mais qui tout à coup prennent vie. « Pour la première fois, je me suis vu avec tout mon orgueil, mon égoïsme, ma faillite et mon péché. Mon *moi* était le centre de ma vie; si je voulais changer, il fallait que ce grand *moi* soit crucifié. Les ressentiments que j'avais contre six hommes me sont apparus comme des stèles funéraires dressées dans mon cœur. Je demandai à Dieu de me changer; Il me demanda de me réconcilier avec ces hommes. J'obéis et j'écrivis six lettres d'excuses. »

Ces six hommes constituaient le conseil de direction d'une maison de jeunes dont Frank avait la charge; Frank venait de les quitter : sa générosité instinctive envers les jeunes gens l'avait opposé à la prudente administration de ces directeurs qui n'hésitaient pas à réduire les rations pour équilibrer leur budget. « Ces six hommes avaient peut-être tort, mais à cause de mon ressentiment, j'étais le septième à avoir tort. »

Frank ne reçut jamais de réponse à aucune de ses lettres. Là n'était pas le fait important. Ce qui comptait, c'est que quelque chose était entré dans sa vie, quelque chose qui devait la réorienter définitivement. Un nouvel homme avait surgi, qui ne pouvait plus supporter la médiocrité et les compromis de l'autre, qui ne pouvait plus continuer à laisser sa vie dériver au gré d'une volonté propre, qui s'était totalement abandonné comme instrument entre

les mains d'une force supérieure. Un prisonnier s'était évadé pour devenir un homme libre.

L'existence devenait engagement, don de soi et obéissance.

Le jour même, Frank Buchman se trouvait avec un jeune homme de Cambridge — un charmant garçon, d'une excellente famille, mais qui n'était pas heureux. Frank lui raconta ce qu'il venait d'éprouver et le jeune homme demanda à lui parler. Il fit avec lui une longue promenade le long d'un lac de la région. Frank l'écouta, son compagnon s'ouvrit à lui, et le soir même rentra chez lui le cœur libre.

Tout dans la vie de Frank s'est réorienté à partir de cette journée. Cinquante ans plus tard, les hommes d'État venaient vers lui comme ce jeune homme était venu. Frank n'avait rien à leur offrir d'autre que ce qui était l'essentiel pour eux et pour leur pays.

*
* *

« En 1915, raconte un jeune Asiatique, deux hommes, l'un occidental, l'autre indien, se promenaient sur une plage de Madras; il s'établit entre eux une amitié inaltérable basée sur le respect mutuel et sur un même amour de l'humanité. Au cours des trente années qui suivirent, chacun d'entre eux devait connaître une renommée mondiale. Chacun est devenu l'intime d'hommes d'État, une figure dont l'influence s'est étendue à des millions de gens. L'Indien était mon grand-père, le Mahatma Gandhi, qui mourut de la main d'un fanatique il y a une dizaine d'années, l'Occidental était Frank Buchman.

« Le Mahatma, poursuit le jeune Rajmohan Gandhi, disait de l'œuvre de Frank Buchman qu'elle était la meilleure chose qui soit sortie de l'Occident. »

Beaucoup dans la famille Gandhi ont conservé pour Frank l'attachement qu'avait le Mahatma pour lui. Quand Devadas Gandhi, le fils du Mahatma qui avait continué à la Nouvelle-Delhi la tradition journalistique de son père, venait à Londres, il ne manquait pas de rendre

visite avec tous les siens à Frank Buchman, comme si celui-ci était l'un des membres de la famille.

Manilal Gandhi, l'autre fils du Mahatma, qui avait repris à Durban le journal *Indian Opinion* fondé par son père, tenait toujours à recevoir les amis de Frank comme ses propres amis; il mit son journal au service des idées que Frank cherchait à faire pénétrer en Afrique du Sud.

C'est sur le quai de la gare du Nord à Paris que Rajmohan, représentant de la troisième génération, fit la connaissance de Buchman; un an plus tard, il se rendait à une assemblée internationale où se trouvait ce dernier. Il raconte lui-même ainsi ce contact :

« Un important groupe de blancs d'Afrique du Sud ont tout de suite accroché mon attention. Depuis les premières années de la lutte que mena mon grand-père pour défendre les droits des Indiens en Afrique du Sud, il y a eu un profond fossé entre les deux races. Un matin, j'eus la pensée : « Il y a une rancune aiguë dans ton cœur contre ces hommes. Demande-leur pardon. »

Surmontant toute la peine qu'il avait à obéir à une telle injonction intérieure, Rajmohan prit la parole un soir et dit à ces Sud-Africains : « J'ai eu de la rancune; voulez-vous me pardonner? » Le lendemain matin, une personnalité en vue du monde étudiant, appartenant à ce groupe, s'adressa aux Indiens et au jeune Gandhi en particulier : « Je dois faire la paix avec les Indiens et les Pakistanais, dit-il, les larmes aux yeux. Leurs pays sont en guerre diplomatique avec le mien. Je veux demander pardon à Rajmohan Gandhi, car je le détestais cordialement à cause de l'action que son grand-père mena dans notre pays en 1911 en commençant la résistance passive. »

Peu de jours plus tard, Rajmohan devait apprendre par un coup de téléphone au milieu de la nuit que son père venait de mourir. « Ce fut un rude choc, dit-il. Celui qui me vint en aide en cette heure difficile et se comporta comme un frère pour moi fut le jeune homme qui partageait ma chambre, un blanc d'Afrique du Sud. Nous priâmes ensemble. Je rentrai d'urgence en Inde. » Assis à côté de lui dans l'avion de Londres à Bombay se trou-

vait un jeune étudiant indien qui rentrait pour voir sa mère gravement malade. Gandhi eut la pensée de lui parler avec sincérité de la vie qu'il avait menée jusqu'alors et du nouveau but qu'il poursuivait. « Ma vie a été exactement comme la tienne, » lui dit l'autre. Avant que l'avion n'atterrisse à Bombay, cet étudiant indien avait reçu de Rajmohan ce que le jeune homme de Cambridge avait appris de Frank cinquante ans plus tôt.

Il y a entre l'expérience d'un Rajmohan Gandhi et celle, initiale, d'un Buchman, des milliers, des centaines de milliers d'expériences similaires qui se prolongent aujourd'hui dans une transformation des conditions sociales, des rapports entre les hommes et entre les peuples.

*
* *

De sa journée à Keswick, Frank avait appris une vérité : c'est à partir de soi-même, de l'individu, qu'il faut reconstruire le monde.

« Les peuples veulent avoir les fruits d'une solution sans accepter la solution elle-même. Nous voulons du rendement, nous voulons la paix, nous voulons la prospérité, nous voulons une organisation mondiale, nous voulons une Europe unie, nous voulons une vie nationale différente. Mais nous n'allons pas à la racine des choses.

« Les nations échouent parce qu'elles tentent désespérément de combattre l'apathie morale par des plans économiques. Cependant la crise matérielle peut leur masquer le matérialisme et l'effondrement moral qui en sont la cause, en sorte qu'elles ne savent plus comment y remédier.

« Le problème n'est pas simplement un rideau de fer qui sépare les pays, mais l'égoïsme d'acier qui sépare les hommes et les coupe de l'autorité de Dieu. »

Il se résumait en une formule : « La nature humaine peut être changée, voilà la solution fondamentale. L'économie nationale peut être changée, voilà le fruit de cette solution. L'histoire du monde peut être changée : là est la destinée de notre époque. »

Pour Frank Buchman, il ne servait à rien de répandre

un collyre du haut d'un deuxième étage pour guérir une foule atteinte d'ophtalmie. Il faut traiter chaque malade l'un après l'autre. Pour lui, la chose qui comptait surtout était « cette préoccupation quotidienne pour les gens, à laquelle il avait donné sa vie. »

Frank, s'arrêtant un jour entre deux trains pour onze minutes à Milan, y fut salué par un communiste qui était à la tête des ouvriers des tramways de la ville. La sœur de ce communiste, elle-même à un moment dans le parti, avait, au contact des amis de Frank Buchman, retrouvé un but constructif à sa vie et s'était efforcée de le transmettre à son frère. Ce dernier, alors très malade, sortit de son lit d'hôpital pour avoir l'occasion de faire la connaissance de Frank; il y eut entre ces deux hommes la parfaite communion qui est le fruit d'un engagement au service d'une même cause : « Je veux vivre seulement pour l'avenir de ma petite fille et pour le monde nouveau auquel vous avez donné votre vie », dit le communiste à Frank. Lorsque le train s'ébranla, il dit à ceux qui l'entouraient : « Je me sens le cœur plus léger. Maintenant j'ai accepté cet engagement et je me trouve en paix avec Dieu » — il s'était la veille même marié religieusement dans la chapelle de l'hôpital. Ce contact avec Frank fut l'un de ses derniers actes; il mourut quelques semaines plus tard, mais ce fut dans la foi qu'il avait combattue toute sa vie.

Les amis de Frank restaient toujours présents dans sa mémoire. Il y avait aussi à la gare avec ce communiste le descendant d'une illustre famille italienne, le comte Francesco Cicogna. Deux ans plus tard, au moment où Frank Buchman apprenait le décès de ce dernier, il était précisément en train d'évoquer avec des amis le souvenir de cette rencontre.

Cet homme qui savait donner aux autres le meilleur de lui-même savait aussi attendre le maximum de chacun. S'il pouvait être indulgent pour pardonner les erreurs, il ne mettait aucune limite à l'exigence dans ce qu'il proposait. Beaucoup se souviendront de sa franchise, parce qu'à un moment de leur vie elle les avait aidés à se voir tels qu'ils étaient.

Pendant la première guerre mondiale il fit la connais-

sance de Sun Yat Sen, le grand homme dont le nom est aujourd'hui respecté à la fois en Chine communiste et en Chine nationaliste. Frank lui disait : « Les plus grands maux de la Chine sont le *squeeze* (pression pour exiger des pots de vin), le concubinage et le jeu. Il vous faut construire votre nouveau pays sur de fermes fondations morales. » Et Sun Yat Sen disait de lui : « Buchman m'a dit la vérité sur mon pays et sur moi-même. »

En 1918, Frank se trouvait au Japon. Il fut alors reçu par le vicomte Shibusawa, l'homme que l'empereur avait envoyé en 1860 en Europe et auprès de Napoléon III pour ramener d'Occident les techniques qui ont créé le Japon industriel moderne. Aujourd'hui, Masahide Shibusawa, arrière petit-fils du vicomte, sa femme et ses deux enfants ont laissé le confort d'une vie aisée pour se consacrer à la lutte que mène Frank Buchman. Le ministre des Finances Keizo Shibusawa, père de Masahide, fut l'un des premiers à répondre à l'invitation de Buchman quand celui-ci invita un groupe de Japonais aux États-Unis après la guerre. Il y avait en effet en Frank une puissance d'amitié capable d'inciter cinq générations à engager leur vie dans la lutte où il a engagé la sienne.

Un des vétérans du communisme américain disait : « J'ai formé 300 hommes au communisme, ils m'ont lâché pour la plupart. Quel secret a permis à Frank Buchman de maintenir la fidélité de tous ces hommes qu'il a entraînés à sa suite ? »

Rajmohan Gandhi écrit : « Pensez à Frank Buchman et il vous faut alors penser à ces innombrables gens tout simples en Asie, en Afrique, en Amérique, en Europe, de toutes races, cultures, croyances ou milieux qui le considèrent comme un véritable ami. Son secret a toujours été son intense préoccupation pour les individus et les nations et aussi sa perception de la destinée que Dieu réserve à chacun.

« C'est une expérience magnifique que de vivre à côté de lui : vous savez que vous êtes la seule personne qui compte. Il en est de même pour les nations. Alors que d'autres protestent, dénigrent ou ricanent, lui a toujours conservé une foi, née de l'expérience de sa propre vie,

selon laquelle l'homme le plus difficile ou la nation la plus divisée peut changer et devenir la preuve vivante d'une solution. »

Frank avait généreusement donné son amitié à tous ceux que Dieu mettait sur son chemin parce qu'il avait une pénétrante perception des besoins profonds du cœur et un immense désir de répondre à ceux-ci, mais avant tout parce qu'il avait une passion incoercible de donner à chacun un sens de sa destinée et de l'aider à accomplir celle-ci.

« L'homme ordinaire, dirigé par Dieu, peut réaliser des choses extraordinaires », disait Frank Buchman ; à chacun, il donnait la chance de s'enrôler dans le chantier d'un monde nouveau.

Dans les années d'entre deux guerres, au moment où le réarmement japonais commençait à alarmer le monde, Frank disait à un étudiant, Takasumi Mitsui, le fils du célèbre industriel japonais : « Il vous faut devenir un bâtisseur de paix. »

Un jour, au cours d'un dîner, Buchman se trouve assis à côté d'une vieille dame d'Édimbourg, dont la vie a été dépensée en bonnes œuvres et qui lui confie : « Je m'apprête à mourir. — Vous préparer à mourir ! Pourquoi ne pas commencer à vivre ? » Quelques semaines plus tard, cette dame écossaise réservera cent chambres dans un hôtel de Genève pour Frank Buchman et pour ses amis. Elle invitera ceux-ci à parler aux hommes d'État réunis à la Société des Nations, grâce à l'aide de son fils qui y occupe de hautes fonctions.

Présentant ces hommes à un groupe de délégués de cinquante-trois pays, le président du parlement norvégien Carl Hambro, qui sera le dernier président de la S. D. N., affirmera : « Ces hommes ont obtenu des résultats fondamentaux là où nous n'avons connu que des échecs. Ils ont créé cette paix constructive que nous cherchons en vain depuis des années. Là où nous avons échoué dans nos efforts pour changer la politique, eux ont réussi à changer les hommes. »

Frank Buchman comprenait les hommes autour de lui parce qu'un jour, une fois pour toutes, il avait décidé qu'il

ne penserait jamais à lui-même. Sa sensibilité lui faisait découvrir les besoins réels des individus. On se souvient de ce monsieur très docte qui l'avait entretenu pendant longtemps de problèmes abstrus et auquel Frank demanda tout à coup : « Vous ne m'avez encore rien dit de votre femme. » Frank savait discerner celui qui avait besoin d'aide, d'encouragements, comme il savait par moment donner un énergique avertissement. « J'ai demandé à Dieu de me rendre super-sensible aux autres, disait-il, et j'ai quelquefois été tenté de regretter ma prière ! » En effet, connaître les hommes tels qu'ils sont et savoir en même temps ce qu'ils peuvent devenir, c'est se trouver engagé pour la vie dans une bataille pour conduire les autres à leur plus haute destinée.

*
* * *

Si peu d'hommes ont un sens de leur destinée propre, il en est moins encore qui aient un sens de la destinée de leur pays, si ce n'est un vague idéalisme ancré à une volonté de prestige, et s'alimentant à une fierté du passé. Frank Buchman, tout au contraire, donnait à chaque peuple un sens réel de sa destinée.

A l'occasion d'une manifestation européenne en Scandinavie en 1935 il disait dans un discours radiodiffusé : « Il faut qu'un peuple montre la voie. Il faut qu'un peuple trouve son destin dans l'accomplissement de la volonté de Dieu et qu'il choisisse pour représentant dans le pays et à l'étranger des hommes dirigés par Dieu. Il faut qu'un peuple forme de nouveaux chefs, libérés des servitudes de la peur et de l'ambition et dociles à la direction de l'Esprit Saint. Ce peuple connaîtra la paix et sera un porteur de paix au sein de la famille des nations. Ce peuple est-il le vôtre ? »

A la Suisse, il disait la même année : « Je vois dans la Suisse un prophète parmi les nations, un porteur de paix au sein de la famille internationale. »

En 1938, il appelait la Suède à être « la réconciliatrice des nations. »

Aux États-Unis, il disait en 1939 : « L'Amérique a

besoin d'être appelée à une nouvelle qualité de vie nationale qui l'habilitera à parler au monde avec autorité parce qu'elle aura trouvé la solution à ses difficultés chez elle. »

A M. Hatoyama, président du Conseil japonais, Frank Buchman disait en 1956 : « Le Japon est destiné à être le phare de l'Asie. Il peut avoir une idéologie qui effacera toutes les erreurs du passé et qui, par sa force morale et spirituelle, assurera une solution à tous les problèmes. » Quelques jours plus tard, sous la plume même de M. Hatoyama, cette idée était proposée à tout l'ensemble de la nation dans les colonnes du *Mainichi*.

De même quand, en 1946, Frank Buchman arriva à une grande réunion européenne, constatant autour de lui l'absence de tout un peuple, il posa immédiatement la question : « Où sont les Allemands ? » Il était de fait que parmi les gens présents, aucun peut-être n'avait songé un an après la guerre à la place que devait prendre l'Allemagne dans la nouvelle Europe. Comme le dira plus tard le ministre Heinrich Hellwege, exprimant l'opinion de l'ensemble des membres du gouvernement fédéral : « Nous étions seuls et c'est un homme, Frank Buchman, qui nous a ramenés dans la famille des nations. »

Le ministre japonais M. Ishimada, disait de Frank : « Ce qui m'a le plus frappé, c'est sa compréhension des différences qui existent entre la pensée des divers peuples et par suite sa faculté d'insuffler un nouvel esprit à chaque pays. »

*
* *

L'homme moderne, peut-être depuis la Renaissance, vit dans une sorte d'anarchie : les différents domaines de son existence — sa vie personnelle, politique, familiale, religieuse, sociale — ressemblent à des royaumes semi-indépendants régis par des lois totalement différentes qui, si elles ne sont pas absolument contradictoires, n'ont pas non plus entre elles de lien essentiel. Ainsi, l'homme du xx^e siècle arrive à être rationaliste en philosophie, pratiquant en religion, « réaliste » en affaires, démocrate en politique et dictateur à la maison.

Tout le succès des idéologies modernes s'explique sans doute par ce besoin inconscient d'unité intérieure qu'éprouve l'homme contemporain. Mais la nature profonde de l'homme se rebelle contre elles car dans leurs tentatives d'unification de la vie, elles ont toujours laissé de côté l'un ou l'autre des aspects essentiels de la nature humaine.

Pour Frank Buchman, tous les domaines de la vie s'orientaient naturellement par rapport à la réalité centrale qui commande toute réalité. Un syndicaliste français, formé toute sa vie par le marxisme, affirme que c'est son contact avec Frank Buchman et ses amis qui lui a fait découvrir « une conception totale du monde ».

Buchman offrait aux hommes et aux peuples une qualité de vie fondée sur des critères qui régissent la vie des individus, des familles, des communautés et des nations.

« Dans notre monde contemporain, quel est l'élément qui fait défaut dans la conception des programmes et dans le gouvernement des peuples? demandait-il.

« A l'unité de passion et de programme des idéologies étrangères, nous ne trouvons à opposer que des paroles, l'exaltation gratuite de grands idéaux et, en dernier ressort, la force. Et notre espoir est de continuer notre petite vie de toujours, égoïste, confortable et sans dérangement.

« En paroles, les hommes d'État reconnaissent la solution. Ils parlent d'union, mais la division augmente. Ils parlent de valeurs morales, mais l'immoralité prévaut en politique. Ils parlent de réalités dont la justesse a été démontrée par la froide logique des faits, mais cela reste des mots. Ces hommes ne sont prêts à payer, ni dans leur vie ni dans celle de leur pays, le prix nécessaire pour apporter une solution.

« A un mal sans frein, il faut répondre par un bien sans limite; à une recherche fanatique du mal, par une poursuite passionnée du bien.

« Voilà pourquoi la démocratie échoue. Seule une passion peut guérir d'une passion. Et seule une idéologie supérieure embrassant le monde peut guérir une humanité divisée par des idéologies en conflit. »

Pour Frank, l'universel était dans la façon dont il vivait le familial, et le familial dans la façon dont il vivait l'uni-

versel. Alors que, de l'île de Mackinac, il préparait une conférence internationale, il pensa au milieu de la nuit à un vieil habitant de l'île de sang indien, invalide de la première guerre mondiale, qui venait de tomber malade. Le matin venu, avant les lettres, les télégrammes et les entretiens qui l'attendaient, il n'eut de cesse que quelqu'un aille apporter un bon repas chaud à l'Indien en son nom. En effet, pour lui, la vie était une, et les événements les plus intimes tout en s'inscrivant naturellement dans une action mondiale, étaient ceux qui lui donnaient son sens profond.

Peu de temps après la guerre, Mohammed Ali Jinnah, fondateur du Pakistan, étant venu pour négocier avec le gouvernement britannique, profita de la seule soirée libre qu'il eût pour assister à une pièce de théâtre du Réarmement moral et venir ensuite dans la maison de Frank Buchman à Londres; il arriva fatigué, épuisé par une longue journée, avec le sentiment de n'avoir pas réussi dans sa mission. Frank le reçut avec son sens génial de l'hospitalité et lui offrit un délicieux curry préparé avec soin par un Indien. A la fin de la soirée, aux dires des agents chargés de sa sécurité, Jinnah était détendu pour la première fois depuis son arrivée à Londres. « Je vous veux au Pakistan, dit-il à Frank en le quittant. Vous avez le remède aux haines du monde. Des excuses sincères, voilà la clef d'or. »

A un chef de gouvernement d'un pays du Moyen-Orient qui lui demandait : « Docteur Buchman, vous faites de très grandes choses pour l'humanité, comment vous y prenez-vous? » Frank répondit : « Je suis un homme simple et je fais des choses simples, mais ce sont celles dont le monde a besoin. »

Aujourd'hui, cinquante ans après la première conversation de Frank Buchman avec le jeune homme de Cambridge, une immense armée d'hommes s'est levée d'un bout à l'autre du monde, d'hommes qui, grâce à lui, de la même façon que lui, se sont attelés à la reconstruction du monde par celle des individus eux-mêmes. Quelques-uns souriaient quand, dans les années entre les deux guerres, ils entendaient Frank affirmer au cours de réunions dans

les capitales d'Europe ou à la Société des Nations : « On peut faire sur le papier le plan d'un monde nouveau, mais on construit ce monde avec des hommes... Sans idéologie, la démocratie est condamnée. » Certains avaient foi dans le succès de conférences ou d'échanges intellectuels. D'autres plaçaient tout leur espoir dans l'étoile de certains hommes, dont aujourd'hui l'humanité foule aux pieds la mémoire. D'autres enfin s'accrochaient à un idéalisme vide qui n'a pas tardé à se briser comme une lame d'écume sur le roc des réalités quotidiennes. On a tout essayé pour esquiver le changement de l'homme. Buchman, parce qu'il allait au-devant des besoins des hommes se trouvant autour de lui, était conduit à suivre une voie qui pouvait sembler plus longue, mais qui aujourd'hui, avec le recul d'une existence, s'est révélée la plus efficace.

En 1921, Frank fut invité à Washington lors de la Conférence du Désarmement, par un ami, expert militaire britannique. De cette conférence, aujourd'hui que reste-t-il? Le même problème demeure intact. S'il est un pas certain qui ait été fait vers sa solution, ce pas résulte de la décision que Frank prit seul dans le chemin de fer qui le conduisait alors à Washington, quand la pensée s'imposa à lui : « Démissionne, démissionne, démissionne! » Frank renonça alors à toute la sécurité de sa situation universitaire et se lança, seul d'abord, avec le courage d'un homme de foi, dans cette tâche qui consiste à remettre en ordre ce monde en chaos, en remédiant au désordre des cœurs. Une conviction nouvelle s'imposait à lui : « Nous pouvons, nous devons, nous allons développer une force morale et spirituelle assez puissante pour refaire le monde. »

Des hommes le suivirent. De même qu'un homme reçut de Frank le premier secret qui avait réorienté sa vie, de même, un jour, un premier homme décida aussi de tout quitter pour se lancer à ses côtés dans sa lutte. Aujourd'hui, ils sont plus d'un millier. Mais ce qui intéresse Frank ce n'est pas leur nombre, mais l'œuvre immense qu'à travers eux la Sagesse qui préside aux destinées du monde a accomplie.

Avec humilité, Frank ne s'est jamais mis à leur tête. Il n'a pas voulu créer une organisation, un mouvement dont il aurait pu être fier. Il répétait souvent : « C'est Dieu qui dirige, ce n'est pas moi » et il ajoutait : « J'ai été merveilleusement conduit. »

Frank était sans illusions sur les faiblesses de la nature humaine, mais il avait aussi une foi inébranlable dans ses possibilités. Il n'avait aucun itinéraire à proposer. Il croyait que chacun peut, dans le cadre de la foi qui lui est propre, découvrir sa contribution à la reconstruction du monde, s'il accepte de vivre cette foi jusqu'au bout. « A nous qui appartenons à l'Islam, disait un Pakistanais, le travail de Frank Buchman nous apprend à redécouvrir et à appliquer de nouveau les principes de notre foi. » Chrétiens, bouddhistes, shintoïstes affirment les mêmes choses.

« J'avais délaissé le christianisme parce que j'avais trop connu de chrétiens, disait Paul Kurowski, qui a été pendant plus d'une vingtaine d'années dans le parti communiste allemand. J'ai connu Frank Buchman; l'atmosphère qui l'entourait était pour moi quelque chose de tout nouveau, une vraie révolution. Il y avait là une paix, une préoccupation pour les autres, une grande humilité que je n'avais vues en aucun homme auparavant. Frank Buchman m'écoutait patiemment, jamais il n'a essayé de me convertir ou de répondre à mon argumentation antireligieuse. Il avait simplement foi dans ce qu'il y a de meilleur en moi. »

Frank ne proposait à personne ni position, ni sécurité, ni avenir. Il ne demandait à personne de s'enrôler à ses côtés. Il mettait chacun en face des besoins du monde, en face de soi-même et le laissait prendre la décision que sa conscience lui dictait.

Certains s'interrogent devant cette armée mondiale qui s'est réunie à la suite de Frank Buchman. Ils cherchent des statuts, des chefs, des cartes de membres, des mots d'ordre... ils n'en trouvent pas. Ils aimeraient pouvoir discuter avec des personnes ayant autorité pour parler au nom de l'ensemble; d'autres aimeraient plier l'exigeante qualité de cet engagement aux conclusions de leurs raisonnements. Il s'agit en fait d'un rassemblement

d'hommes dont l'engagement est fondamentalement individuel, d'hommes qui ont fait un choix solitaire, libres en face de Dieu et pourtant profondément liés par leur connaissance des vrais problèmes du monde et leur volonté inébranlable d'y apporter une solution.

Voilà pourquoi des hommes de toutes religions qui n'avaient pourtant jamais rencontré ni Frank ni ses amis mais qui, grâce aux ressources de leur foi, avaient vécu un engagement semblable au service de Dieu, reconnaissaient immédiatement en lui un compagnon de lutte.

Il est certes compréhensible que certains chefs religieux ayant charge d'âmes s'interrogent sur les problèmes que peut poser la réunion de gens de tant de confessions différentes luttant au coude à coude. Il est un fait de nature à les rassurer, c'est que, comme le disait Buchman, *le Réarmement moral renforce toutes les fidélités premières* — que ce soient les appartenances nationale, familiale ou religieuse.

Le cheikh El Azhar, recteur de la célèbre université du Caire, disait à des amis de Frank Buchman : « Je vous répète la profonde satisfaction que j'ai de vous voir apporter aux hommes cette idéologie qui cherche à répandre les principes de paix, d'amour et de saine morale parmi tous sans distinction d'individus ou de pays. L'idéologie pour laquelle vous travaillez représente l'essence de ce que défend l'Islam et constitue une fidèle interprétation de ses principes essentiels. »

Le Vénérable U Rewata, l'un des principaux abbés bouddhistes de Birmanie, affirme de son côté : « Le bouddhisme possède aussi ces quatre principes moraux qui sont les fondements du Réarmement moral; ce qui est important, c'est que nous les mettions en pratique tout le temps. Nous devons apporter le Réarmement moral à chaque pays. »

Frank croyait que Dieu peut utiliser des dizaines, des centaines, des milliers d'autres hommes à faire mieux que lui ce qu'il faisait. *On n'a rien fait, disait-il souvent, si l'on n'a pas entraîné dix autres personnes à faire le travail mieux que soi-même !*

Il croyait à la vertu de proposer à chacun une tâche

immense qui semble au-dessus des possibilités, mais qui, à cause de cela, est génératrice de foi. Il n'avait aucune idée préconçue sur la façon dont une chose devait être faite. « Je ne sais pas, mais vous trouverez vous-même », était souvent la réponse déconcertante qu'il faisait à ceux qui espéraient obtenir de lui une directive.

Immédiatement après la guerre, au moment où une importante équipe de ses collaborateurs s'apprêtait à se lancer dans une action en Allemagne, il rendit visite au président des charbonnages allemands. Celui-ci demanda :

— Dites-moi, docteur Buchman, que puis-je faire pour l'Allemagne?

— Je ne sais pas, mais Dieu peut vous l'indiquer.

Le lendemain, l'industriel lui téléphona l'invitant à se rendre avec des hommes de tous pays dans une ville minière de la Ruhr qui était l'un des principaux centres de l'activité communiste. Ce devait être le début d'un renversement du courant idéologique en Allemagne.

Un Japonais raconte aussi qu'un matin Frank s'approcha de lui et lui dit : « Sumi, vous ne devez pas vous mettre sous la direction de Frank, mais sous la direction de Dieu. » Ce Japonais ajoute : « C'est très caractéristique de lui, car il n'a jamais permis aux gens de le considérer comme un chef. Mais il nous a toujours incités à dépendre de Dieu pour toutes choses. »

Citons ici quelques lignes d'un journaliste suédois publiées en 1938 :

« Son secret ne réside pas dans son sourire lumineux, ses phrases percutantes, sa mobilité d'esprit et sa souplesse, la force qui lui permet de tenir une assemblée en main et en même temps de s'effacer parmi les autres... rien de tout cela ne dit ce qu'est le vrai Frank Buchman.

« Regardez ses photographies de près et vous verrez dans son expression quelque chose de presque distrait, comme s'il tendait l'oreille. Pour une fois, la caméra dit vrai. Dans la réalité aussi, il a constamment l'air d'être à l'écoute de quelque chose, même si toute son attention est absorbée. Observez-le pendant plusieurs jours, étudiez son visage et vous serez stupéfait de voir combien souvent il

semble à bout de ressource, pour ne pas dire perdu. Et il ne s'en cache pas.

« Sa vie fabuleusement active ne repose que sur un élément — la direction divine, qu'il guette à chaque instant. Il est comme une voile toujours gonflée par le vent; son cœur est immense, et chaleureux, et humble; c'est un démocrate qui travaille à rendre les hommes libres sous la dictature de Dieu. » (Herbert Grevenius dans le *Stockholms Tidningen*.)

*
* *

« La sagesse de Dieu peut réussir là où la sagesse de l'homme a échoué. »

Telle était l'attitude de Frank Buchman devant les problèmes les plus graves. « Dans chaque pays, chacun semble avoir sa propre solution, basée sur son intérêt ou sur celui de son pays, affirmait-il. Mais voici la clef : non pas à ma manière, mais à la manière de Dieu, non pas ma volonté, mais la volonté de Dieu. »

Il ne s'agissait pas là pour lui d'une vérité théorique, mais d'une expérience quotidienne qu'il voulait faire partager à ceux qu'il rencontrait. Il croyait que le citoyen du xx^e siècle pouvait, sur ce point, se mettre à l'école des hommes qui furent utilisés dans l'histoire comme les instruments de la Sagesse suprême.

Revenant de Rome où, dans la basilique de Saint-Pierre, il avait assisté à la canonisation de Nicolas de Flüe, Frank Buchman proposait au monde l'exemple de ce saint qui fut pour la Suisse du xv^e siècle un véritable homme d'État, au sens plein de ce mot :

« Nicolas avait ce don de la direction divine. C'est en l'exerçant qu'il devint le sauveur de son pays. Il était paysan — cultivant soigneusement sa terre — soldat et magistrat. A cinquante ans, angoissé par les problèmes d'un monde sans cesse en guerre, il renonça à bien des choses pour suivre totalement la direction de Dieu. Son bon sens inspiré, sa connaissance des hommes et son intégrité ne tardèrent pas à commander le respect de ses contemporains, non seulement en Suisse, mais dans l'Europe

entière. Il devint l'arbitre le plus recherché dans les affaires des États. Lorsque les querelles acharnées entre les cantons amenèrent son pays au bord de la guerre civile, ce fut sa réponse, inspirée par Dieu, qui mit la Suisse sur la bonne route et lui donna son unité.

« Il est opportun, continue Frank Buchman, que cet homme d'État qui, il y a cinq cents ans, écouta la parole de Dieu et la transmet courageusement à ses contemporains reçoive aujourd'hui ce témoignage suprême. Il est véritablement un saint pour notre temps, un modèle pour les Nations Unies. »

Pour Frank Buchman, cette même voix silencieuse qui, dans la solitude d'un compartiment de chemin de fer avait murmuré à sa conscience : « Démissionne, démissionne, démissionne ! » pouvait se faire entendre dans le cœur de tout homme. « Prenez cette question de la direction divine : l'esprit de Dieu... mon esprit. La pensée qui survient à un moment donné, le jour ou la nuit, peut être celle de l'Auteur de toute pensée. Une pensée vient, une simple étincelle peut-être qui arrête l'attention. On réagit. Et si elle est effectivement réalisée, des millions de gens pourront en bénéficier. »

Il y a quelques années, Frank était l'hôte officiel du premier ministre de Birmanie. U Nu est un bouddhiste, à la tête d'un pays bouddhiste, mais il y a pour lui dans l'exemple de Nicolas de Flüe la même réalité que pour le chrétien qui se place totalement entre les mains de ce qu'il sait être l'autorité la plus haute.

U Nu demanda à Frank : « Dites-moi, s'il vous plaît, comment recevez-vous des directions précises ? Je passe beaucoup de temps en méditation. J'ai une maison au bord du lac où je vais méditer. Mais je ne reçois pas de direction comme celle dont vous venez de me parler. » Frank venait en effet de lui dire simplement comment, malgré les difficultés du voyage, la chaleur du climat, il s'était senti poussé de façon impérieuse à venir de Nouvelle-Zélande jusqu'à Rangoun pour s'entretenir avec lui.

— Avez-vous des pensées claires ? demanda U Nu.

— Oui, répondit Buchman, si claires que je les écris.

Il y eut un long silence.

U Nu l'interrompit : « C'est important pour moi. En ma qualité de premier ministre j'ai à faire face à des problèmes que l'esprit humain par lui-même est incapable de résoudre. »

Au contact de Frank Buchman, des milliers d'autres hommes, tout comme U Nu, ont appris qu'il existe au fond de la conscience une voix qui parle — à condition que l'on soit prêt à tendre l'oreille.

« J'étais très occupé, racontait lui-même Frank, je travaillais dix-huit à vingt heures par jour. J'étais si occupé que j'avais deux téléphones dans ma chambre à coucher et pourtant je n'étais pas heureux des résultats. Il y avait chez moi un constant va-et-vient, mais il n'y avait pas dans la vie de mes visiteurs de changement valable, assez profond pour durer. Alors j'adoptai un procédé radical : consacrer cette heure de la journée, entre cinq et six chaque matin, où il y a peu de chance que le téléphone sonne, à écouter pour que la petite Voix silencieuse m'inspire et me dirige... »

Frank Buchman a apporté à ce monde de vitesse et de tumulte le silence du recueillement : il l'a fait sortir des monastères et des maisons de retraite pour le faire entrer dans le bureau de l'industriel, le cabinet du ministre, la salle d'école et la cuisine familiale.

« Nous pouvons trouver une satisfaction si profonde dans ce silence, disait-il, que le recueillement deviendra la source quotidienne de notre pensée et de notre vie créatrice. De cette façon, le silence peut être le régulateur des hommes et des nations. Car c'est dans le silence que vient la direction divine. »

Il disait aussi avec fermeté : « Assumer une responsabilité d'homme d'État sans la direction de Dieu et sans un changement intérieur équivaut à piloter un avion en pleine tempête au-dessus d'un territoire inconnu, sans vouloir se servir de radio, de carte ni de boussole. »

A l'orée de la deuxième guerre mondiale, il lançait cette formule : « Écouter la voix de Dieu ou entendre celle des canons », ou cette autre : « Dieu aux commandes, c'est là que résident la sécurité du monde, la vôtre, celle de votre foyer. » Toutes ces formules traduisent une

même conviction, centrale pour Frank : Dieu a un plan pour le monde et c'est grâce aux hommes qui s'abandonnent à Sa volonté que Dieu le réalise.

Dans le discours radiodiffusé qu'il prononça lors de son quatre-vingtième anniversaire, Frank Buchman terminait par ces mots :

« C'est un homme de quatre-vingts ans qui vous parle. Un homme qui a souvent été assailli par le désarroi et qui a appris peu à peu à connaître la solution pour un peuple. Dans tous les problèmes qui rendent perplexes l'homme d'État et l'homme ordinaire, la réponse est donnée à ceux qui écoutent. Mais il faut être prêt à obéir. Il ne s'agit pas de ce que nous attendons, mais de ce que nous permettons à Dieu de nous donner. Avec toute la sincérité de mes quatre-vingts ans, poussé par le sentiment d'urgence que m'inspire la situation critique du monde, je dis que le remède à la confusion qui obsède le monde moderne est en Dieu.

« Allez jusqu'au bout avec Dieu et vous aurez la solution. Allez jusqu'au bout avec Dieu et vous apporterez la solution à votre pays. »

*
* * *

C'est dans sa confiance en Dieu que Frank a puisé le courage qui lui a permis de faire face à toutes les oppositions auxquelles il s'est heurté.

Ses paroles, le témoignage de sa vie lancent un défi désagréable à qui essaie de justifier ses faiblesses aux yeux du monde. Mais plus encore, son action et celle de ses amis sapent à la base l'œuvre de ceux qui bâtissent sur les haines, sur les préjugés, sur les égoïsmes, sur les jalousies et sur les passions humaines. Les plus étranges coalitions se sont dressées contre lui — coalitions dans lesquelles les hommes les plus opposés se trouvaient unis par leurs faiblesses communes. Frank s'est vu adresser les reproches les plus contradictoires, selon que les circonstances du moment ou le lieu rendaient telle calomnie plus perfide. Les mêmes hommes qui lui reprochaient avec sarcasmes de ne pas aller s'attaquer à telle ou telle

figure mondiale, ont essayé ensuite de le compromettre avec elle. Même des personnes de bonne volonté, dont l'horizon limité ne leur permettait pas de saisir l'ampleur des forces en jeu dans le monde, se sont laissé entraîner à apporter leur soutien à cette opposition suspecte par leur désir d'exprimer leurs critiques mesquines.

« Être critiqué n'est pas agréable, je le sais, disait Frank Buchman. La première fois qu'on m'a attaqué, j'ai senti comme une épée me traverser le cœur. J'ai souffert. Je sais ce que cela veut dire. Mais si vous êtes un vrai révolutionnaire, vous gardez toujours la juste perspective, quoi qu'on puisse dire de vous. Peu important les pierres qu'on vous jette, vous allez droit de l'avant. Les pierres de la critique sont un stimulant : elles vous mettent en forme pour toute la journée. »

*
* *

Sa foi inébranlable en la direction de Dieu, Frank l'appliquait à tous les domaines de la vie, en particulier à la question matérielle que pose le financement d'un travail gigantesque sans aucunes ressources. Quand il accepta il y a une quarantaine d'années de répondre à l'appel lui demandant de quitter son poste universitaire, Frank Buchman perdit sa dernière situation rémunérée pour vivre uniquement d'une vie de foi ; il était convaincu que, là où Dieu dirige, Il pourvoit. Des dizaines de milliers d'hommes depuis ont, à son exemple, appris à vivre selon cette nouvelle conception. Les entreprises les plus hardies ont été lancées sans autre sécurité matérielle que la conviction intime de leurs instigateurs, conviction selon laquelle il fallait de toute urgence répondre à un besoin précis.

Un homme d'affaires américain écrivit un jour à Frank pour lui demander son avis. Il était l'un de ceux qui avaient entrepris de mettre à la disposition de Frank un grand centre en Amérique où pourraient être reçus des délégués de tous les pays ; il se sentait plus particulièrement responsable du financement de cette opération ; les factures s'accumulaient, les ouvriers employés sur le chantier

étaient nombreux et il n'y avait pas d'argent. En homme d'affaires prudent, cet ami demandait à Frank s'il ne serait pas opportun d'envisager la réduction du programme de travail.

« Je veux qu'avec moi et avec le peuple américain, lui répondit ce dernier, vous avanciez à la dimension de ce qui a besoin d'être fait et non pas à l'échelle de ce que nous pensons pouvoir faire. Je veux que vous m'aidiez toujours à compter non pas sur ce que j'ai, mais sur ce que Dieu donne. On y trouve une telle liberté et cela marche... »

Cette vie de foi animait tout le travail de Frank Buchman. A combien de reprises ses amis ne l'ont-ils pas vu donner la totalité de ce qu'il pouvait avoir reçu quand il s'agissait de répondre au besoin immédiat du moment. Cent jeunes dirigeants de la jeunesse japonaise étaient prêts à se rendre à une rencontre qui, les faits ultérieurs devaient le prouver, serait déterminante pour l'avenir du Japon; la date de leur départ avait été arrêtée, l'avion qui devait les amener de Tokio aux États-Unis avait été commandé; il n'y avait pas un sou. Il n'y a jamais, pour ce genre de choses, de fonds prévus sur lesquels on puisse tirer. Frank avait accepté une fois pour toutes et dans chaque circonstance de ne compter que sur la foi. Ce fut une des occasions où il vida son portefeuille et où, à son exemple, des dizaines, des centaines d'autres gens, firent de même.

Si cette conception de l'économie heurte un peu les plus sages traditions des hommes d'affaires occidentaux, elle trouve par contre une réelle compréhension auprès des ouvriers, et de ceux qu'anime une conviction sincère. C'est la raison pour laquelle le plus grand nombre des dons viennent de milliers de gens tout simples qui consentent des sacrifices pour poursuivre une action qui leur paraît essentielle.

Frank s'entretenait un jour avec un militant socialiste, George Light, qui n'avait jamais eu, dans les meilleurs moments de prospérité, plus d'argent qu'il n'en fallait pour atteindre la fin de la semaine. On était en pleine inflation et George était alors parmi les trois millions de

chômeurs que comptait la Grande-Bretagne. Il parla à Frank de toute la souffrance de ces gens. Frank l'emmena dans sa chambre et lui dit : « Ma direction est de partager avec toi tout l'argent que j'ai. » Il ouvrit son portefeuille, lui montra son relevé de compte en banque. « Il mit entre mes mains, dit plus tard George, la moitié de toutes ses ressources financières, et comme j'étais sur le point de sortir de la chambre, il me serra la main et me dit avec un sourire : Nous sommes tous les deux socialistes maintenant. »

Les paysans dans les rizières indiennes comprennent la simple philosophie de Frank : « Il y a assez de riz dans le monde pour les besoins de tous, mais pas pour les convoitises de chacun. » Et Frank ajoutait : « Si tout le monde aime assez, si tout le monde partage assez, n'est-il pas vrai que tout le monde aura assez? »

Aujourd'hui, les immenses moyens techniques que les récentes découvertes ont mis à la disposition de l'homme, Frank voulait les utiliser dans cette bataille pour reconstruire le monde. Que ce soit le transport en avion de vastes équipes d'un bout à l'autre du monde, l'organisation de rencontres dans les territoires les plus reculés, la production de films et de pièces de théâtre, l'édification de centres permettant de réunir des hommes de tous les continents, tout cela était pour Frank l'occasion d'un acte de foi quotidien. A sa suite, des milliers de gens ont commencé à vivre en mettant à la disposition d'une action mondiale toutes leurs ressources immédiates, sans compter. De cette façon, ils ont vu se développer sous leurs yeux des entreprises gigantesques qui les ont fait grandir dans la foi ainsi que des centaines d'autres. Tel qui possédait une demeure de famille l'a utilisée pour permettre des rencontres, des échanges, des réconciliations; tel autre qui ne possédait que ses bras a apporté son travail; mais tous ont avant tout généreusement fait le don d'eux-mêmes.

* * *

« Les problèmes du monde restent inchangés parce que le problème essentiel — la nature humaine — reste

sans solution. Tant que nous ne nous attaquerons pas à la nature humaine, totalement, radicalement, à l'échelle nationale, les peuples continueront fatalement à suivre la route historique qui mène à la violence et à la destruction. »

Frank Buchman savait qu'il est possible de changer fondamentalement les mobiles de l'homme; il avait vu lui-même ses propres mobiles changer à Keswick. Ce jour-là, une nouvelle échelle de valeurs s'était imposée à lui pour la vie. En un instant, il avait perçu tout ce qui séparait de l'absolu de Dieu la vie éminemment respectable, conforme aux coutumes et aux meilleurs principes, qu'il avait menée jusqu'alors.

A une époque où l'égoïsme et l'opportunisme sont monnaie courante chez les individus comme chez les peuples, Frank Buchman a rétabli avec fermeté des critères moraux absolus. Au cours de sa carrière au collège de l'État de Pennsylvanie, Frank Buchman eut l'occasion d'aiguiser sa pensée à la dure réalité de la vie au milieu de jeunes gens insoucians et sceptiques. Il se rendit compte que les plus grands idéalismes se flétrissent parce que, de l'intérieur, une lente pourriture s'installe, reculant constamment les limites de la convenance et de la bienséance. « Ce dont vous avez besoin, disait-il quelquefois à ces jeunes, c'est d'un bon coup de balayeuse rotative municipale, d'un bon lavage à la lance de pompiers. » Le point de départ pour chaque homme est toujours un changement intérieur, « un retour à ces vérités si simples que l'on a apprises sur les genoux de sa mère et que l'on a si souvent oubliées et négligées. »

La crise étant d'ordre moral, le redressement doit être d'ordre moral : « Tout se ramène à ces réalités fondamentales : l'honnêteté absolue, la pureté absolue, le désintéressement absolu et l'amour absolu. » Ayant dit totalement oui dans sa propre vie à l'absolu de Dieu, Frank avait le courage de faire une proposition semblable à l'homme d'État, à l'étudiant, au docker. Le grand syndicaliste berlinois Scharnowski disait avec humour : « Ces quatre critères, ils sont dans la Bible, ils sont dans le Coran. Mais ils ne sont pas dans le syndicalisme... du moins pas encore! »

« Il ne s'agit pas de dire oui avec nos lèvres seulement, mais aussi avec la discipline de notre vie, disait encore Buchman. Alors on devient naturel, on devient réel, on n'a pas besoin de paraître plus sage ou meilleur qu'on ne l'est en réalité. Les foules accourront vers un homme qui vit ainsi et le suivront. »

Voilà qui touchait le marxiste français qui rencontrait Frank, l'homme endurci par l'âpreté de la lutte syndicale; il affirmait : « Ce qui frappe, c'est le rayonnement de l'individu, de l'homme qui vous dit très courageusement en vous regardant dans les yeux : je m'applique à moi-même ce dont je parle. Il n'y a pas beaucoup de gens dans le monde qui disent : J'applique ces quatre critères absolus. C'est une force d'attaque : on voit la flamme dans les yeux et cela touche plus que tous les discours. »

Frank savait en effet que ce dont le monde a besoin, ce n'est pas tellement d'un nouvel exposé philosophique, de sermons de haute portée spirituelle ou de discours pleins de riches promesses, mais davantage d'une qualité de vie vécue chaque jour, année après année. « L'art, disait-il, est de savoir prendre quelqu'un en tête à tête et lui apporter ce dont il a le plus profondément besoin. » Frank parlait peu, mais souvent ce qu'il disait faisait un long chemin dans la vie de ceux qu'il rencontrait.

Un jour, un haut personnage du nouvel État de Ghana se trouvait auprès de lui dans une réunion. A la fois député au Parlement de son pays, chef politique de toutes les populations musulmanes des provinces du Nord et chef religieux de son peuple, cet homme portait sur son visage toute la distinction d'une longue lignée de monarques. Le Tolon Na aime aujourd'hui faire ce récit.

« C'était à une réunion plénière dans la grande salle de Caux. Frank était là et quelqu'un parla de ce que le vol coûtait à un pays. Alors, comme je me tenais près de lui, Frank, se tournant vers moi, me demanda tranquillement, malicieusement : « Quand avez-vous volé pour la dernière fois? »

« Cette question me frappa comme une décharge. Mon cœur battit la chamade, le sang me monta à la tête, je fus saisi d'un soudain mutisme. Cette question était des plus

simples et cependant je ne pouvais y répondre sur-le-champ.

« Je rentrai dans ma chambre et je priai Allah de me secourir de son aide charitable, demandant pardon pour toutes les fautes que j'avais commises depuis mon enfance. Alors que j'étais là prosterné, je sentis que Dieu attendait toujours la réponse à la question de Frank; le monde entier me semblait être là me regardant; c'est la situation la plus critique à laquelle j'aie jamais été acculé.

« Les pensées venaient en désordre. Une grande paix s'établit quand je me décidai à mettre sur le papier toutes les fois — pour autant que je m'en souvenais — où j'avais volé depuis mon enfance. Je notai que je devais rendre différents livres que j'avais ramenés chez moi des écoles où j'avais enseigné; je notai aussi de demander pardon à diverses personnes auxquelles j'avais fait du tort. Je décidai alors de vivre cette vie qui était celle de Frank Buchman. »

De son expérience personnelle, Frank avait appris que ce n'est pas l'effort humain vers un absolu moral qui amène ce changement intérieur. Tout comme le Tolon Na s'était tourné pour appeler à l'aide la puissance supérieure qu'il connaît, Frank avait dû lui-même, cinquante ans plus tôt, prendre sa décision fondamentale au pied de la Croix.

*
* *

Le secret que révèle la vie de Frank Buchman ne se laisse pas contenir dans des mots. Dans les pages qui précèdent, nous avons évoqué des traits, relaté des incidents, rapporté des anecdotes. Tous ces éléments sont comme les pierres d'une mosaïque avant que l'artiste n'ait commencé son travail.

Chacun d'entre nous, s'il a laissé chaque petite pierre se disposer à la place qu'elle est appelée à avoir dans sa propre personnalité, s'il a laissé le grand Ordonnateur de toutes choses faire ce travail à l'intérieur de lui, a senti se dégager ce secret dont depuis des millénaires tant d'hommes ont éprouvé la réalité. C'est à chacun d'être

pour lui-même l'artisan dont l'Artiste a besoin pour que se révèle l'ampleur de Son œuvre.

Il est approprié de répéter ici quelques lignes écrites peu après la mort de Frank Buchman, extraites d'un éditorial paru dans le *Figaro* sous le titre « Un sillage créateur » : « Ce qui frappe (dans la personnalité de Buchman) est essentiellement ceci : on n'aura guère vu d'homme — au moins de nos jours — qui ait été à ce point vidé de lui-même, c'est-à-dire exempt de toute préoccupation de soi, aussi radicalement indifférent à la figure qu'il pouvait faire aux yeux d'autrui. Mais ce qu'il faut dire, c'est que s'il s'était retiré de lui-même, c'était pour que le Dieu auquel il croyait de tout son être occupât toute la place... » (*Le Figaro*, 29 janvier 1962)

TROISIÈME PARTIE

DE L'INTIME AU MONDIAL

Le monde occidental ne veut pas vivre à l'image du monde communiste ni le monde communiste à l'image du monde occidental. L'un et l'autre tiennent à proposer leur exemple aux peuples d'Afrique et d'Asie qui, de leur côté, semblent bien décidés à trouver par eux-mêmes leur propre destinée.

Existe-t-il un chemin sur lequel les peuples du monde pourraient marcher ensemble?

Aujourd'hui, après tant d'années d'efforts incessants, l'ampleur des faits, les répercussions mondiales de certaines expériences, la portée immense de changements déterminés ont enlevé les derniers doutes de l'esprit d'un nombre croissant d'hommes d'État.

Il existe une solution.

Dans sa préface au livre de Frank Buchman, Robert Schuman parle de « l'amorce d'une vaste transformation sociale » dont on voit déjà les fruits.

Au moment où en Europe venaient d'être signés d'importants accords internationaux à la suite de négociations difficiles, le chancelier Adenauer, dans une lettre à Frank Buchman, rendait hommage à la force qui avait joué « un rôle discret mais efficace pour combler les différences entre les parties négociantes et maintenir celles-ci dans la perspective d'un accord pacifique, en les aidant à rechercher un bien commun ».

Le monde communiste lui-même a, depuis de nombreuses années, saisi l'importance de l'action ainsi entreprise. On a pu entendre sur les ondes soviétiques à propos des amis de Frank Buchman le commentaire suivant : « Depuis plusieurs dizaines d'années, ces hommes se sont montrés au premier rang de la lutte idéologique... Ils ont établi des têtes de ponts dans chaque continent et forment des cadres capables de propager leur idéologie parmi les masses. Leur tâche décisive est commencée : l'expansion dans le monde entier. » (Radio Moscou, chaîne nationale, le 21 novembre 1952). Sur les mêmes ondes, on entendait plus tard : « Ces hommes remplacent la guerre des classes inévitable par le combat éternel entre le bien et le mal... C'est là le centre de leur action, dont les conséquences ne seraient rien de moins, selon eux, que la transformation du monde. » (*ibidem*, 9 janvier 1953).

Les hommes d'État d'Asie apprécient cet effort. « En ce moment critique de notre histoire, cette idée est indispensable, affirme le président du Conseil japonais, M. Kishi. J'ai été impressionné par l'efficacité avec laquelle ces hommes créent l'unité entre des peuples autrefois divisés. »

Le président Ngo Dinh Diem écrit à Frank Buchman : « Je me rends compte de l'immense répercussion qu'aura cette mobilisation des forces spirituelles que vous avez entreprise dans le monde. »

C'est dans les colonnes d'un grand quotidien américain que l'on trouve le jugement le plus caractéristique : « En Amérique et à travers le monde, ces hommes ont changé le cours de l'histoire contemporaine. » (*New York Journal American*, 28 juillet 1957).

Quel est le chemin proposé?

Beaucoup ont étudié la conjoncture mondiale. Beaucoup ont porté leur diagnostic. Beaucoup ont proposé comme solution un système d'idées, une conception des relations entre peuples. Il semble qu'un élément manque toujours : comment faire adhérer à ces conceptions les gouvernants, les masses, les forces antagonistes?

Le monde communiste semble détenir ce secret de la guerre des idées : on voit le communisme s'infiltrer,

gagner des hommes dans les ministères mêmes des pays qui mènent l'opposition contre lui; on le voit s'emparer de l'esprit d'une partie de la jeunesse. En face de cela, le monde occidental s'interroge et, pour essayer de rattraper le retard qu'il a conscience d'avoir, lance à la hâte une « action psychologique » sans avoir toujours une idée très claire de ce qu'il propose.

L'action du Réarmement moral menée par Frank Buchman a été édifiée à partir des hommes. Elle est fondée sur une connaissance profonde de la nature humaine, des mobiles intimes qui la gouvernent et des forces — spirituelles et surnaturelles — qui peuvent la transformer.

Frank Buchman dit avec clairvoyance : « Au cours de mon existence, j'ai été le témoin de deux découvertes historiques : la découverte de la source inouïe d'énergie que représente *l'atome* et sa mobilisation, ce qui nous a conduits à l'âge atomique, et la découverte de la source inouïe d'énergie que représente *l'homme* et sa mobilisation, ce qui nous a conduits à l'ère idéologique. Voilà la clef des événements actuels. »

Comment l'action du Réarmement moral s'empare-t-elle de la pensée d'un peuple et comment s'en étant emparée, agit-elle sur la destinée d'un pays, d'un continent et du monde?

C'est la question à laquelle nous allons essayer de répondre dans cette troisième partie. Un exposé théorique serait possible, mais il sera préférable de prendre un exemple particulier et de suivre par les faits la persévérante progression de cette autre marée montante qui soulève un peuple et l'entraîne vers une renaissance.

LE FILS PRODIGE.

Le 6 août 1945, en détruisant toute une ville, une explosion ébranla le monde et fit éclater les cadres traditionnels de l'histoire.

La bombe atomique d'Hiroshima ne laissait pas derrière elle seulement des centaines de milliers de morts, les ruines calcinées d'une ville, mais aussi le vide spirituel d'une nation qui avait perdu sa raison d'être.

En quelques secondes, une nation qui avait engagé la totalité de ses énergies dans une guerre — folle certes, mais surhumaine — se trouvait vaincue par la force la plus brutale qui soit, celle de l'atome.

Les témoignages des premiers Japonais qui réussirent à sortir de leur pays après la guerre sont intéressants à relire avec plus de dix années de recul. Une étudiante japonaise disait alors : « Jusqu'à la fin de la guerre, on a enseigné aux jeunes Japonais à être prêts à mourir pour leur pays. Vinrent la fin du conflit et l'écroulement. On commença à parler de démocratie, mais peu en connaissaient la signification. On commença à parler de liberté, et les jeunes s'imaginèrent qu'elle signifiait la rébellion contre toute loi et tout principe. La génération actuelle est aujourd'hui très désemparée et elle constitue une proie facile pour d'autres idéologies. »

Le vide idéologique laissé dans la nation japonaise par son abrupte défaite, beaucoup à l'étranger le sentirent et

quelques hommes eurent des idées sur la façon de le combler.

Chacun proposa ce qu'il excellait à fournir. Les États-Unis offrirent leurs conseils, leurs dollars et une constitution. La Russie, qui sait former des hommes, saisit l'occasion de la présence de nombreux Japonais dans ses différents camps de prisonniers et les libéra au fur et à mesure que leur endoctrinement paraissait satisfaisant. « Nous avons une nouvelle constitution, se mirent à dire les Japonais; elle est comme une corbeille vide. Qu'allons-nous mettre dedans? Nous avons besoin d'une idéologie qui permette à la démocratie de fonctionner. »

Le monde occidental était un peu hésitant sur ce que devait être sa contribution dans le domaine idéologique. Le monde communiste offrit ses idées sur un plat d'argent. Mais un homme, Frank Buchman, présenta au Japon un autre contenu pour cette corbeille vide : « Le Réarmement moral donne au peuple japonais une occasion de vivre la démocratie et de la mettre en pratique, lisait-on alors dans un éditorial du *Nippon Times*... La régénération spirituelle de l'individu influencera ceux qui l'entourent et, gagnant une personne après l'autre, pourra pénétrer tout un pays et le mettre en mouvement. »

Les quelques individus sur lesquels tout devait être édifié, la Providence les avait donnés à Frank Buchman au cours des années qui précédèrent la guerre. Nous avons parlé du premier voyage de Frank Buchman au Japon en 1915 et des amis qu'il s'y fit. Nous avons raconté comment à Oxford il proposa à un étudiant japonais de devenir un « bâtisseur de paix » pour son pays. C'est ce Japonais, Takasumi Mitsui, président de la fondation qui porte son nom, qui fut parmi les premiers à entraîner avec lui en Europe un groupe de Japonais qui vinrent participer à une rencontre internationale à Caux, en 1949.

Trois ans plus tard, en 1952, les nations du monde se retrouvaient à San Francisco pour signer la paix japonaise. Là, le représentant français, le président Schuman, tint à témoigner sa reconnaissance à Frank Buchman : « Vous avez fait la paix avec le Japon deux ans avant que nous ne la signions. »

Que s'était-il passé au cours de ces années?

Ces premiers Japonais virent à Caux en 1949 une famille de nations qui accueillait à nouveau dans son sein un pays qui se trouvait dans une situation semblable à la leur : l'Allemagne. De nombreux délégués allemands se trouvaient là. Quelques mois auparavant, le D^r Konrad Adenauer, aujourd'hui chancelier, y était venu avec sa famille. Les Japonais virent ce peuple découvrir un nouveau sens de sa destinée et jeter les bases sur lesquelles est aujourd'hui construite la démocratie d'Allemagne occidentale. Leur exemple fit réfléchir M. Katayama, qui avait eu la lourde tâche de présider aux destinées de son pays immédiatement après la guerre; il disait en repartant de Caux : « Si nous devons établir la paix et la démocratie dans notre pays, ce n'est pas sur le matérialisme que nous le ferons, car le matérialisme crée des conflits par l'opposition des intérêts, mais sur une moralité élevée, seule source véritable de régénération spirituelle. »

Buchman et les hommes de toutes nations qui se trouvaient à Caux offrirent au Japon ce qu'il cherchait inconsciemment.

Ces quelques Japonais repartirent déterminés à convaincre leur gouvernement d'envoyer auprès de Frank Buchman une importante délégation représentative de l'ensemble du pays. Un an plus tard, en juin 1950, un avion spécial atterrissait à Genève, amenant une délégation de soixante-seize personnalités envoyées par le président du Conseil japonais. Elle comprenait sept gouverneurs de provinces, des parlementaires, les maires d'Hiroshima et de Nagasaki, des dirigeants industriels et syndicaux. Relisons le texte du message que le président du Conseil, M. Yoshida, envoyait alors par les soins de cette délégation :

« Le Japon attend beaucoup du Réarmement moral : tout d'abord, celui-ci peut donner une direction morale à la nouvelle démocratie japonaise et lui permettre de restaurer les principes moraux qui, depuis la dernière guerre mondiale, sont volontiers mis de côté...

« Ensuite, le Réarmement moral peut insuffler au pays une force qui stabilise ses idées et ses activités en débarrassant les hommes du matérialisme.

« Enfin, le Réarmement moral pose les fondements sur lesquels le peuple japonais pourra rebâtir une nation pacifique...

« J'ai le grand espoir que ces délégués japonais repartiront chez eux avec la bonne semence, et qu'avec l'aide de tous leurs amis du Réarmement moral, nous pourrons voir au Japon une immense moisson. »

Seul l'avenir dira si l'attente de M. Yoshida a été comblée. Mais les faits que nous allons rapporter et leurs répercussions déjà réelles dans la vie des autres peuples d'Asie leur donnent aujourd'hui, après plusieurs années, un remarquable accent prophétique. Saluant la délégation avant son départ, le président du Conseil lui disait d'ailleurs : « En 1870, une mission japonaise se rendit en Occident. A son retour, elle changea le cours de la vie du Japon en apportant une révolution industrielle. J'ai confiance que cette délégation, elle aussi, tournera une page de notre histoire, en nous apportant une révolution idéologique. »

Tous les Japonais qui sont à Caux en 1950 expriment une même espérance. Dans une déclaration au journal *Le Monde*, Shinzo Hamai, maire d'Hiroshima, affirme, après avoir évoqué l'enfer dans lequel fut plongée sa ville : « Nous disons à l'humanité : assez d'armes atomiques, c'est le Réarmement moral qu'il nous faut. Le Japon souffre de la démoralisation de la politique... Sans une révolution dans le cœur de chaque Japonais, de chaque homme dans le monde, ce monde périra, chaque ville risquera de recevoir dans la terreur le feu que la nôtre a éprouvé... »

M. Hamai est porteur d'un message adressé par la municipalité de la ville. On y lit : « La réhabilitation de l'individu et l'établissement d'une paix durable, objectifs que poursuit l'action du Réarmement moral, correspondent exactement à toutes nos espérances. »

Que s'est-il passé chez ces Japonais pendant qu'ils se trouvaient à Caux? Ils entendirent de nombreux orateurs, prirent contact avec de nombreuses personnalités. L'une d'entre elles, Mme Irène Laure, leur fit part de ce qu'avait été son expérience, elle, résistante française qui était allée

en Allemagne se faire l'artisan de la réconciliation franco-allemande. Ces Japonais virent aussi des communistes, des marxistes des différents pays d'Europe accueillir dans le message de Frank Buchman un dépassement de leur propre idéologie. Ils virent encore des dirigeants patronaux du monde occidental trouver un sens révolutionnaire à leur mission, au point que leurs ouvriers étaient prêts à lutter à leurs côtés. Mais avant tout, ils se sentirent compris, aimés et trouvèrent des hommes prêts à les soutenir.

Certains comprirent alors quelle serait la portée dans leur vie personnelle des expériences dont on leur faisait part. Il y avait dans l'avion qui les amenait deux hommes qui avaient pris les places les plus éloignées l'une de l'autre qu'il fût possible de trouver. L'un d'eux, M. Susuki, était le chef de la police d'Osaka. En cette qualité, il avait été chargé à plusieurs reprises d'organiser le service d'ordre dans les périodes de grève et Dieu sait ce qu'est au Japon un service d'ordre en face d'une grève. L'autre était précisément un syndicaliste, membre de l'exécutif du syndicat des métallos, dans la ville d'Osaka. Katsuji Nakajima, tel était son nom, est petit de taille, combatif de tempérament et son physique s'oppose assez à celui de M. Susuki, trapu et massif.

Une nuit, alors qu'il se trouvait à Caux, le syndicaliste ne pouvait pas dormir. Dans sa tête tournait et retournait ce qu'il avait entendu pendant la journée. N'en pouvant plus, il se leva, alla frapper à la porte de M. Susuki et lui demanda pardon pour la haine qu'il avait contre lui. « Tous mes beaux discours sur la fraternité ne valent rien, lui dit-il, tant que j'ai au cœur une haine pareille contre vous. » Le syndicaliste retourna dans sa chambre, l'âme en paix. Ce fut M. Susuki qui ne dormit plus. Le lendemain, en pleine assemblée, devant mille personnes de tous pays, le chef de la police fit des excuses à M. Nakajima pour ses sentiments à l'égard des socialistes et des extrémistes. « J'ai été bouleversé par votre attitude, dit-il; vous avez déclenché en moi comme une réaction en chaîne. J'ai été grâce à vous complètement libéré de ma haine. »

Tous ceux qui ont vécu au Japon et qui connaissent la

grande réserve et la fierté de ce peuple auraient considéré pareilles excuses comme impossibles. Mais celles-ci devaient être suivies par d'autres excuses qui auraient un retentissement mondial.

Ces Japonais eurent le courage de regarder en face le passé récent de leur pays : « Le Japon est un fils prodigue qui a délaissé la famille des nations, déclara l'un d'eux. Maintenant, il regrette profondément ce qu'il a fait et désire retrouver sa place. Le cri du fils prodigue : Père, j'ai péché contre Dieu et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, est l'expression du changement des Japonais. C'est par la repentance que le Japon doit commencer. »

Au cours de ce séjour à Caux en 1950, sous l'instigation de Frank Buchman, la famille des nations accepta avec joie le retour de ce fils prodigue. Le monde ne devait pas tarder à suivre la voie dans laquelle s'était engagé Frank Buchman.

La délégation japonaise rentrant au Japon par les États-Unis, s'arrêta à New York et elle fut la première délégation japonaise à être reçue par les Nations Unies. Mais le fait le plus significatif devait se passer à Washington. La délégation japonaise fut d'abord reçue dans l'enceinte du Sénat américain. Le représentant personnel du président du Conseil japonais fut invité à prendre la parole à la tribune; c'était la première fois depuis la guerre qu'une personnalité japonaise prenait la parole aux États-Unis. L'orateur japonais présenta les excuses de son peuple pour la conduite de son pays pendant la guerre. Un instant, dans cette enceinte qui avait vu tant de débats, l'auditoire eut le souffle coupé. Comme le rapporte un témoin australien, il y eut un silence impressionnant : chacun se rendait compte qu'il venait de se passer une chose que personne n'aurait crue possible quelques minutes auparavant. « C'était une page d'histoire qui se tournait sous mes yeux », écrivit-il.

Puis l'orateur japonais continua : « Nous sommes allés à Caux pour trouver le vrai contenu de la démocratie. Nous avons trouvé l'idéologie qui établira une démocratie au Japon et qui sera en même temps un dépassement du communisme. »

Un événement similaire se déroula à la Chambre des Représentants. Celle-ci rompit avec toutes ses traditions pour recevoir la délégation japonaise dans son enceinte. Un député prit la parole au nom des Japonais et après avoir renouvelé le geste que son collègue avait fait au Sénat, il ajouta : « Nous nous sommes rendus à Caux, car le programme du Réarmement moral nous semble offrir la seule base possible d'une vraie réhabilitation. »

Le lendemain, le *New York Times* affirmait dans son éditorial : « Il est réconfortant de constater que les ennemis d'hier peuvent être les amis d'aujourd'hui... M. Chojiro Kuriyama, membre de la Diète, retint tout particulièrement l'attention du Sénat en marquant son regret pour « la grande faute japonaise » et en reconnaissant « la clémence et la générosité américaines ». Et dire que cela se passe à Washington, le 28 juillet 1950, un peu moins de cinq ans après la chute des premières bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki!... Les maires d'Hiroshima et de Nagasaki étaient au nombre de ces Japonais. Eux aussi ont quelque chose à nous pardonner. En le faisant, ils ont réussi ce miracle : pendant un instant on a pu entrevoir malgré les heures sombres que nous vivons, le jour où tous les hommes seront frères. »

Quand le syndicaliste d'Osaka était allé au milieu de la nuit présenter ses excuses au chef de la police, le premier se rendormit l'âme en paix et l'autre commença une nuit agitée. Le geste de la délégation japonaise au Congrès américain eut-il un effet semblable? Le *Saturday Evening Post* écrivait : « Il est difficile pour un Américain de comprendre la déclaration de M. Kuriyama. Cependant, il est réconfortant de voir une nation admettre qu'elle ait pu s'égarer... Peut-être les Américains eux-mêmes pourraient-ils penser à quelque événement passé dont ils auraient à dire : « Nous nous sommes à coup sûr trompés cette fois-là. »

Avant de rentrer au Japon, cette délégation, dans une interview donnée à un journal britannique, lança un appel qui arrêta l'attention de nombreux gouvernements occidentaux : « L'U.R.S.S. a progressé en Asie parce que

le gouvernement soviétique sait mener la lutte idéologique : il lutte pour s'emparer de l'esprit des hommes. Nous demandons aux gouvernements et aux peuples d'Occident de faire de même, en devenant les champions du Réarmement moral, de sa philosophie et de sa mise en pratique; car c'est l'idéologie de l'avenir. Alors, toute l'Asie écouterà. » (*Observer*, 22 juillet 1950).

Le maire d'Hiroshima avait remis à Frank Buchman une croix de bois taillée dans le cœur demeuré sain d'un camphrier géant calciné par la bombe atomique, qui avait été planté à Hiroshima quatre cents ans auparavant lors de la fondation de la ville. La délégation japonaise venue à Caux en 1950 remportait avec elle une semence qui devait s'implanter fermement dans le sol japonais et donner un autre arbre capable de braver toutes les explosions de l'avenir.

*NI À GAUCHE, NI À DROITE,
MAIS TOUT DROIT*

En mai 1957, cent jeunes Japonais sont sur le point de faire leurs valises pour Moscou. Ils sont invités au Festival mondial de la Jeunesse et, à leur retour, à Pékin. Chacun d'entre eux détient un levier de commande dans la plus influente des organisations de jeunesse, le Seinendan, dont les 4 300 000 membres représentent, jusque dans le village le plus reculé du Japon, les éléments les plus dynamiques et progressifs de la génération montante.

Le Seinendan a déjà trois cents ans d'âge. A ses débuts, il ne fut qu'un rassemblement de jeunes désireux de participer aux progrès de la communauté; ceux-ci constituèrent les premières brigades de pompiers que connut le Japon; ils entreprirent de grands travaux d'irrigation et de routes. L'organisation fut utilisée à des fins militaristes pendant la guerre.

Le Seinendan avait été reconstitué après 1945 avec l'aide des autorités américaines d'occupation, afin de donner à la jeunesse le goût des principes démocratiques occidentaux. Des groupes politiques vinrent aussitôt solliciter la faveur de ses chefs. L'extrême gauche entreprit de noyauter tous les échelons de l'organisation et un de ses porte-parole pouvait dire avec confiance : « Lorsque le drapeau rouge flottera sur le siège du Seinendan, nous serons sur le point de prendre le pouvoir dans le pays. »

Lorsque arriva l'invitation pour Moscou, on n'entendit au comité exécutif du Seinendan qu'une seule objection : celle d'une vice-présidente, fille d'une modeste famille paysanne. Quand elle éleva la voix pour marquer son désaccord, non seulement fut-elle accueillie par les vociférations de l'extrême gauche, mais ses propres amis haussèrent les épaules : « Que voulez-vous donc que nous fassions ? A l'invitation de Moscou, avez-vous une contre-proposition ? »

Deux semaines plus tard, cent dirigeants du Seinendan descendent d'avion après un voyage de 10 000 kilomètres. Un petit bateau les emmène à l'île de Mackinac, au cœur des Grands Lacs américains. Une invitation, la seule de ce genre venue de l'Occident, était arrivée de Frank Buchman et, grâce à la lutte tenace de la jeune vice-présidente, avait réalisé ce prodige. En deux semaines, la balance idéologique s'était mise à pencher d'un autre côté.

C'est dans un tourbillon de nations que sont plongés les cent dirigeants du Seinendan. Alors que leur avion se posait sur le sol américain, on vit arriver à Mackinac d'autres délégués des cinq continents. Il y avait là Damasio Cardoso, le docker brésilien, avec ses camarades du port de Rio ; le jeune nationaliste R. D. Mathur et le petit-fils de Gandhi rejoignaient leurs compatriotes indiens ; le chef nigérien Elhadj Umoru était présent avec des représentants de tout le continent africain ; il y avait des syndicalistes et des industriels d'Europe, des hommes politiques. Bref, tout un monde se trouve bientôt rassemblé dans la grande salle en forme de wig-wam indien.

Les cent Japonais représentent eux aussi tout un chapitre de l'histoire humaine. Venant pour la plupart de la ferme et du champ de riz, beaucoup ont combattu dans les armées japonaises en Chine, en Indonésie, aux Philippines. Quatre d'entre eux s'étaient trouvés à Hiroshima ou à Nagasaki sous la bombe atomique ; ils y avaient perdu leur famille. Au cœur de chacun il existe aujourd'hui une profonde hostilité à la politique américaine. Le peu de foi qu'ils pouvaient avoir eu un jour dans la démocratie occidentale a disparu.

Les Japonais savent s'organiser. Dès les premiers jours, dans la délégation, il se forme un groupe de droite et une cellule de gauche! Après chaque réunion plénière, les différents groupes tiennent conciliabule et décident quelle va être leur « ligne de parti ». Chaque soir, et jusqu'à l'aube, on peut entendre de petits groupes, dans les chambres, discuter avec passion. Tout est analysé, débattu, disséqué; quand aucune conclusion n'est plus possible, on va se coucher !

Mais chaque jour, dans les réunions, derrière cent visages longtemps impassibles, la réalité d'un monde nouveau en croissance fait son chemin.

*
* *

« Comme beaucoup d'autres parmi les cent jeunes qui vinrent avec moi, racontera plus tard une institutrice d'Hiroshima, j'étais plutôt sceptique et je ne comprenais pas que des questions minimes et purement personnelles puissent avoir un effet quelconque sur la situation du monde. Mais un jour, une jeune fille hollandaise qui avait vécu en Indonésie avec sa famille raconta dans une réunion comment elle et les siens avaient été capturés par les soldats japonais et internés dans un camp de concentration. Ils n'avaient jamais eu assez à manger, étaient maltraités et beaucoup parmi les occupants du camp étaient morts. Elle nous avait haïs. Cependant, ajouta-t-elle, je n'ai plus d'amertume parce que je sais qu'on ne peut établir la paix avec de la haine dans le cœur. Le gouvernement japonais lui avait récemment versé une somme d'argent à titre de réparation. Elle annonça son intention de donner cet argent pour le travail du Réarmement moral au Japon. Son histoire nous alla droit au cœur.

« Je commençai alors à saisir, poursuit la jeune institutrice, ce que Frank Buchman voulait dire quand il affirmait : « La paix, ce n'est pas une idée mais des gens qui deviennent différents » et « si vous voulez voir un monde différent, le meilleur endroit pour commencer,

c'est en vous-même ». Je compris que moi aussi je devais commencer en moi. »

Un matin, l'un des Japonais les plus résolument anti-américains est invité par un chirurgien de New-York, sa femme et ses quatre enfants : « Lors du petit déjeuner avec le Dr Close et sa famille, racontera-t-il lui-même, je relatai l'histoire d'une femme japonaise qui avait été tuée dans une base américaine au Japon. Ils écoutèrent avec attention et s'excusèrent humblement auprès de moi de ce que des Américains aient fait un acte pareil. Leur petit garçon de six ans me dit : « J'ai un peu d'argent que j'ai gardé, prenez-le pour ces gens qui ont mal. »

« Jusqu'à ce moment-là, j'avais détesté les gens. Mais je n'avais jamais compris que d'autres aussi pouvaient me haïr. Et voilà que cet enfant s'excusait pour ce que les Américains avaient fait ! »

A l'une des tables du dîner, on peut voir une Birmane entourée de cinq Japonais. Elle leur relate comment, pendant l'occupation japonaise, son oncle préféré s'était efforcé de garder de bonnes relations humaines avec les soldats qui occupaient sa maison. Mais parmi les officiers supérieurs japonais, cette attitude avait déplu. L'oncle fut arrêté; il mourut quelques mois plus tard en prison. Cette histoire suscite chez les cinq Japonais un profond silence. Quatre de ces hommes avaient servi comme officiers, l'autre comme instructeur à l'Académie militaire. Tout d'un coup, le Japonais assis face à la Birmane n'en peut plus; il fond en larmes. Pour la première fois, la responsabilité de son pays l'écœure. Il se rappelle le jour où, sous les menaces de son supérieur, il avait abattu des prisonniers. Ce qu'il n'avait jamais dit à personne, il le raconte aujourd'hui, simplement, et ce récit, loin de remuer les rancœurs, guérit les plaies les plus profondes. Pour chacun autour de la table, c'est comme si le cœur se libérait du poids de la hantise et du désespoir.

Ces expériences-là, les Japonais ne le savent pas encore, seront celles qui frapperont le plus les membres du Congrès américain. La délégation japonaise est en effet invitée à

Washington. Dans le restaurant du Sénat, un chauffeur de taxi de Nagasaki décrit comment, depuis la chute de la bombe atomique, dont il est un des rescapés, sa vie n'avait plus que deux buts : venger le passé et chercher par tous les moyens à empêcher une guerre atomique. Pendant les trois premières semaines à Mackinac, remarque-t-il, il n'avait jamais consenti à s'asseoir à une table avec un Occidental. Mais son séjour l'avait convaincu qu'on ne pouvait travailler à la paix mondiale avec la haine au cœur.

Le sénateur Wiley, membre de la Commission des Affaires étrangères du Sénat, est si bouleversé des paroles du Japonais qu'il les citera dans l'hémicycle du Sénat quelques jours plus tard, décrivant cette conversation comme « une expérience dont il se souviendrait longtemps... » Parlant des dirigeants du Seinendan, le sénateur ajoutait : « Ils sont en train de découvrir une idéologie de la liberté qui peut mettre fin à la corruption et à la division que laisse dans son sillage le matérialisme en Occident et en Orient. »

Les chefs du Seinendan se trouvaient à Mackinac lorsque le président du Conseil japonais, M. Kishi, vint en visite officielle à Washington. Celui-ci y reçut la visite de trois des jeunes dirigeants, ainsi que d'hommes politiques japonais venant de Mackinac. De Blair House, résidence traditionnelle des hôtes du gouvernement américain, il téléphona à Frank Buchman pour le remercier de la formation que l'élite des pays asiatiques recevait à Mackinac : « Je crois que le chemin le plus sûr vers une paix durable, lui dit-il, passe par le changement du cœur. Ce que vous faites est plus nécessaire que jamais. »

« Ces dirigeants de la jeunesse du Japon, répondit Frank Buchman, apprennent à aller, non pas à droite, ni à gauche, mais tout droit. Voilà ce que les jeunes ont tous besoin d'apprendre, aller absolument tout droit. »

Et Frank Buchman d'ajouter : « Je souhaite que le Japon soit pour l'Asie, non seulement un phare, mais également une centrale d'énergie. Puisse-t-il apporter à tout l'Orient unité, but et direction. »

Puis le président du Conseil, par l'intermédiaire du

haut-parleur branché sur le téléphone, s'adressa aux cent Japonais qui entouraient Frank Buchman. « J'attends beaucoup de vous, leur dit-il. J'espère que vous comprenez pleinement le Réarmement moral, que vous vous imprégnez de son esprit et que vous le ramènerez chez nous. »

« LA POLITIQUE DU CŒUR HUMBLE »

L'expression dont Frank Buchman s'était servi dans sa conversation téléphonique avec le président du Conseil japonais devait être reprise par ce dernier quelques mois plus tard dans une déclaration publique à Tokio : « Notre gouvernement apprend à n'aller ni à droite, ni à gauche, mais tout droit, déclarait le président du Conseil. Je veux faire de cela notre politique nationale. Nous croyons que le Réarmement moral apporte au monde une paix juste et durable. »

La pensée du Dr Buchman, non seulement devenait l'expression de l'orientation que prenait la jeunesse japonaise, mais devenait aussi la maxime fondamentale de la politique du président du Conseil.

M. Kishi n'était pas le premier chef de gouvernement japonais à s'engager sur cette voie. Nous avons vu se succéder dans les pages qui ont précédé les noms de différents de ses prédécesseurs : M. Tetsu Katayama, qui fut le premier président du Conseil après la guerre, se rendit à la conférence de Caux en 1949; son successeur, M. Yoshida, avait envoyé la délégation de 76 personnalités japonaises dont la visite à Caux marqua une étape dans l'histoire du Japon d'après-guerre. Mais c'est le successeur de M. Yoshida, le président du Conseil Hatoyama, qui, pour la première fois, s'inspira des principes du Réarmement moral dans sa politique étrangère; c'est

à lui que revient l'honneur d'un geste qui était appelé à transformer toutes les relations du Japon avec l'un de ses voisins.

*
* *

Nous sommes en juillet 1955, dans une ville où de toutes parts se dressent les ruines béantes des églises éventrées par les bombes japonaises. Dans les fortifications vieilles de plusieurs siècles, d'immenses brèches laissent voir une étendue déserte, jonchée de décombres, où s'éleva jadis une ville surpeuplée. Les survivants portent le deuil de 110 000 des leurs, morts sous les bombardements, dans les camps de concentration, sous le feu des pelotons d'exécution ou entre les mains des bourreaux. Des gens ont, par centaines, juré qu'ils n'adresseraient jamais la parole à un Japonais ou même qu'ils tueraient le premier Japonais qu'ils rencontreraient. Telle était alors l'atmosphère de Manille.

Le président des Philippines, le regretté Ramon Mag-saysay, vient d'inviter une délégation des hommes engagés dans l'action du Réarmement moral à venir à Manille. M. Hatoyama, apprenant cette invitation, tient à ce que des représentants japonais accompagnent cette délégation. Il envoie, comme délégués officiels, deux parlementaires, l'un conservateur, Niro Hoshijima, l'une des plus éminentes personnalités de la Diète, l'autre socialiste, Kanju Kato.

La grande salle de l'Université d'Extrême-Orient est pleine à craquer. Il y a là des étudiants, certes, mais il y a aussi l'élite du pays : M. Carlos Garcia est assis dans sa loge en sa qualité de vice-président. Il y a là dans la salle des centaines d'hommes qui ont souffert entre les mains japonaises ou ont perdu leur famille pendant la guerre.

M. Hoshijima prend la parole en japonais. On sent s'élever dans la salle un murmure de protestation ; il suffirait de quelques instants de plus pour qu'il tourne au tumulte. Mais la voix de l'interprète arrive, imposant sur cette salle un impressionnant silence :

« Les Japonais doivent payer les réparations de guerre,

mais des réparations ne suffisent pas. Tout d'abord, nous devons vous demander humblement pardon pour le passé. Voilà la raison pour laquelle le premier ministre m'a prié d'accompagner cette délégation. Veuillez nous pardonner... »

Des tonnerres d'applaudissements déchirent la salle.

« Le Réarmement moral est déjà en train de construire un nouveau Japon, poursuit la voix de l'interprète. Avec le Réarmement moral, toute l'Asie pourra s'unir. »

Ce grand acte d'humilité politique marqua un tournant dans les relations entre le Japon et les Philippines. Le lendemain, sous les immenses lustres en verre soufflé de la vieille résidence espagnole de Malacañang, le président Magsaysay recevait les membres de la délégation et serrait la main des Japonais. Quelques mois plus tard, recevant dans le même cadre Frank Buchman, il lui exprimait sa reconnaissance et ajoutait : « La plupart des gens m'accablent de problèmes, vous, vous m'apportez des solutions. »

La promesse que M. Hoshijima avait faite au peuple philippin à propos des réparations de guerre fut tenue : quelques semaines plus tard, un accord à leur sujet intervenait, alors qu'auparavant, des négociateurs avaient vainement cherché pendant des mois un terme de conciliation. Les Japonais se déclarèrent prêts à payer 550 millions de dollars de réparations. Peu de temps après, le Sénat philippin ratifia le traité de paix avec le Japon.

En novembre 1955, M. Hatoyama faisait une déclaration qui fut publiée dans le *Journal de Genève* : « Le Réarmement moral, déclarait le président du Conseil, nous montre la façon pratique de rétablir nos relations avec les pays voisins. Je suis convaincu que la diplomatie a besoin de cet esprit pour assurer la paix mondiale. »

Frank Buchman devait se rendre au Japon quelques mois plus tard, en avril 1956. Sa visite fut marquée par un incident que nous le laisserons raconter, tel qu'il le fit à la radio après son retour en Europe, à la suite d'un voyage qui le mena à Formose, aux Philippines, au Vietnam, en Thaïlande et en Birmanie.

« L'un des plus grands journaux du Japon a écrit que

ma récente visite à Tokio avait eu lieu à un moment critique, déclarait Buchman. La Diète était dans l'effervescence. C'était l'impasse et la division semblait irrémédiable. Chaque député prenait un temps infini pour aller déposer son bulletin de vote. Ils appelaient cela « le pas de bœuf ». On en était exaspéré et furieux. On dormait peu, on maugréait beaucoup. Il fallait un élément nouveau. Des dirigeants de la majorité et de l'opposition organisèrent à la Diète un déjeuner pour moi et pour les amis qui m'accompagnaient — des hommes et des femmes vivant une idéologie qui crée l'unité. Des membres du gouvernement et de l'opposition déclarèrent ensuite : « Ce fut miraculeux, vous avez ramené le bon sens où régnait la démence : on a trouvé une solution. Il n'y a pas eu d'émeute. Nous avons pu résoudre notre problème, non pas en nous appuyant sur les désirs de l'un ou de l'autre parti, mais en cherchant ce qui est juste. » Remarquez, cela ne venait pas de moi; ce n'est pas moi qui l'ai fait : seule une idéologie a pu changer la pensée d'hommes et de femmes au Parlement. »

Il se trouva que le gouvernement japonais saisit l'occasion de la visite de Frank Buchman pour lui exprimer la reconnaissance officielle du peuple japonais en lui faisant remettre, des mains du ministre des Affaires étrangères, les insignes de l'Ordre du Soleil Levant. Il ne devait pas tarder à s'y ajouter aussi la reconnaissance du peuple philippin, puisque quelques mois plus tard le président Magsaysay chargeait le sénateur Lim de remettre à Frank Buchman la Légion d'honneur des Philippines.

Au début de 1957, le président Magsaysay, impressionné par ce qui avait pu être réalisé dans le domaine des relations de son pays avec le Japon, apporta son plein appui à l'idée d'une conférence qui réunirait aux Philippines les dirigeants de différents pays asiatiques. Tenue sous les auspices du Réarmement moral, cette conférence devait avoir lieu à Baguio, capitale d'été des Philippines. Magsaysay écrivit aux trois frères Colwell de Hollywood — Frank Buchman les avait fait chanter pour lui un an plus tôt — leur demandant de venir à cette conférence.

Malheureusement, avant même que les frères Colwell

n'aient reçu cette lettre, le monde apprenait avec stupeur que le président Magsaysay avait trouvé une mort tragique dans un accident d'avion sur les rochers de l'île de Cebu. Ce fut son successeur le président Garcia qui, accomplissant ainsi le désir de Magsaysay, vint avec trois membres de son gouvernement apporter l'appui de sa présence à cette conférence. C'est alors que devait se dérouler un autre épisode décisif entre deux des adversaires les plus implacables de l'Asie : le Japon et la Corée.

La tension entre les deux pays était telle que la participation de l'une des deux nations à une rencontre internationale entraînait en général le retrait de l'autre. A la conférence organisée sous les auspices du Réarmement moral aux Philippines, pour la première fois Japonais et Coréens se retrouvaient. Cette tentative allait-elle aussi conduire à une impasse ?

A la tête de la délégation coréenne se trouvaient M. Yoon Sung Soon, président de la Commission des Affaires étrangères à l'Assemblée nationale, et Mme Park Hyun Sook, qui avait fait partie pendant plusieurs années du gouvernement coréen.

Du côté japonais, M. Niro Hoshijima, devenu depuis président de la Diète japonaise, se trouvait à nouveau aux Philippines. A ses côtés, la sénatrice Shidzue Kato, membre du Comité des Affaires étrangères du Sénat. Ces Japonais étaient arrivés désireux d'admettre leurs fautes, prêts à reconnaître les cruautés dont ils s'étaient rendus coupables à l'égard d'autres peuples. Mais à leur arrivée, ils trouvèrent une atmosphère si glaciale qu'il leur parut impossible même de parler dans ce sens.

« Il me paraissait clair que pour prouver notre bonne foi, devait dire plus tard M. Hoshijima, il fallait plus que des excuses. Une pensée s'imposa à moi : au lieu d'attendre une conférence de grande envergure où les gouvernements du Japon et de Corée discuteraient de tous les problèmes pendants, nous devrions immédiatement nous atteler à résoudre les questions essentielles en essayant de trouver ce qui est juste. »

Aux Coréens, les Japonais demandèrent de leur dire honnêtement ce qu'ils ressentaient à propos de ces années

de domination ; ils les prièrent aussi de leur dire comment ils pouvaient de façon pratique prouver la sincérité de leurs excuses. Mme Park Hyun Sook raconta ses années de prison, les souffrances de son mari dont les cordes vocales avaient été coupées par la police japonaise et qui n'avait pas quitté son lit depuis dix-huit ans.

Les quarante-huit heures suivantes furent occupées par de longs entretiens entre les représentants des deux pays, où furent abordées les diverses questions en litige : une déclaration offensante qui avait été faite par le vice-ministre des Affaires étrangères, M. Kubota, les revendications des Japonais sur les biens privés, un problème aigu de pêcheries, une question territoriale et enfin l'échange des prisonniers politiques retenus de part et d'autre.

Publiquement, M. Hoshijima exprima sa conviction personnelle que le Japon devait céder immédiatement sur les deux premiers points. Les délégués coréens saluèrent cette démarche comme un pas important vers une meilleure compréhension entre les deux peuples.

M. Hoshijima s'engagea à voir à ce sujet le président du Conseil japonais dès son retour. Mme Kato, appartenant à un parti d'opposition, offrit de faciliter l'action du premier ministre en soulevant la question elle-même devant la commission des Affaires étrangères du Sénat.

Les Coréens acceptèrent même de se rendre en visite officieuse au Japon, à la condition qu'ils séjourneraient à Tokio dans la maison qui a été mise à la disposition de Frank Buchman pour son action.

Deux semaines plus tard, le 30 avril 1957, le président du Conseil japonais tournait une page dans l'histoire des relations nippon-coréennes. Répondant devant la commission des Affaires étrangères du Sénat à la question posée par la sénatrice, M. Kishi déclarait : « L'élément le plus important de toutes nos négociations n'est pas la justesse de nos positions en regard de telle ou telle loi ; il importe davantage de savoir si nous nous occupons avant tout de faire naître un esprit d'entente entre nos deux pays. Dans ce cas, c'est à nous, Japonais, à prendre l'initiative. » Évoquant ensuite les deux questions les plus épineuses, le premier ministre poursuivit : « Je n'ai aucune hésita-

tion à récuser la déclaration de M. Kubota et je regrette qu'elle ait été interprétée du côté coréen comme l'expression d'une attitude hautaine. » Puis, faisant allusion aux revendications concernant les biens privés des Japonais en Corée, il ajouta : « Je n'ai pas l'intention de m'en tenir à une interprétation étroite du droit, comme nous l'avons fait autrefois; nous ne nous attacherons plus à ce que nous avons affirmé dans le passé. Nous essaierons de résoudre les différents problèmes pratiques dans la disposition d'un cœur humble. »

Quelques jours après ces événements, M. Niro Hoshijima écrivait dans un article : « J'y ai vu se réaliser l'espoir que Frank Buchman a placé depuis longtemps dans mon pays. Dirigé par Dieu, le Japon est appelé à être le phare de l'Asie. Face à cet appel, je me sens humble et impuissant. Mais j'ai vu une lumière atteindre les autres peuples asiatiques quand nous, Japonais, avons honnêtement ouvert notre cœur et pris sur nous la responsabilité des blessures et des haines du passé. »

Une grande personnalité chinoise — le général Ho Ying-tchin, ancien premier ministre et ancien chef d'état-major général de la République chinoise — déclara :

« Au cours de cette conférence aux Philippines, j'ai vu se réaliser ce que dix années d'efforts diplomatiques avaient été incapables de faire depuis la guerre. »

*
* *

« Tension — Applaudissements à Canberra — Kishi s'excuse. » Tel est le titre qu'en décembre 1957 le *Japan Times* alignait sur sa première page au-dessus d'une information d'Australie :

« Lors de l'événement le plus important de sa visite en Australie — un banquet donné au parlement par le premier ministre Robert Menzies — le président du Conseil japonais Nobosuke Kishi a exprimé au peuple australien les plus profonds regrets du peuple japonais pour ce qui s'est passé pendant la guerre. »

Expliquant l'origine de cette démarche, il y avait un fait que la presse ignorait. La délégation que le président

du Conseil conduisait s'était initialement proposé de renouer des relations commerciales avec différents pays qui avaient été en guerre contre le Japon. La conviction des hommes du Réarmement moral que le premier pas du Japon en Asie devait être un geste d'humilité avait atteint le président Kishi. Celui-ci avait décidé de la faire sienne. A la toute dernière minute, il avait bouleversé la portée de sa tournée.

Quelques jours après sa visite en Australie, M. Kishi se trouvait en visite officielle aux Philippines. Le président se fit conduire au cœur de ce qui avait été la ville de Manille. A l'intérieur de la vieille enceinte, au milieu des monceaux de ruines qui restaient encore de toutes parts, il se fit montrer les restes de la cathédrale de Manille dont on entreprenait la reconstruction. Le soir même, à un dîner officiel au *'Manila Hotel'*, devant un public qui réunissait l'élite des Philippines, M. Kishi s'excusa une fois de plus au nom de son pays. Il y avait dans ses paroles une note de sincérité qui frappa tout le monde.

Un journal allemand, rendant compte du voyage de M. Kishi à travers les pays asiatiques mit en titre : « Kishi, le brise-glace. » Extrayons quelques lignes de l'éditorial paru le 18 décembre 1957 dans l'*Evening Star* de Washington :

« M. Kishi vient de rentrer à Tokio après avoir accompli une mission des plus extraordinaires pour un homme d'État de son rang. En bref, au cours des trois dernières semaines, il s'est rendu dans les neuf pays que le Japon avait occupés ou menacés après l'attaque de Pearl Harbour. Dans chacun de ces pays, qui comprenaient la Nouvelle-Zélande, l'Australie, l'Indonésie et les Philippines, il s'est excusé publiquement pour la façon dont son pays avait tant fait souffrir d'autres nations pendant la guerre.

« Le fait est que, depuis la défaite et la capitulation de 1945, les Japonais ont eu de nombreux gestes témoignant leur repentance. Mais le voyage de M. Kishi a fait plus que tous les efforts précédents pour souligner et concrétiser le désir qu'ont les Japonais d'effacer le passé et de regagner la confiance autour d'eux. Bien que des souvenirs

pénibles demeurent encore dans la mémoire des gens, il existe aujourd'hui bien moins d'amertume et de haine qu'auparavant : la visite de M. Kishi a fait beaucoup pour amorcer un rétablissement des rapports cordiaux entre les peuples. »

Quelques années plus tard, M. Kishi résumait lui-même ces faits à Caux devant une assemblée internationale du Réarmement moral. Il disait : « En devenant président du Conseil, mon premier souci était de créer la paix mondiale, de reconstruire mon pays et le faire rentrer dans la famille des nations. Les Japonais avaient commis de nombreux crimes et de lourdes erreurs, particulièrement chez nos amis asiatiques, et nous nous devons de faire quelque chose à ce propos avant de songer à apporter une vraie paix au monde. A deux reprises j'ai fait une tournée du Sud-Est asiatique; je me suis excusé auprès de ces pays et les ai invités à coopérer à la construction d'un monde nouveau. Dans chaque pays, l'aide du Réarmement moral a permis à ces efforts de porter leurs fruits. »

Un président du Conseil avait ainsi fait pour son pays ce qu'aucune diplomatie, aucune politique n'aurait réalisé. Il avait dit un jour : « Si nous voulons ramener l'équilibre et la paix dans les affaires des hommes, nous avons besoin de la sagesse politique qui naît d'un cœur humble. »

LE PHARE DE L'ASIE

Quand les cent jeunes dirigeants du Seinendan s'étaient retrouvés au Japon à la suite de leur voyage à Mackinac en 1957, ils s'attelèrent à donner à leur pays ce qu'ils avaient découvert. Leur plus sérieux combat se livra au sein de leur organisation lors des élections internes pour le renouvellement des membres de leur bureau. Les éléments subversifs qui avaient déjà acquis certains postes comptaient que les élections de 1958 leur assureraient le contrôle total de l'organisation.

« Au sein du Seinendan, 1958 devait être l'année où les extrémistes verraient leurs efforts couronnés par leur succès aux élections et s'attribueraient tous les postes du bureau exécutif, raconte alors la jeune vice-présidente. Ils avaient fait des préparatifs méticuleux pour assurer leur succès. Mais ceux qui étaient décidés à ce que le Seinendan ne soit utilisé par aucune force extérieure emportèrent — de peu il est vrai — la victoire. »

Les hommes formés à Mackinac s'étaient imposés. « Certains qui s'étaient libérés de leur ambition personnelle, continue la vice-présidente, qui avaient appris à se faire confiance mutuellement en étant honnêtes les uns envers les autres et qui avaient acquis une véritable autorité morale, furent les vrais artisans de ce succès. Ils avaient mis en échec la stratégie communiste qui ne pouvait plus exploiter leurs faiblesses humaines et leurs ambitions. »

Peu après l'annonce de ces résultats, le responsable communiste se tourna vers la jeune vice-présidente avec ces mots :

— Nous avons été battus par le Réarmement moral!

— Ce n'est pas le Réarmement moral qui vous a battus, lui répondit-elle avec un sourire, mais l'esprit de ce qui est droit.

Ce retournement de la situation au sein du Seinendan devait se confirmer par la suite. A chaque élection annuelle, depuis, les hommes se réclamant de l'idéologie du Réarmement moral ont été réélus aux principaux postes du bureau exécutif.

« Au cours de ces années, déclare le président du Seinendan, nous avons donné à notre organisation une idéologie qui n'est pas anticomuniste, mais qui est supérieure au communisme parce qu'elle a le pouvoir de gagner les communistes. En face des attaques, notre stratégie n'a pas été de répondre à la violence par la violence, mais de répondre à la violence par la vérité. Cette politique nous a conduit à une victoire éclatante aux élections. »

En 1960, au moment où une émeute soigneusement fomentée de l'extérieur amenait 300 000 étudiants à manifester avec le Zengakuren dans les rues de Tokio menaçant la stabilité même du pays, les dirigeants du Seinendan par leur attitude ferme sauvèrent leur pays de l'aventure. « Les hommes formés par le Réarmement moral ont refusé de composer avec les forces du mal », écrivait M. Kishi, qui eut comme premier ministre à faire face à l'émeute.

Les manifestations voulaient, rappelons-le, empêcher la ratification du pacte nippo-américain de défense mutuelle. Le président Eisenhower, dont la visite à Tokio devait sceller le rapprochement entre les ennemis d'hier, dut annuler son voyage après que les étudiants eurent bloqué à l'aéroport son émissaire James Hagerty. La résidence du président du Conseil fut assiégée par la foule. Le Japon se trouva pendant quelques jours au bord de l'abîme.

Deux ans plus tard, en juillet 1962, certains des étudiants qui avaient conspué le premier ministre et réclamé sa

démission, rentrant à Tokio d'un périple autour du monde, étaient les invités d'honneur d'un repas présidé par M. Kishi dans la maison de Frank Buchman. L'un d'eux se leva et avec humilité demanda pardon à l'homme d'État japonais pour l'égaré moral et l'aveuglement idéologique qui avaient entraîné dans la rue lui et ses camarades.

Pendant ces deux années, ces jeunes hommes avaient été l'orgueil de leur pays par la détermination et la conviction avec lesquelles ils avaient porté autour du monde l'image d'un Japon épris de paix et de réconciliation.

*
* *

La pièce *Le Tigre* écrite par ces jeunes révolutionnaires racontait leur propre histoire. Ces hommes avaient été au cœur de ces émeutes de juin 1960. Les jubilations d'un succès qui avait fait d'eux les maîtres de la rue, ébranlé sous leur poids l'édifice du pays, bouleversé le programme d'un chef d'État étranger, s'étaient évanouies dans un amer sentiment, celui d'avoir été bassement utilisés par des hommes sans scrupules. Ils se rendent alors à une conférence du Réarmement moral à Caux, en hommes égarés qui cherchent un point de repère pour repartir à neuf. Ils y découvrent un ordre moral supérieur à celui auquel ils avaient cru, un ordre moral qui, en même temps, implique le respect de l'individu à la volonté supérieure, à la volonté divine. C'est cela qui les détermine à lutter pour la cause de la liberté, car c'est cette cause que dorénavant ils vont soutenir dans quatre continents.

Le Tigre, à peine monté, est joué en Suisse et en Allemagne. Il trouve un profond écho qui fait comprendre à ces étudiants qu'ils détiennent un message universel. « Particulièrement impressionnante est la scène des émeutes où la foule en furie sillonne le plateau, dépeignant bruyamment les soulèvements de Tokio, écrit un journal de Düsseldorf. La pièce est un événement dans la lutte contre la dictature menaçante. »

De fait, dans les mois qui suivent, *Le Tigre* va être un instrument d'action, une « arme » idéologique, dont les

chefs d'Etat demanderont l'emploi à large échelle dans leur pays. Jouée en Japonais et traduite simultanément dans des haut-parleurs par une troupe d'interprètes, la pièce sera présentée en une série impressionnante de langues.

Le président du Sénat français et M. Robert Schuman sont parmi les personnalités qui invitent les acteurs japonais à présenter *Le Tigre* à Paris. Le général commandant la 1^{re} Région militaire ressort si impressionné d'une des représentations au Théâtre de la Renaissance qu'il demande aux étudiants de jouer pour ses troupes à Montlhéry. La pièce touche profondément le public français. « J'ai vu, j'ai entendu, je suis convaincu, » écrit aux acteurs un digne professeur.

Le Carnegie Hall à New-York est comble jusqu'à son quatrième balcon quand trois mille spectateurs debout font quelques jours plus tard une ovation prolongée aux étudiants japonais après leur première représentation aux États-Unis. Avant la représentation, M. James O'Brien, membre du conseil municipal a dit au public : « C'est un grand événement que nous vivons ici. »

En dernière page du *New York Herald Tribune* (27 février 1961) deux grandes photos retracent un rapide retournement de l'histoire : la première représente les étudiants du Zengakuren à l'aéroport de Tokio en mai 1960 cernant et bloquant la voiture de M. Hagerty; la seconde montre quelques-uns de ces mêmes étudiants serrant la main de M. Hagerty à l'issue d'une des représentations new-yorkaises. « Je n'ai plus besoin d'excuses, leur a déclaré quand il les a rejoint sur la scène l'ancien collaborateur du président Eisenhower. La représentation de ce soir a exprimé toutes les excuses que moi ou n'importe quel Américain pourrions souhaiter. Nous pouvons nous féliciter d'avoir des gens de votre trempe à nos côtés. »

La nouvelle de cette réconciliation spectaculaire éclate dans toute l'Amérique. Les journaux de New-York publient des articles et des photos sur trois et cinq colonnes; la station de télévision ABC (American Broadcasting Corporation), dans les quinze minutes de son bulletin de nouvelles qui atteint le pays tout entier, consacre quatre

minutes à l'événement. M. Hagerty en parle le lendemain à la station de radio du *New York Herald Tribune*.

Quelques semaines plus tard, le général Dwight Eisenhower reçoit à Palm Desert en Californie la visite des étudiants japonais. Ces hommes veulent réparer auprès de l'ancien président et par lui auprès du peuple américain, une offense dans laquelle certains commentateurs ont vu un « second Pearl Harbour ». Les émeutes de Tokio, constatent les étudiants, ont « non seulement divisé le Japon de l'Amérique, mais aussi sérieusement porté atteinte à l'unité du monde libre. »

A l'issue de l'entretien, le général Eisenhower dit aux Japonais : « Je suis cent pour cent avec vous. Je ne puis vous dire combien je suis heureux de votre venue. Celle-ci constitue le dernier acte des émeutes de juin 1960, et c'est une fin heureuse. Je m'attends à vous voir en Amérique du Sud et dans d'autres pays où vous apporterez votre message. »

Les images de cet étonnant épilogue traversent l'Amérique d'un bout à l'autre sur les ondes de la télévision. Des millions de Philippins et de Japonais les voient aussi sur leurs écrans.

A Moscou le 1^{er} mai 1961, M. Khrouchtchev déclarait que le communisme deviendrait l'idéologie de l'Amérique latine avant deux ans. A La Havane, Fidel Castro annonçait officiellement que Cuba devenait la première république socialiste de l'hémisphère occidental.

Mais à São Paulo, alors que les manifestants du 1^{er} mai se rassemblaient derrière leur drapeau rouge sur la place de la cathédrale, une autre foule s'amassait à moins d'un kilomètre de là devant le théâtre municipal pour la première représentation du *Tigre* en Amérique latine. Une heure plus tard, elle est si dense que toute la circulation en est bloquée.

L'arrivée deux jours auparavant de la délégation japonaise et de personnalités d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique du Nord, a marqué le début de ce que le quotidien de Montevideo *El País* décrit comme « la plus grande offensive idéologique jamais lancée en Amérique du Sud. »

C'est la décision du général Bethlem, ancien ambassadeur du Brésil en Bolivie et au Pakistan, qui a déclenché cette action dans son continent. Quelques jours plus tôt, il était avec les étudiants du *Tigre* à une conférence du Réarmement moral en Floride. Là, il voit la solution dont son pays a besoin ; il renonce à ses vacances à New York et engage l'argent qu'il y aurait dépensé pour amener cette délégation idéologique dans son pays.

Le président du Brésil convoque des hommes à Brasilia, la capitale. Apprenant que la pièce japonaise est disponible, il téléphone au chef de sa maison militaire : « Faites tout le nécessaire pour amener *Le Tigre* à Brasilia. Donnez des instructions au maire afin qu'il obtienne le théâtre. Arrangez le transport. Mettez les forces de l'armée de l'Air à disposition afin que cette action puisse être connue de ville en ville dans toutes les régions du Brésil. »

La première du *Tigre* a lieu dans un immense amphithéâtre en plein air situé à dix kilomètres du centre de la nouvelle capitale. Étant donné l'insuffisance de transports, les autorités craignent pour le succès des représentations : peu de temps auparavant, l'un des meilleurs spectacles jamais présentés à Brasilia n'a réuni que deux cents personnes. Et pourtant, ce soir-là, sous un ciel parsemé d'étoiles, cinq mille personnes se pressent dans l'amphithéâtre. Elles arrivent en autobus, en camion, en bicyclette ou à pied. Certains ont parcouru trente à quarante kilomètres. D'autres, jusqu'à vingt kilomètres à pied. Cette soirée est ouverte par l'hymne national brésilien chanté par la troupe du *Tigre* et accompagné par la musique de la Garde présidentielle. A la dernière des représentations, sept mille personnes sont là. Voyant cela le maire de Brasilia s'écrie : « Voilà qui est absolument extraordinaire ! Ces foules montrent la puissance de votre idéologie dans notre pays. »

A Rio de Janeiro, *Le Tigre* suscite un enthousiasme non moins grand. Après avoir fait salle comble dans le fameux théâtre municipal, il attire quinze mille personnes au stade Maracanzinho.

Les invitations affluent de tous les coins du pays. Onze gouverneurs d'État invitent *Le Tigre* de toute urgence

dans l'Est et le Nord du Brésil. Ils organisent les programmes et offrent l'hospitalité aux hommes du Réarmement moral. Partout où ceux-ci arrivent de grands titres dans les journaux et des annonces répétées à la radio informent la population. Le *Diario de Natal* consacre des pages entières à ce qu'il appelle « la plus grande nouvelle que le journal ait jamais imprimée ».

Telle une armée qui place à sa tête le général qui la mène à la victoire, les étudiants du *Tigre* ont trouvé dans le maréchal Tavora, héros national brésilien, celui qui les conduira dans une triomphante tournée à travers les provinces du Brésil. Ayant participé à quatre révolutions dans sa jeunesse, alors qu'il était lieutenant et capitaine, puis à deux soulèvements militaires comme colonel et général, Juarez Tavora lance à la nation un appel invitant chacun à se rallier à ce qu'il appelle « la révolution finale ».

A la pointe orientale du Brésil se trouve Recife que les hommes de Moscou et de La Havane considèrent comme leur tête de pont pour la conquête du continent. Trois semaines avant l'arrivée du *Tigre* le vent de la révolution soufflait parmi les étudiants; ceux-ci descendirent par milliers dans les rues. Le gouvernement proclama l'état d'urgence, envoya des troupes, des tanks et des bateaux de guerre pour rétablir l'ordre.

Soir après soir, ce sont des foules presque incontrôlables qui se précipitent vers le théâtre Santa Isabella d'où ont été lancés dans le passé tous les grands mouvements révolutionnaires du Brésil septentrional. Trois représentations par jour ne pouvant satisfaire la demande du public, les autorités de l'État invitent les acteurs à jouer dans l'immense stade de football. Cent quatre-vingt-quatre mille tracts sont distribués à travers la ville. Quarante-cinq mille personnes se pressent pour ce que l'on décrit comme « la manifestation la plus gigantesque de l'histoire de Recife ».

Le maire d'une ville communiste de la périphérie de Recife installe des écrans de télévision sur trois places publiques afin que la population puisse assister à la transmission de la représentation.

Le général Bethlem déclare alors : « Pour la première fois des millions d'habitants du Brésil du Nord se sont vu offrir une réponse au communisme et y font écho de tout leur cœur. » Dans le milieu le plus extrémiste de la ville, celui des dockers, l'impression est si profonde que l'aumônier doit bénir le mariage de trente-neuf couples qui ont décidé de revenir à la foi qu'ils avaient abandonnée. Ces hommes à l'exemple des étudiants japonais écrivent une pièce de théâtre pour porter plus loin encore le message qu'ils ont reçu.

Dans les semaines qui suivent, les étudiants japonais sont les cheveu-légers d'un immense courant révolutionnaire qui traverse une ville après l'autre : Natal, Fortalèze, Belem, Manaus, etc.

L'archevêque de Natal déclare : « Le Réarmement moral est le feu descendu du ciel pour purifier la terre. »

A Fortalèze, les jeunes Japonais arrivant derrière le maréchal Tavora qui est originaire de cette ville, suscitent un enthousiasme sans précédent. La première page des journaux est presque entièrement couverte par les énormes lettres d'un titre : « Juarez Tavora arrive aujourd'hui à Fortalèze à la tête de la plus grande révolution de sa vie : le Réarmement moral. » Il y a quarante-cinq mille spectateurs sur le stade pour applaudir *Le Tigre*.

Il y en a quarante mille à Belem, à l'embouchure de l'Amazone. Les autorités religieuses ont invité la population par la presse à voir cette pièce. « Elle fait retentir un coup de clairon, déclarent-elles, qui doit être entendu d'un bout à l'autre de l'Amazone. »

Il y en a quatre-vingt dix mille, soit plus de la moitié de la population, à Manaus, en plein cœur de la forêt amazonienne. On est le 26 juillet; à quelques centaines de mètres de là, un meeting du parti communiste essaie de commémorer l'anniversaire de la révolution cubaine; il n'a que quarante participants.

Le président de la République du Pérou apprenant ces nouvelles fait dire aux Japonais : « Vous devez faire au Pérou ce que vous avez fait au Brésil. » En trois semaines, trois cent quinze mille personnes verront *Le Tigre* dans les principales villes. Il y en aura soixante mille dans le

stade municipal de Lima qui rendront hommage à la mémoire de Frank Buchman dont on apprend la mort ce jour-là.

A Lima, les étudiants de l'Université de San Marcos — la plus ancienne des Amériques — en sont à leur quarante-et-unième jour de grève quand le président des étudiants en pharmacie invite la troupe du *Tigre* à venir parler à ses condisciples. La grève prend fin. Les étudiants donnent un banquet en l'honneur de la troupe. L'un d'eux y déclare : « Notre lutte est de faire de l'Université de San Marcos une université du Réarmement moral. » Moins d'un an plus tard, il sera sorti de cette université une équipe d'étudiants qui ira à travers le monde avec leur pièce intitulée *Le Condor* poursuivre ce qu'ils ont vu faire par leurs camarades du *Tigre*.

Dans les semaines qui suivent, *Le Tigre* apportera un espoir aux masses agitées des grands centres miniers du continent : les mines d'étain de Bolivie, les mines de cuivre et de nitrate du Chili. Dans la seule ville minière de Catavi, à plus de trois mille mètres d'altitude, quarante-deux mille personnes seront ainsi atteintes par le message du Réarmement moral.

Les Andes accueillent aussi les populations les plus anciennes du continent sud-américain. Peu de gens se préoccupent d'elles si ce n'est les forces subversives qui veulent les utiliser pour faire basculer l'ensemble du continent. A Tiahuanacu, berceau bolivien de la civilisation indienne, à quatre mille mètres d'altitude, les paysans indiens viennent par milliers entendre *Le Tigre* qui est traduit simultanément dans leur propre langue, l'aymara.

A Cuzco, la représentation du *Tigre* a lieu sur le Champ-de-Mars de l'ancienne forteresse de Sacsayhuaman, là même où l'empereur Inca passait en revue ses troupes cinq siècles auparavant. Quarante mille Indiens du Pérou s'entassent sur la pente rocheuse de la forteresse pour écouter la pièce traduite dans leur langue, le quichua. « Votre philosophie va changer la face de la terre, apportant pain et justice, ainsi qu'une solution pour la vie », affirme le chef des affaires indiennes.

A Santiago du Chili, Eudocio Ravines, vétéran du communisme international, qui fut envoyé par Moscou pour organiser le Front populaire chilien dans les années 1930, choisit d'accompagner les étudiants japonais pour accomplir un acte de réparation public à l'issue d'une représentation du *Tigre*. « C'est aujourd'hui le Réarmement moral, déclare-t-il, qui livre la guerre à la décadence et remet en valeur les grands principes pour lesquels ont combattu les plus nobles et les plus héroïques. Quand j'étais ici, j'ai exploité les failles morales de vos concitoyens. C'est la raison pour laquelle, il est de mon devoir de demander pardon à la nation de tout le mal que je lui ai fait. »

*
* *

Les dirigeants du Japon suivent avec attention les étudiants dans leur périple sud-américain. M. Kishi prend l'initiative d'envoyer du renfort à la troupe du *Tigre* alors qu'elle se trouve au Chili. Une autre éminente personnalité de la vie politique nippone, M. Saburo Chiba, alors président de la commission constitutionnelle de la Diète est parmi ceux qui ont décidé de jeter tout le poids de leur conviction dans la balance idéologique mondiale. Il décide de se rendre au Pérou pour appuyer l'offensive de la troupe du *Tigre*, dont sa petite fille fait déjà partie. Il s'entretient longuement avec le président de la République.

Quelques mois plus tard, il est à nouveau aux côtés des étudiants japonais à Petropolis près de Rio de Janeiro ; les dirigeants d'Amérique du Sud s'y sont réunis en conférence pour envisager comment pouvait être poursuivie l'action amorcée. « Le nouveau premier ministre M. Ikeda, M. Kishi et beaucoup d'autres dirigeants japonais veulent participer au combat que ces hommes ont mené, déclare M. Chiba. Le moment est venu où le Japon doit assumer sa responsabilité à l'égard de l'Asie. » Dans les mois qui suivront, M. Chiba saura tailler dans le programme chargé de ses activités politiques pour faire aux nations asiatiques les visites qu'il sent nécessaires. On le voit dans

l'État indien de Kerala, à Bangkok, au Vietnam, en Corée, à Taiwan. Le président Ngo Dinh Diem lui exprime le désir de voir le Réarmement moral « imprégner d'urgence le Vietnam tout entier ». Chiba offre de mettre à sa disposition la troupe du *Tigre*. Le président demande à celle-ci de venir.

En route pour l'Asie les acteurs du *Tigre* s'arrêtent à Chypre sur la demande des dirigeants cypriotes. Peu avant leur arrivée, l'un de ces derniers confiait : « Je compte sur *Le Tigre* pour dissiper la confusion qui règne dans le pays. » Les représentants du Réarmement moral sont reçus par le président Makarios, le vice-président Kutchuk et les plus hautes personnalités de l'île. *Le Tigre* réunit pour la première fois dans un théâtre turc un auditoire de Grecs et de Turcs, créant ainsi un mouvement de réconciliation. Quelques jours après le départ de la troupe, la presse annonce qu'un pas décisif vient d'être franchi dans le rapprochement entre dirigeants des deux communautés.

Avant d'atteindre le Vietnam, *Le Tigre* s'arrête à Calcutta puis à la demande du président du Pakistan se rend à Dacca. Les étudiants y sont en grève. Le ministre des Affaires étrangères, envoyé pour calmer les esprits, s'est fait conspirer. Comme à Lima, la passion révolutionnaire des jeunes japonais gagne les plus convaincus des agitateurs.

C'est au sein d'une délégation internationale de plus de quatre-vingt personnes que le 8 mai 1962, les étudiants japonais arrivent à Saïgon à l'invitation du gouvernement vietnamien. Le gouvernement non seulement prend en charge les arrangements pratiques et les responsabilités financières, mais fournit également une équipe permanente de fonctionnaires, d'officiers, de traducteurs pour accompagner partout la délégation. Un mois plus tard, le président Diem en la recevant lui dira : « Tout le Vietnam a fait écho au Réarmement moral. Votre visite a fortifié la foi de notre peuple. »

En effet, que ce soit à Saïgon, dans les six chefs-lieux de provinces où ils ont été transportés par les avions de l'armée de l'air, que ce soit dans les grands centres d'en-

traînement de l'armée, partout les acteurs du *Tigre* ont redonné à la nation le sens des valeurs morales qu'elle a à défendre. Au cours des deux soirées à Hué, ancienne capitale impériale, toute proche du parallèle de démarcation entre les deux États, quarante-cinq mille personnes ont assisté à la pièce. Des milliers de personnes au Nord Vietnam ont pu entendre les retransmissions radiophoniques du *Tigre*.

Le président donne ordre de filmer *Le Tigre* et de le doubler en vietnamien. Le directeur du centre du cinéma annonce qu'il fait tirer deux cents copies pour pouvoir les projeter par cinéma mobile dans tous les villages. Quinze jours après que la délégation ait quitté Saïgon, le gouvernement lui adresse une pressante invitation demandant qu'une mission permanente de liaison s'installe au plus vite à Saïgon.

Ce que ces étudiants japonais ont à dire a une telle importance pour l'Asie que les officiers de l'armée nationale chinoise leur demandent de présenter *Le Tigre* devant toutes leurs grandes unités à Taiwan, avant qu'ils ne regagnent leur pays.

« Le succès du *Tigre* et les remarquables résultats de votre action, particulièrement en Amérique du Sud, déclare le président du Conseil Ikeda quand il reçoit les étudiants à leur retour, montrent non seulement que vous réussissez à promouvoir efficacement une compréhension mutuelle, mais aussi que notre nation est déterminée à lutter pour la paix mondiale. »

M. Kishi organise un déjeuner en leur honneur auquel assiste une bonne partie du corps diplomatique. Le ministre des Affaires étrangères y prend la parole : « Il nous faut maintenir avec constance des initiatives aussi constructives. La nation entière devient consciente de la responsabilité idéologique qui lui incombe. »

* * *

Le Japon entend remplir ce qu'il sent être sa véritable mission en Asie. M. Chiba, M. Kishi, de nombreux de leurs collègues de différents partis ont construit en quel-

ques mois à Odawara, face à la côte Pacifique, un immense centre de conférence; ils le mettent à la disposition des nations asiatiques pour que leurs dirigeants puissent s'y retrouver et préparer le Réarmement moral du continent. Des Japonais de toutes classes ont pris feu pour cette idée et les ont aidés à la réaliser; conscients de ce qu'ils ont reçu aux centres de Caux et de Mackinac, ils veulent offrir aux autres peuples asiatiques l'aide dont ceux-ci ont si fortement besoin.

Recevant en 1947 la première délégation japonaise venue à Caux, Frank Buchman lui avait dit : « Le Japon est appelé à devenir le phare de l'Asie. » Quinze ans plus tard, s'ouvre à Odawara ce centre asiatique où viennent des responsables de tout le continent. Le phare commence à briller de tous ses feux.

ET MAINTENANT?

Au cours des pages précédentes, nous avons vu comment des âmes et un peuple sont gagnés par une nouvelle conception de leur destinée propre. A l'absence d'idéal, ou à des idéaux fallacieux, s'est substituée une espérance qui a réorienté tant le comportement individuel que celui de la nation.

Déjà nous avons vu se dégager les grands traits d'une société nouvelle. Tout est en devenir. Ce qui est important, c'est que le chantier soit ouvert et que l'on ait dépassé le stade des bleus d'architecte. Ce qui importe aussi c'est que la portée et l'efficacité des principes d'action se soient dégagées de tous les faits que nous avons rapportés.

Nous avons choisi l'exemple du Japon. Nous aurions pu en choisir un autre. Cette action du Réarmement moral est mondiale. Les faits rapportés ne peuvent pas être rejetés sous le prétexte qu'il fallait une mentalité japonaise ou asiatique pour les expliquer. Ce qu'il y a de plus profond en l'homme est commun à tous les peuples.

*
* *

Des événements semblables se sont produits dans le continent africain. Les nations d'Afrique apportent au monde la démonstration de leurs expériences dans le domaine du Réarmement moral.

La personnalité politique la plus marquante d'une région du Nigeria — le professeur Eyo Ita de la province de Calabar — se rend compte tout à coup, à une assemblée du Réarmement moral, que le conflit qui oppose sa région au gouvernement central n'est en fait qu'une rivalité de personnes : en regardant dans sa conscience, il doit constater qu'un antagonisme aigu l'oppose personnellement à son premier ministre — Nnamdi Azikiwé — parce que c'est ce dernier qui l'a évincé de sa position à la tête du gouvernement. Il décide d'aller voir son ancien adversaire, s'excuse auprès de lui, s'offre à l'accompagner dans une visite de sa province et lance un appel radiodiffusé à la concorde : « Finie cette sorte de politique tribale qui a divisé notre pays ! Je veux m'engager à œuvrer pour la fusion de notre peuple. D'un seul cœur, d'un seul esprit, la nation que nous sommes va se lever tout entière et travailler sous la direction de Dieu pour sa liberté. » Ainsi, un pays poursuit le chemin dans lequel des dizaines d'autres hommes l'ont fait entrer depuis le jour où en 1949 Nnamdi Azikiwé était venu pour la première fois à Caux.

Un événement similaire se produit dans une nation voisine — le Ghana — au moment où celle-ci accède à son indépendance. Un des leaders de l'opposition — le Tolon Na — épargne, par un geste de même nature, une grave crise constitutionnelle à son pays.

Dans un autre de ces pays qui bordent le golfe de Guinée, un homme — aujourd'hui ministre des Finances — parce qu'il extirpe de son cœur la haine qu'il cultivait contre le colonisateur, arrache du même coup l'élément de discorde qui le séparait des membres de sa famille et de ses collègues politiques. On le considère depuis comme le pilier sur lequel repose l'unité nationale.

Même les préjugés les mieux ancrés cèdent devant cette nouvelle conception des rapports entre hommes. En Afrique du Sud, des Noirs, qui ont lutté à l'avant-garde pour la défense des droits de leurs semblables — tel William Nkomo qui fut président de la Ligue de la Jeunesse du Congrès africain — des Blancs parmi les plus intransigeants — tel Jan Loubser, leader étudiant de l'université afrikandère de Stellenbosch — non seulement

trouvent, au cours de rencontres, une totale unité d'objectif, mais encore apportent au monde une nouvelle conception des relations entre races. Ces Sud-Africains, en voyageant ensemble dans le sud des États-Unis, retiennent l'attention des hommes d'État américains soucieux de résoudre leurs propres problèmes. « Vous dites ce que l'Amérique a besoin d'entendre », déclare en les recevant à l'hôtel de ville de Washington le commissaire McLaughlin.

Nous pourrions multiplier le nombre des exemples. Mais toutes ces expériences prennent une portée mondiale parce que ces Africains sont conscients qu'elles peuvent être renouvelées dans d'autres parties du monde. Pour cela, ils créent en 1957 un film intitulé *Liberté*, dont le scénario n'est que le développement de ce qu'ils ont tenté, vécu et vérifié. Un cameraman de Walt Disney, Rikard Tegstrom, surnommé « le Rembrandt de la caméra », ainsi que d'autres excellents techniciens de l'industrie cinématographique, se mettent bénévolement à leur disposition, et aujourd'hui ce film, traduit en de nombreuses langues, communique à d'autres peuples l'expérience de ces Africains.

A Berlin, par exemple, *Liberté* est présenté à la limite de la zone soviétique, dans un cinéma où l'on n'accepte à l'entrée que les marks orientaux; par milliers, des hommes et des femmes viennent y chercher une espérance. Que ce soit en Finlande, dans les universités blanches et noires d'Afrique du Sud, à Little Rock, en Argentine, devant des parlementaires dans seize capitales, ce film bouleverse des conceptions : « J'ai assisté hier soir à la projection d'un film qui peut changer le cours de ma vie », écrit un critique de film de Hollywood après une représentation de *Liberté*.

Cette résonance des expériences d'un continent à l'autre, voilà bien une des caractéristiques du développement de cette action de réarmement moral. C'est là le génie propre de Frank Buchman. Il avait réuni un jour une trentaine d'Africains de douze pays présents à Caux au moment où chacun d'eux s'appropriait à rentrer dans son pays et leur avait suggéré de mettre le fruit de leur expérience dans *Liberté*, en leur disant : « L'Afrique doit

parler au monde. » De fait, la voix de ce continent s'est fait entendre dans les lieux les plus distants.

Au contact de Frank Buchman, les Africains prennent conscience du rôle que leur continent est appelé à jouer dans la construction du monde de demain. Au cours des dix dernières années, les hommes de ces jeunes nations sont venus par centaines aux diverses assemblées du Réarmement moral à Caux ou à Mackinac.

Ces hommes sont sollicités par le monde communiste; le monde occidental s'efforce de les convaincre du bien-fondé de ses principes démocratiques. Mais ils se tournent avec davantage d'espoir vers Frank Buchman. Ces hommes ont éprouvé le besoin de se retrouver dans une assemblée africaine du Réarmement moral. « De telles assemblées, écrivait récemment le chef d'un gouvernement africain, il peut naître de nouvelles politiques où les hommes n'essaieront plus de dominer d'autres hommes, ni ne craindront de perdre l'influence qu'ils peuvent avoir ici ou là, mais où tous accepteront pour eux-mêmes et pour leur pays la domination du Dieu Tout-Puissant et décideront de vivre sous Sa conduite. »

L'expérience de ces hommes d'Asie et d'Afrique, plus que toute autre, fait réfléchir le monde occidental et le monde communiste. L'un et l'autre voient remis en question par elle les principes sur lesquels ils ont édifié leur société. Les plus clairvoyants de part et d'autre commencent à se rendre compte que l'Asie et l'Afrique ont à offrir au monde une contribution dont peut dépendre leur propre avenir.

Nous songeons ici à ce que disait l'un des compagnons du Mahatma Gandhi, le gouverneur Munshi, lors de son passage à Caux : « Allons-nous accepter la suprématie d'un ordre moral ou celle du matérialisme? Voilà le conflit fondamental où nous sommes engagés. A notre époque où Orient et Occident sont des notions périmées, notre génération a essayé de résoudre ce conflit par le nationalisme, les différentes formes de démocratie, le socialisme et d'autres moyens. Mais cela ne nous a guère avancés pour trouver une solution. Le monde moderne est obsédé par la notion du niveau de vie économique ; il a accepté l'idée

qu'une transformation des structures allait automatiquement changer les hommes. En fait, l'élévation du niveau de vie n'a apporté ni la paix ni le bonheur. Il est grand temps de donner la priorité aux impératifs moraux absolus du Réarmement moral. »

Nous rapprocherons de cette citation venant d'une personnalité indienne, celle de Frank Buchman : « Le communisme et le non-communisme ont en commun cette faiblesse fondamentale : ils ne créent pas en fait de nouveau type d'homme et par conséquent il leur manque à tous deux la seule chose essentielle pour construire un monde neuf. Mais il existe une idéologie supérieure qui donne aux hommes de nouveaux mobiles, un caractère nouveau. C'est une pensée nouvelle forgée par une vie de critères moraux absolus : honnêteté, pureté, désintéressement et amour. Avec cette idéologie, les nations commenceront à penser ; elles résoudreont tous leurs problèmes. La jeunesse découvrira un but plus dynamique et plus entraînant qu'une vie de révolte.

« Voici la sagesse politique nouvelle, poursuit Frank Buchman : un engagement sans retour, capable d'amener le monde entier à penser, à vivre, à oser différemment. Pour chacun partout, voilà l'avenir, voilà la vie normale. »

*
* *

Ce qui hier pouvait paraître utopique à des hommes sans foi est aujourd'hui déjà entré dans les faits. Des milliers d'hommes, parce qu'ils se sont dépouillés de leurs préoccupations rabougries pour s'élever à la hauteur d'une pensée mondiale, font aujourd'hui converger leurs efforts aux points où cette offensive est le plus nécessaire.

Nous pensons ici à ces équipes d'hommes entraînés qui, au cours de ces années, se sont rendus dans une quinzaine de capitales d'Asie pour contribuer à combler le fossé creusé par deux siècles de matérialisme économique entre l'Orient et l'Occident.

Nous pensons à ces centaines de milliers de gens qui, là où ils sont, dans le cadre de leur vie professionnelle, dans l'apparent train-train de leur vie journalière, vivent cepen-

dant une vie où tout a été réorienté par rapport à une conviction intime qui englobe le monde et s'enracine aux sources les plus profondes de leur foi. Nous pensons par exemple à la lutte résolue menée pour une saine gestion et pour l'unité au sein du syndicalisme américain par cette grande figure aujourd'hui regrettée, John Riffe qui fut vice-président du C. I. O. Riffe disait à un sénateur : « Vous pouvez dire à l'Amérique qu'en changeant John Riffe, Frank Buchman a fait économiser 500 millions de dollars à la nation. »

Nous pensons à ces films, à ces pièces de théâtre qui sortent de toutes parts pour apporter espoir aux multitudes, marquant une véritable renaissance du théâtre et du cinéma. Les meilleurs artistes y trouvent leur vraie destinée. Par exemple, la célèbre cantatrice noire Muriel Smith, annulant tous ses contrats, engage sa vie pour jouer sans aucune rémunération les films et les pièces qui peuvent répondre aux problèmes brûlants de l'heure. A Atlanta, après cinq mois de représentation de la pièce *Le Couronnement de ma vie*, où elle tient le rôle principal, un avocat noir affirme : « Dorénavant, notre ville ne sera plus la même. » Muriel Smith y a pour partenaire l'excellente actrice de Broadway, Ann Buckles. Ensemble, elles créent *L'Ouragan*, une pièce qui de façon chirurgicale tranche les haines raciales. Elles font de ces pièces des films qui sont doublés et traduits dans les langues les plus diverses. Des studios sont construits à Mackinac où les artistes et les techniciens de Hollywood viennent apporter le meilleur d'eux-mêmes.

Nous songeons aussi à ces assemblées qui se tiennent à Caux, à Mackinac, à Odawara, dans tous les continents, et où, par l'échange de leurs expériences, des hommes s'enrichissent et apprennent les uns des autres ce qui peut résoudre leurs problèmes les plus oppressants. Ce sont des écoles de sagesse politique où hommes d'État, ouvriers, industriels apprennent à gagner à une idée supérieure des hommes animés par une idéologie matérialiste.

Dans tout ce courant, l'Europe prend sa place aux côtés des autres continents. Nous aurions pu multiplier les faits. Nous aurions mentionné le rôle indiscutable que

le Réarmement moral a joué dans l'édification de l'unité européenne. Mme Laure, dont nous rapportons le témoignage au début de ces pages, a fait plus que toute autre femme par son seul effort pour la réconciliation franco-allemande, c'est ce que s'accordent à reconnaître deux hommes dont les noms resteront attachés à l'idée de l'Europe, Adenauer et Schuman.

Nous aurions pu citer les nombreuses occasions où, à des moments délicats de négociations entre pays — que ce soit entre l'Allemagne et la France, la France et la Tunisie, la Hollande et l'Allemagne ou l'Allemagne et le Danemark — le Réarmement moral a joué un rôle déterminant en réunissant des hommes qui ne pouvaient se rencontrer sur aucun autre terrain commun. Ces faits sont entrés dans l'histoire, nous ne les rapporterons pas.

Nous aurions pu parler de ce meeting que le chancelier Adenauer demanda à Frank Buchman d'organiser en 1951, au moment où se tenait à Berlin un rallye de la Jeunesse communiste et au sujet duquel on pouvait lire le lendemain, en titre dans un journal allemand : « Berlin, un fiasco — le Réarmement moral, la solution fondamentale. »

Nous aurions pu aussi décrire tout ce qui a été fait à l'échelle des relations sociales dans l'industrie textile française, dans les charbonnages anglais, dans l'industrie chimique d'Italie, etc. Des témoignages individuels y ont fait allusion et d'autres ouvrages les ont rapportés.

C'est à chaque nation de trouver quelle peut être sa contribution à l'édification de ce monde nouveau. Ses traditions, son génie propre imposent à la France de réfléchir à cette question.

*
* *

Trop longtemps, nous avons placé notre espoir dans des chimères : l'homme providentiel, l'organisation internationale, le plan engendré par quelque homme brillant, le système économique ou politique... Chaque fois, nous avons cru que l'objet de notre espoir allait résoudre les problèmes à notre place.

Nos illusions ont été balayées avec le temps, nous laissant sceptiques et amers. Mais un monde nouveau est possible. Les faits sont là, ils parlent. Tous ceux que nous avons rapportés sont simples : ils sont la conséquence de gestes simples. Ils sont à la portée de tous.

Chacun, là où il est, peut prendre la décision d'appartenir à cette marée montante d'hommes.

Il n'y a rien à signer, si ce n'est mettre notre nom au bas de la page blanche de notre vie et laisser la Volonté qui préside aux destinées du monde la remplir comme Elle le voudra.

Il n'y a aucun mouvement auquel il faille adhérer. Il faut nous laisser mettre en mouvement, en rompant les liens qui nous lient au matérialisme immobile de notre vie.

Il n'y a d'ordre à recevoir de personne, si ce n'est ceux qui nous seront dictés au fond de notre conscience. Comme ce fut le cas pour des centaines de milliers d'hommes, le point de départ pour chacun demeure en soi-même.

Le changement des hommes ouvre la voie d'un changement d'espérance.

Il existe un réseau mondial d'hommes qui se sont attaqués à la tâche. Nous verrons que tout naturellement, si nous acceptons que notre vie soit redirigée, nos efforts viendront s'unir aux leurs. Le monde de demain est entre nos mains.

Qu'allons-nous offrir à nos enfants? Un monde en désarroi, en chaos, édifié au hasard des égoïsmes, des conflits, des passions et des peurs?

Ou allons-nous engager la totalité de nous-mêmes et de nos pays pour que nos enfants vivent d'une grande espérance?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE-TÉMOIGNAGE A TROIS AMIS INQUIETS, par Gabriel MARCEL	5
--	---

PREMIÈRE PARTIE

RENCONTRES DÉCISIVES.....	25
Une socialiste accueille le monde.....	27
Bouleversement chez les dockers de Rio	41
Bilan d'un industriel français	54
Pour elle, rien d'impossible	59
Un Indien face à l'indépendance	69
A Sesto-San-Giovanni, du nouveau dans la presse	86
Du Komintern à Caux avec un marxiste norvégien	92
« Je n'avais jamais pris soin de mon peuple ».....	104
Bâtitteur de l'Afrique de demain.....	109
« On m'en parla à Stalino »	121
Homme d'affaires mais révolutionnaire ..	126
Une nouvelle foi au service des travailleurs	137
La torpille humaine.....	147
Trois frères, un but.....	157

DEUXIÈME PARTIE

CET HOMME SANS FRONTIÈRES, FRANK BUCHMAN.....	169
--	-----

TROISIÈME PARTIE

DE L'INTIME AU MONDIAL	199
I. Le fils prodigue	202
II. Ni à gauche, ni à droite, mais tout droit	210
III. « La politique du cœur humble » ..	216
IV. Le phare de l'Asie	225
V. Et maintenant?	238

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 NOVEMBRE 1962
PAR L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, ST-AMAND
(CHER)

Dépôt légal : 4^e trimestre 1962
Éditeur n^o 48. — Imprimeur, n^o 119.

Imprimé en France

OUVRAGES DÉJÀ PARUS :

- | | | | |
|-------|---|-------|--|
| 1 | DESCARTES
Le Discours de la Méthode
suivi des : Méditations | 24/25 | Georges BALANDIER
Afrique Ambiguë |
| 2 | Simone WEIL
La Pesanteur et la Grâce | 26 | H. GODIN et Y. DANIEL
La France, Pays de Mission ? |
| 3/4 | DOSTOIEVSKY
Souvenirs de la Maison des
Morts | 27/28 | Victor HUGO
Notre-Dame de Paris |
| 5 | Karl MARX
Le Manifeste du Parti Com-
muniste suivi de : Les Luittes
de Classes | 29 | MACHIAVEL
Le Prince, et autres textes |
| 6/7 | René GROUSSET
Bilan de l'Histoire | 30 | Comte de LAS CASES
Mémorial de Sainte-Hélène
Le Dernier voyage de Napoléon |
| 8 | Jean ROSTAND
Aux Frontières du surhumain | 31 | J. A. HADFIELD
Rêves et Cauchemars |
| 9/10 | J. R. TOURNOUX
Secrets d'État | 32 | G. LENOTRE
Le vrai Chevalier de Mai-
son-Rouge |
| 11 | François MAURIAC
La Vie de Racine | 33 | TEILHARD de CHARDIN
La place de l'Homme dans
la Nature |
| 12/13 | Claude LEVI-STRAUSS
Tristes Tropiques | 34/35 | Denis de ROUGEMONT
L'Amour et l'Occident |
| 14 | Marcelle AUCLAIR
Connaissance de l'Amour | 36/37 | Honoré de BALZAC
La Peau de chagrin |
| 15 | BARBEY D'AUREVILLY
Le Chevalier des Touches | 38 | SAINTE-BEUVE
Pascal |
| 16 | Les quatre Évangiles | 39/40 | Alexandre DUMAS
Mes Mémoires, Tome I |
| 17 | Charles DE GAULLE
Le Fil de l'épée | 41/42 | Alexandre DUMAS
Mes Mémoires, Tome II |
| 18/19 | VOLTAIRE
Le siècle de Louis XIV | 43 | BAUDELAIRE
Les Paradis artificiels |
| 20 | Louis LACHENAL
Carnets du vertige | 44 | MAO TSÉ-TOUNG
La Guerre révolutionnaire |
| 21/22 | René BENJAMN
La Vie prodigieuse de Balzac | 45 | Princesse PALATINE
Une Princesse allemande à
la cour de Louis XIV |
| 23 | Jules VALLÈS
L'Insurgé | 46 | NIETZSCHE
Par-delà le bien et le mal |